Héritage & Art Vivant

Entre Louette & Chalouette

VIE CULTURELLE DE LA VALLÉE.
Des lieux, des légendes,
des destinées et des passions.

Louette et Chalouette, vallées fécondes où l'art éclot

Les paysages de plateaux et de vallées et les hommes qui s'y sont installés ont forgé une histoire singulière née de la fusion des êtres et des lieux. Terre de contrastes, à la fois généreuse et ténébreuse, entre soleil et ombres, entre lignes infinies et courbes, la vallée trouble et enchante. Son charme et ses mystères attirent les faiseurs de légendes, les créateurs, les peintres, les poètes, les musiciens, les comédiens, les artisans… La perception sensible des artistes et la transmission qu'ils nous en livrent participent à la construction de notre identité. On s'en nourrit avec gourmandise.

Mais ceci n'est pas un livret d'Histoire. Le projet est à la fois plus modeste et plus ambitieux.

Plus modeste : aborder l'Histoire de la vallée aurait nécessité d'en explorer les peuplements, les ressorts économiques, les rapports sociaux, les empreintes des événements… (Peut-être un tome 2 ?)

Plus ambitieux : comment livrer en quelques dizaines de pages les saveurs des palettes aux nuances infinies des personnages qui ont contribué et contribuent à façonner notre identité ?

Les petites équipes mémoire et communication de Châlo-Saint-Mars, avec le concours de passionnés de Saint-Hilaire et de Chalou-Moulineux, ont décidé d'aller à la rencontre de ces hommes et femmes qui enchantent notre vallée. L'œuvre des anciens est toujours présente à travers des textes ou des créations remarquables. Nous nous sommes penchés sur ces trésors pour nourrir le présent recueil.

Les contemporains toujours actifs nous ont ouvert leur porte. Les créateurs sont toujours enclins à partager leurs perceptions, leurs enthousiasmes, voire leurs troubles. Pas d'artiste sans émotions.

Évoquer des personnages de la vallée ne peut se faire sans porter un regard sur des bâtisses ou des lieux qu'ils ont habités ou parcourus avec passion.

Ainsi, ces éléments de notre patrimoine matériel et immatériel se nourrissent l'un, l'autre et s'entremêlent pour esquisser le paysage culturel fécondé par la vallée de la Chalouette, site remarquable et irradiant.

Héritage & Art Vivant

SOMMAIRE

La Préhistoire ..... p 4
Saints, légendes et traditions ..... p 6
Les Templiers ..... p 12
Eudes le Maire ..... p 15
Albert Flamen ..... p 18
Geoffroy Saint-Hilaire ..... p 22
Le Chansonnier Morainville ..... p 24
La Bande d'Orgères ..... p 26
Alfred de Vigny ..... p 29
Le Manoir du Tronchet (visite) ..... p 34
Maurice de Vlaminck ..... p 37
Albert Lebourg ..... p 38
Maximilien Luce ..... p 40
Marcel Jambon & Alexandre Bailly ..... p 43
La caisse du curé ..... p 46
Le curé de Chatenay ..... p 47
Célestin Joubert ..... p 49
Le Prieuré de Saint-Hilaire ..... p 50
Elie Lascaux ..... p 58
Judson Huss ..... p 60
Yvana Stella ..... p 62
À partir de la page ..... p 64

Avant-propos

Notre petit groupe attelé au projet de réalisation d'un cahier portant sur l'art et la culture dans nos vallée s'est d'emblée heurté à cette question ardue : s'il existe, quel est l'enclos de l'Art, quels critères pour pouvoir y faire entrer telle aquarelle, telle chanson ou telle poésie ?

Pour ce qui est des anciens, nous sommes aidés par la postérité : le temps fait œuvre de tamis. Nous prenons ce qu'il reste. Encore faut-il être attentif à ce qui est en partie effacé ; des trésors se cachent derrière la poussière des ans.

Et pour les contemporains ? Vivre de son art ? Avoir exposé ? Avoir suivi un cursus artistique ? Notre incompétence nous arrange bien ; il ne nous reste que notre sensibilité de regardeur et d'écouteur. Notre position est devenue définitivement confortable quand des artistes multi-primés n'ont pas trouvé à redire à la joyeuse cohabitation entre amateurs passionnés et professionnels consacrés. De même, gageons qu'Alfred de Vigny n'aurait pas trouvé prétexte supplémentaire à se plaindre en rencontrant quelques pages plus loin le chansonnier Morainville. Le premier aurait gagné en délassement à danser une gigue avec le second. Le second aurait peut-être été foudroyé par le mysticisme du romantisme.

Et c'est là où nous voulons en venir. C'est cette diversité qui fait Culture. Notre vallée est un écrin fécond qui se nourrit de tout pour fertiliser la sensibilité des créateurs. À leur tour, ces derniers nous donnent à voir et à entendre avec la liberté qui les irrigue. Et, puisqu'ils nous enchantent, nous devons leur rendre hommage. À tous.

Nous pousserons notre avantage d'amateurs plus loin en nous autorisant parfois quelques interprétations ou réflexions sur les créations. Le lecteur aura les siennes et pourra nous contredire à loisir. L'art est polysémique, c'est sa grandeur.

« C'est le regardeur qui fait l'œuvre », disait Marcel Duchamp.

Une contrainte cependant : tenter de restituer la vérité des faits quand il s'agit d'Histoire. Jean-Marc Warembourg de Saint-Hilaire et Pierre Sardon de Chalou-Moulineux, érudits rigoureux, nous guideront dans nos explorations.

APOSTILLE

Le classement des vallées de la Louette et de la Chalouette, en cours d'instruction, s'impose comme une évidence.

La politique nationale des sites vise à protéger, au bénéfice de tous, les paysages les plus remarquables, lieux de beauté ou de mémoire, que la nature et nos ancêtres ont façonnés.

La loi du 2 mai 1930 a pour but de préserver les monuments naturels et les sites « dont la conservation ou la préservation présente, au point de vue artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque, un intérêt général ».

L'intention est de conserver les caractéristiques du site, l'esprit des lieux, et de les préserver de toutes atteintes graves.

Un artiste dans la vallée, avant l'Histoire

◆ HOMMAGE À UN OU UNE ARTISTE INCONNU(E) DE LA VALLÉE

Pierre Sardon de Chalou-Moulineux propose d'initialiser notre balade dans le temps et dans la vallée au début du Néolithique. Il y a environ 5 000 ans un homme ou une femme a sculpté le grès de Chalou avec des pointes de silex ou des os. Quelle était son intention ? Pulsion d'artiste ? Représentation abstraite de ses inquiétudes ou de ses aspirations ? Nous ne le saurons jamais, mais cet(te) inconnu(e), qui, comme nous, a « habité » un temps la vallée, nous ressemble au moins par la volonté d'avoir recours à l'art pour exprimer une réalité intérieure ou transmettre un récit. Plus encore, ces hommes et femmes devaient croire, comme nous, au pouvoir des images. Nos ancêtres leur attribuaient probablement la faculté de changer favorablement le cours des choses : une chasse réussie, la conjuration de la mort ou tout simplement la quête de la beauté par un tracé harmonieux. L'art pour l'art.

Suivons le Docteur René de Saint-Périer, président honoraire de la Société préhistorique française, qui signe un article intitulé *« Découverte d'une roche à pétroglyphes à Moulineux »* (S.-et-O.) dont nous reproduisons quelques extraits :

« À 15 kilomètres au Sud-Ouest d'Étampes, la petite rivière, la Chalouette, prenant naissance près du village de Chalou-Moulineux, et issue des eaux d'infiltration du plateau de la Beauce, a creusé une vallée étroite. Dénudant le calcaire de Beauce du plateau et puissante assise des sables de Fontainebleau, qui forment le sous-sol de la région, les eaux ont frayé leur passage au travers des grès oligocènes (...). Les pentes de la vallée sont ainsi bordées de roches généreuses (...).

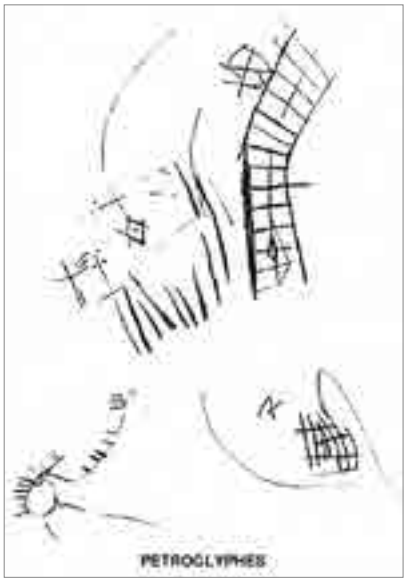
C'est sur une de ces roches en place, que j'ai découvert, le 27 septembre 1911, les pétroglyphes, qui font l'objet de cette communication.

C'est dans une niche naturelle, en forme de four, longue de 1,2 m sur 0,8 de largeur et 1,5 m de hauteur que se trouvent les signes rupestres. La paroi latérale gauche, le fond de la cavité, le plafond, la paroi latérale droite et toutes les cavités accessibles sont ornées de signes dont certains très bien conservés. (...)

Je ferai remarquer la position cachée de certains signes au fond de petites dépressions rocheuses, où leur tracé a dû être singulièrement difficile à exécuter ; au plafond par exemple, la gravure a dû être faite par un personnage couché sur le dos, la tête très en arrière et recevant sur la face les débris du grès entamé. Il a donc fallu une intention, bien déterminée, de signaler certains faits au moyen de ces signes (...). »

Parmi les signes retrouvés on trouve « les Marelles » ainsi que des signes cruciformes (ci-contre) abondamment représentés.

On a trouvé d'autres restes néolithiques non loin de Moulineux : le fond de Cabane du Four-Blanc, la sépulture néolithique des Boutards, les pieux des palafittes de Saint-Hilaire. Dans la vallée, la civilisation néolithique était bien installée.



Il y a 5 000 ans, les marelles d'un artiste inconnu.

« Ce qui est important, ce n'est pas de finir une œuvre, mais d'entrevoir qu'elle permette un jour de commencer quelque chose. »

Joan Miró (1893-1983).

il y a 50 ans, les marelles de Joan Miró « Le sourire des ailes flamboyantes ».

Dans la vallée, l'art moderne a 7 000 ans !

Pierre Sardon, notre guide calo-molinotin, connaît sept emplacements de pétroglyphes. Il nous précise que l'on peut les classer en trois périodes :

- La première daterait du Moyen Âge avec des groupes de dessins figurant des noms, des dates, des étoiles et certaines croix comme des calvaires.
- La deuxième remonterait à la fin du Néolithique avec des groupes de croix, arbalètes, roues et marelles.
- La dernière catégorie, la plus ancienne, ne représentant exclusivement que des traits, échelles et marelles remonterait à la période du Mésolithique.

Bien souvent les trois périodes se trouvent mêlées, ce qui est le cas pour les roches proches d'habitations. *« J'en ai découvert une,* nous dit-il, *il y a quelques années à Moulineux, qui ne comporte que des motifs de la période mésolithique. Par ces roches on peut déduire que les hommes ont fréquenté la commune de façon assidue depuis la première partie du Néolithique. »*

Vénus de Lespugue.

- **RENÉ DE SAINT-PÉRIER**, comte de Poilloüe de Saint-Périer, inventeur de pétroglyphes de Chalou-Moulineux, est un archéologue et préhistorien français né le 18 août 1877 et mort le 12 septembre 1950 au château de Morigny-Champigny.

Il est l'auteur d'une chronique sur la ville d'Étampes et fut conservateur du Musée d'Étampes.

Le comte et sa femme Suzanne découvrent, en 1922, la célèbre Vénus de Lespugue (Haute-Garonne).

Ernest Gombrich dans l'introduction de sa célèbre *Histoire de l'art* écrit : *« Disons nettement, tout d'abord, qu'à la vérité l'art n'a pas d'existence propre. Il n'y a que des artistes. En des temps très lointains, ce furent des hommes qui, à l'aide d'un morceau de terre colorée, ébauchaient des formes d'un bison sur les parois d'une caverne ; de nos jours, ils achètent des couleurs et font des affiches : dans l'intervalle, ils ont fait pas mal de choses. Il n'y a aucun inconvénient à nommer art l'ensemble de ces activités. »*

« Ces croix sont tracées nettement sur les grés ; et les extrémités de leurs branches sont ornées de cupules circulaires creusées dans la roche. »

Relevé de René de Saint-Périer.

Cruciformes du Néolithique (Chalou-Moulineux).

Croix sur ovale de Kasimir Malevitch.

Il est admis que l'Histoire succède à la préhistoire avec l'invention de l'écriture en Mésopotamie, 3 300 ans avant notre ère.

Ne pourrait-on pas avancer que l'Histoire de l'homme débute plutôt avec l'invention de l'art qui est un langage préexistant à l'écriture.

Les pétroglyphes de Chalou étaient peut-être les prémices d'un journal municipal.

À QUEL SAINT SE VOUER ?

Les saints sont partout. Ils composent les noms de nos villages, de lieux, de sources, de fontaines, on les fête, on les implore, on les sculpte, on les peint. Il y a peu, on agissait sous leur regard souvent bienveillant, sévère si notre conduite était sinueuse. S'il était souvent difficile d'accéder directement au divin, les saints eux étaient à portée d'homme. Ils ont fait la pluie et le beau temps, ils ont sermonné ou encouragé. Ils ont guéri. Comme l'énonce un dicton italien : *« Si le malade meurt, c'est le médecin qui l'a tué, s'il guérit, ce sont les saints qui l'ont sauvé. »*

Les églises se vident, mais par foi pour certains, par tradition pour d'autres, les saints sont encore présents, honorés et fêtés. Croyants et non-croyants les ont adoptés tant ils se sont installés solidement dans notre environnement paysager et culturel. Jadis ils ont soudé les communautés villageoises, désormais ils nous relient, avec poésie, à notre passé et à leurs légendes encore vivaces.

Saint Médard.

◆ SAINT MÉDARD, BEAU ET SEREIN, PROMET ABONDANCE DE GRAIN.

Saint Médard est né à Salency dans le Vermandois en Picardie. Médard est sacré évêque de Vermand par saint Remi en l'an 530. Deux ans plus tard devant la crainte des barbares et après la ruine de cette ville par les Huns sous la conduite d'Attila, il transfère sa résidence à Noyon. Les habitants le suivent tant pour accompagner leur saint que pour échapper aux tribus barbares.

La reine sainte Radegonde reçoit le voile des mains de saint Médard avant de fonder la grande abbaye de Sainte-Croix à Poitiers.

Saint Médard mourut vers 550, à plus de quatre-vingts ans.

Il fut un des évêques les plus populaires de son époque. Une des légendes, rapportée par saint Fortuna, évêque de Poitiers, raconte que lorsqu'il était enfant, Médard fut protégé de la pluie par un aigle qui déploya ses ailes au-dessus de lui. « Il avait dix ans quand, rencontrant un pauvre paysan qui se lamentait d'avoir perdu son cheval, il courut en chercher un à l'écurie du château pour le remplacer. Lorsque son père, le seigneur Nector, s'aperçut qu'un de ses chevaux manquait, il partit à sa recherche; mais une pluie se mit à tomber si drue qu'il dut rentrer à la maison. Quant au petit Médard, il était resté dehors sans être mouillé. Ce que voyant, le seigneur Nector et sa femme Protagia comprirent que le ciel approuvait leur enfant et décidèrent de laisser au manant son nouveau cheval. C'est sans doute ce miracle qui fit croire que, dès son arrivée au paradis, Médard avait été chargé de s'occuper de la pluie.

« C'est de nouveau saint Médard qui abreuve ses poulains », disent les paysans quand une averse vient interrompre leurs travaux champêtres.

Sébillot, Le Folklore de France, *numéro du 9 juin 1924.*

Saint Médard risque le surmenage : il est le patron des agriculteurs, des viticulteurs et des brasseurs, également celui des personnes emprisonnées, des personnes atteintes d'une maladie mentale, de migraine, de névralgie. Surnommé « saint pluvieux », il est généralement invoqué pour, ou contre la pluie. Sans faire concurrence à sa voisine sainte Apolline, il est aussi parfois appelé pour calmer le mal de dent. Le couteau suisse des bienheureux.

Quand il pleut à la Saint-Médard
Il pleut quarante jours plus tard.

Une autre légende rapportée par *Le Journal des curieux* du 1er juin 1881 : *« Saint Médard avait prêché plusieurs fois contre la profanation du dimanche. Mais la jeunesse n'en continuait pas moins à cultiver la danse ce jour-là au grand détriment des offices. Un dimanche, le saint évêque, après avoir chanté les vêpres dans sa cathédrale à peu près vide, se rendit dans une prairie où les jeunes gens et les jeunes filles chantaient et dansaient ; il les admonesta sévèrement, mais, voyant que ses paroles ne produisaient aucun effet, il adressa une prière à Dieu, et aussitôt une pluie violente s'abattit sur les récalcitrants. Cette pluie dura quarante jours, jusqu'au moment où, touché des prières et du repentir de ses diocésains, il supplia le ciel de mettre fin au châtiment. »*

Notons la mansuétude de saint Barnabé, fêté le 11 juin, qui a le pouvoir d'atténuer nos tourments météorologiques : Quand il pleut à la Saint-Médard, Il pleut quarante jours plus tard,

... À moins que saint Barnabé
Ne vienne lui couper le nez.

À cela les Bretons donnent une explication que mes origines me font tenir pour solide : « Saint Médard était marchand de parapluies et saint Barnabé vendait des ombrelles. Une certaine année, le temps fut si beau que saint Médard, sur le point d'être ruiné, pria Dieu de faire tomber la pluie pendant quarante jours au moins ; sa prière fut exaucée, mais saint Barnabé qui ne vendait plus d'ombrelles, implora Dieu à son tour, et cette année-là, la pluie ne tomba que trois jours pendant la saison d'été. »

Fête de la Saint-Médard à Châlo-Saint-Mars.

Saint Médard, vitrail de l'église de Châlo-Saint-Mars.

La fête de la Saint-Médard à Châlo-Saint-Mars

Depuis de très nombreuses années les Chaloins fêtent le patron du village. Rappelons que Saint-Mars accolé à Châlo a pour origine Saint-Médard qui est devenu Saint-Mard puis Saint-Mars.

Saint Médard, né à Salency, est à l'origine de la tradition locale qui consistait à remettre une couronne de roses à la jeune fille que *« la vertu, la piété, la modestie et la conduite irréprochable »* distinguaient parmi les jeunes filles du village. Le dimanche qui précédait la cérémonie, les habitants choisissaient trois jeunes filles de la paroisse et c'est le seigneur de Salency qui désignait l'heureuse élue. La première rosière fut sainte Médrine, la sœur de saint Médard.

Pour perpétuer l'événement, saint Médard a fait don de 12 hectares de son domaine dont les revenus étaient destinés à couvrir les frais de la cérémonie. Ces terres portent toujours le nom de *« fief de la rose. »*

Fête de Saint Médard à Châlo-Saint-Mars.

On possède une description de cette fête grâce à une lettre insérée dans l'année littéraire de 1766 : *« Le 8 juin, jour de la Saint-Médard ou le dimanche le plus rapproché de ce jour, la rosière vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottants en boucles sur ses épaules, accompagnée de sa famille et de douze filles aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, se rend au château de Salency au son des instruments. Le seigneur et tout un cortège la mènent à la paroisse, où elle entend les Vêpres sur un prie-Dieu placé au milieu du chœur.*

Rosière, rosier, dauphine, dauphin d'aujourd'hui.

Les Vêpres finies, le clergé sort avec le peuple pour aller à la chapelle de saint Médard. C'est là que le curé bénit la couronne… et pose la couronne sur la tête de la Rosière qui est à genoux … On ne saurait croire combien cet établissement a suscité à Salency l'émulation des mœurs et de la sagesse. Quoique les habitants de ce village soient au nombre d'environ cinq cents, on assure qu'il n'y a pas un seul exemple de crime commis par un naturel du lieu, pas même d'un vice grossier, encore moins d'une faiblesse de la part du sexe » (ndlr. propos du XVIIIe que nous laissons à son auteur !).

Belle tradition qui s'est faufilée à travers l'Histoire et a survécu aux révolutions, à l'avènement de la République, à la séparation de l'Église et de l'État et aux mutations des modes de vie et des mœurs. C'est certainement que le fond patriarcal porté par cette cérémonie séculaire s'est estompé pour laisser place à des valeurs actualisées. Une fête populaire et républicaine a remplacé une manifestation aristocratique de l'ancien régime. On célèbre aujourd'hui des valeurs liées à la vie en collectivité et non plus des vertus individuelles.

La vertu distinguée est désormais vertu civique. Les prises de parole des rosière et rosier citoyens, du Maire ceint de son écharpe tricolore et du diacre ceint de son étole célèbrent à l'unisson l'engagement solidaire, le nécessaire respect d'autrui, la richesse de la collectivité villageoise. Qu'ils soient entendus et que perdure cette belle fête locale, communion joyeuse à la fois républicaine et religieuse !

◆ SAINTE APOLLINE

« À la Sainte-Apolline, présage certain, l'hiver s'achemine, ou touche à sa fin. »

Tous les habitants de la vallée se sont rendus à la fontaine Sainte-Apolline, merveilleux endroit de Chalou-Moulineux qui enchante par sa sérénité. Beaucoup, comme nous, penchés vers le bassin du lavoir, sont fascinés par les bulles d'air qui naissent par enchantement et s'échappent délicatement des puits artésiens, en volutes. Quiétude apaisante qui tranche avec le récit effroyable du martyre de sainte Apolline.

Apolline vivait à Alexandrie sous le règne de Philippe l'Arabe (204-249) puis de Dece Trajan (201-251). Vierge consacrée, elle faisait vœux de vivre au service de l'Église dans le célibat et la chasteté.

Le martyre de sainte Apolline est relaté par Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique*. Jacques de Voragine (1228-1298) reprend l'histoire dans sa *Légende dorée*.

VIE

DE

SAINTE APOLLINE

Sainte Apolline de Chalon-Moulineux demeurait à Alexandrie, où chacun la regardait comme un modèle de vertu et de modestie chrétienne; lorsqu'il s'y éleva une persécution.

Vie de sainte Apolline et cantique en son honneur, 1870. Y est inscrit : « Sainte Apolline de Chalou-Moulineux ».

Fontaine Sainte-Apolline.

(PERSONNES SENSIBLES ET FEMMES ENCEINTES S'ABSTENIR DE LIRE !)

Sous l'empereur Décius une grande persécution sévit, à Alexandrie, contre les serviteurs de Dieu. Prévenant les édits de l'empereur, un misérable, nommé Divin, excita contre les chrétiens une foule superstitieuse, qui, enflammée par lui, devint tout altérée du sang des fidèles. On s'empara d'abord de quelques saintes personnes des deux sexes, dont les unes eurent le corps déchiré membre à membre, les yeux crevés, le visage mutilé, et furent ensuite chassées de la ville ; d'autres qu'on avait traînées devant les idoles, et qui, loin de vouloir les adorer, les accablaient d'invectives, se voyaient traînées par les rues de la ville, les pieds enchaînés, jusqu'à ce que leurs corps s'en allassent en morceaux.

Or, il y avait à Alexandrie une vierge admirable nommée Apolline, déjà fort avancée en âge, et éclatante de chasteté, de pureté et de charité. Et lorsque la foule furieuse eut envahi les maisons des serviteurs de Dieu, Apolline fut conduite au tribunal des impies. S'acharnant sur elle, ses persécuteurs commencèrent par lui arracher toutes les dents ; puis, ayant allumé un grand bûcher, ils la menacèrent de l'y jeter vive si elle refusait à blasphémer avec eux. Mais elle, dès qu'elle vit le bûcher allumé, se recueillit d'abord un instant en elle-même, puis, s'échappant des mains de ses bourreaux, s'élança dans le feu dont on la menaçait effrayant même la cruauté des persécuteurs.

Sainte Apolline, patronne des dentistes, a dû être invoquée avec ferveur par bien des malheureux aux dents cariés avec cette prière :

« Ô Dieu pour l'amour de qui la bienheureuse Apolline, vierge et martyre, endura courageusement que l'on lui brisât les dents, accordez-nous, nous vous en prions, que tous ceux qui honorent sa mémoire soient préservés à jamais du mal de dents et des douleurs de tête et après les misères de cette vie possèdent les biens éternels. »

Sainte Apolline peinte par Francisco de Zurbarán.

REMÈDES DENTAIRES, SI SAINTE APOLLINE ÉCHOUE

MM. Lamendin et Baron dans *Remèdes bucco-dentaires d'autrefois* proposent certaines méthodes pour ceux n'ayant pas invoqué notre sainte avec suffisamment de ferveur :

Le plus ordinaire consistait à appliquer *« un coton imbibé d'eau de vie sur la dent du malade »*. À dose immodérée, la douleur s'endort avec le patient.

Les gencives pouvaient être massées avec *« la peau tirée d'un œuf dur »*. Contre les douleurs on pouvait aussi *« placer des escargots vivants sur la gencive »*.

« Pour guérir les gencives pourries il fallait prendre du jus de feuilles de vigne mélangé avec du miel, dont on les frottait. »

« Pour faciliter la dentition des enfants, les parents frottaient leurs gencives avec une crête de coq saignante ou avec un crâne de pigeon. »

Pour les fines bouches, une dernière à se mettre sous la dent :

Contre les maux de dents le malade buvait une tisane de serpent : *« Écorcher une vipère vivante, la faire macérer dans du vinaigre, en faire rôtir un morceau, piler fin, mettre la poudre dans du vin chaud et avaler bouillant »*.

En dernier recours, il fallait faire appel à un extracteur de dents comme celui peint par le Caravage.

À la fureur du barbier, nous inclinons plutôt pour la douceur et la sérénité toute maternelle de sainte Apolline.

L'extracteur de dents de Caravaggio.

Procession Sainte Apolline. Eglise St Aignan.

Laissons nos ratiches et revenons un instant à nos ratichons. Les Calo-moulinotins avaient trouvé en elle une protectrice universelle. En période de sécheresse, des processions étaient ordonnées sous son patronage ainsi que le montre cette fresque naïve que l'on peut voir près du cœur de l'église Saint-Aignan de Chalou-Moulineux avec cette inscription :

« Gds PELERINAGES à Ste Apolline
DANS LES SECHERESSES ».

Pierre Sardon vous dira qu'en 1893, le pèlerinage organisé par l'abbé Huguenot a, selon les habitants, exaucé leurs vœux.

D'autres élus du terroir

Saint Hilaire. Vitrail de l'église de Châlo-Saint-Mars.

◆ SAINT HILAIRE (315-367)

Aux environs de Poitiers dans une noble et riche famille gallo-romaine, il ne fut baptisé qu'à l'âge de trente ans. Il est marié et père de famille quand il est élu évêque de Poitiers vers 350. Il est surtout connu pour avoir combattu l'hérésie arienne, ce qui lui valut de devoir s'exiler en Phrygie (dans l'actuelle Turquie, de culture grecque à cette époque).

Il fut élevé au rang de docteur de l'église (1851), puis de père de l'église pour son œuvre théologique, en partie écrite sous forme de poèmes.

Saint Hilaire était très populaire au Moyen Âge, ce qui explique que 83 communes françaises portent son nom. Un des vitraux du chœur de l'église de Châlo-Saint-Mars est à son effigie ; il fait pendant à celui de saint Médard, illustrant ainsi la réunion des paroisses Saint-Hilaire et Saint-Médard en 1813. ▬

◆ La fontaine SAINTE-SEGONDE à Saint-Hilaire

Nous ne savons que peu de chose sur les origines de cette fontaine et sur les vertus qu'on lui attribuait. Charles Oudiette, dans son *Dictionnaire topographique des environs de Paris (1817)*, rapporte que *« la fontaine a la réputation de guérir les fièvres »*.

En 1902, Maxime Legrand la décrit comme *« Un petit édicule carré auquel on accède en descendant quatre ou cinq marches, qui contient, en bas la source... En haut, une statuette acéphale d'un polychrome assez criard, posée dans une niche grillée. »*

La fontaine Sainte-Segonde existe toujours au numéro 11 de l'allée qui porte son nom mais la statue que décrit Maxime Legrand a disparu et a été remplacée en 2003 par une création due à l'artiste chalouine Sabine Matta.

La statue de Sabine Matta.

Sainte Segonde et sainte Rufine se fêtent le 10 juillet. Elles furent martyrisées durant les persécutions de l'empereur Valérien au IIIe siècle. Rufine eut la tête fendue d'un coup d'épée et Seconde fut décapitée, c'est pourquoi on la représente tenant sa tête entre ses mains. ▬

◆ SAINT AIGNAN

L'église primitive de Chalou-Moulineux a été construite par les chanoines de Saint-Aignan au XIe siècle. Pendant cent vingt-quatre ans, à partir de 1183, elle fut la propriété de l'ordre des Templiers. L'édifice a dû être largement remanié après les guerres de religion. Il est inscrit aux monuments historiques depuis 1926. L'église est placée sous le patronage de saint Aignan et de sainte Apolline.

Saint Aignan, né vers 358, est un évêque d'Orléans. Il sauva la ville du déferlement des 50 000 hommes de l'armée d'Attila. Un texte exposé en la collégiale Saint-Aignan d'Orléans, composé à partir de sources du Ve siècle donne le récit suivant :

« Devant la carence des autorités civiles, c'est le vieil évêque Aignan qui organise la défense. Pendant le siège il invite les habitants à prier Dieu pour qu'il leur donne la force de résister. Dans le même temps, il part pour Arles où réside le patrice romain Aetius afin de le convaincre d'intervenir avec ses légions. Mais le 14 juin 451 la ville tombe, victime d'une traîtrise. Alors que les habitants sont rassemblés pour être massacrés, l'avant-garde romaine arrive, et les Huns doivent s'enfuir. C'est le début de leur retraite. Ils seront pourchassés et écrasés près de Troyes à la bataille des champs Catalauniques. » ▬

Entrée triomphale de saint Aignan. Église Saint-Aignan de Chartres.

« La seule différence entre le saint et le pécheur, c'est que chaque saint a un passé et chaque pécheur un futur. »

Oscar Wilde

Les Templiers

La puissance de l'Ordre a durablement modelé le territoire de « Chalou-la-Reine ». Sa fin tragique a forgé des légendes millénaires.

◆ LE BLASON

Blason de Chalou-Moulineux.

« L'armorial des Villes et Villages de France » donne la description suivante du Blason de Chalou-Moulineux : Écartelé* :

- **Au 1er d'azur à trois fleurs de lys d'or,**
- **Au 2e de gueules à la croix pattée d'argent,**
- **Au 3e de gueules à la carpe d'argent posée en pal**
- **Au 4e d'azur à la gerbe de blé d'or. »**

*« Écartelé » se dit de l'écu divisé en quatre parties égales par une ligne verticale et une ligne horizontale. Chaque partie s'appelle quartier.
Une part de l'identité de Chalou-Moulineux se déduit des quatre quartiers de l'écu.

- **1er quartier.** « Chalou-la-Royne » a appartenu au domaine royal. Les fleurs de lys, symbole de pureté, constituent le blason de la couronne de France. Elles sont au nombre de trois pour évoquer le Sainte Trinité mais également les trois vertus théologales (la foi, l'espérance et la charité).
- **2e quartier.** La croix blanche sur fond rouge est celle de l'ordre des hospitaliers-Saint-Jean de Jérusalem. A partir de 1312 l'ordre des Hospitaliers a remplacé celui du Temple dont l'insigne était une croix rouge sur fond blanc.
- **3e quartier.** Une carpe, de celles que l'on pêchait abondamment dans l'étang de Moulineux
- **4e quartier.** La gerbe de blé suggère la Beauce, grenier de la France.

◆ ADÈLE DE CHAMPAGNE

Nous sommes au XIIe siècle. Louis VII dit *« le jeune »*, accède au trône de France en 1137. Il avait épousé quelques mois auparavant Aliénor la bouillonnante et cultivée duchesse d'Aquitaine. Mais, mal assortis, l'union ne tient pas ; le mariage est annulé en 1152. Dans les registres royaux la raison indiquée est la consanguinité, mais il était notoire qu'Aliénor d'Aquitaine supportait difficilement son époux royal peu assidu auprès d'elle. Elle le qualifiait de moine.

Après l'annulation du mariage, le roi Louis VII se remarie avec Constance de Castille décédée en 1160, puis avec Adèle de Champagne, fille du comte Thibaud II le Grand, le 13 novembre 1160. Le couple donnera le jour au futur Philippe Auguste, le fils tant attendu par Louis VII que l'on surnomme désormais « le pieux ». Adèle (ou Alix) de Champagne est une reine assez méconnue mais qui, rappelons-le, a gouverné le royaume de France en 1190 et 1191 alors que son fils Philippe Auguste participait à la 3e croisade.

Les terres de Chalou-Saint-Aignan ou Chalou-la-Reine appartenaient donc à Adèle de Champagne. C'est en 1185 que la reine en fait don à l'ordre des Templiers. La même année le roi de France Philippe Auguste, son fils, et le pape Clément III confirment cette donation.

Les Templiers deviennent seigneurs des lieux et acquièrent les droits de basse, moyenne et haute justice sur les terres de Chalou, c'est-à-dire le privilège de juger tous les délits depuis les amendes de faibles valeurs jusqu'aux affaires pouvant entraîner la peine de mort.

Église de Chalou-Moulineux.

Chalou-Moulineux. Ferme de la commanderie. Tour de la prison.

◆ LA COMMANDERIE DES TEMPLIERS

Hervé Baptiste, architecte en chef des monuments historiques, décrit ainsi une commanderie des Templiers : *« Un ensemble de bâtiments tenant à la fois du monastère et de la ferme de rapport, et destinés à procurer des fonds pour soutenir l'action des chevaliers du Temple en Terre sainte. Contrairement aux commanderies au contact avec les « infidèles » au Moyen-Orient, en Espagne ou au Portugal, il n'y a donc rien ici de militaire. »*

Les bâtiments encore visibles de la commanderie se trouvent au centre du village, au nord de l'église Saint-Aignan. Dès le XIIe siècle, elle se composait du logis du commandeur, de bâtiments agricoles, et de l'écurie. Les Templiers sont des moines-soldats pour qui l'élevage des chevaux est essentiel.

Deux étangs dépendaient de la commanderie dont le *« Grand-Étang de Moulineux »* alimenté par la fontaine Sainte-Apolline. Ses eaux actionnaient plusieurs moulins à blé et à drap.

« Ce fut après la construction de ces moulins que Moulineux prit son nom définitif. Mais il y a ici un point d'ombre, le village s'est-il établi ici du fait de la présence des moulins et de l'étang, ou bien les Templiers établirent-ils la digue à l'endroit que nous lui connaissons parce qu'il y existait déjà un hameau ? » s'interroge Pierre Sardon.

Le 22 mars 1312, le Pape fulmina la bulle *Vox in excelso* qui prononça l'abolition définitive de l'ordre des Templiers. La bulle *Ad providam* du 2 mai 1312 a ordonné la dévolution des biens de l'ordre du Temple aux Hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Il fut ainsi fait à Chalou-la-Reine.

« Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tu da gloriam »
(Non pour nous, Seigneur, non pour nous, mais pour la gloire de ton nom).

◆ L'ORDRE DU TEMPLE

Le pape Urbain II appela à la première croisade le 27 novembre 1095. En 1099, les croisés reprirent Jérusalem et les lieux saints de la Palestine. À partir de 1119 quelques chevaliers regroupés autour de Hugues de Payns de Champagne décident de consacrer leur vie à la défense des pèlerins et à protéger les chemins qui mènent à Jérusalem.

Le patriarche de Jérusalem leur abandonnera son palais de l'esplanade du Temple, identifié comme le Temple de Salomon, devenu, avant la conquête, la mosquée Al-Aksa. *« Le Templum Salomnis »* figure sur l'une des faces du sceau des Templiers.

Après la reconnaissance officielle du pape Honorius II, Hugues de Payns obtient de saint Bernard la rédaction de la règle de l'ordre. Une bulle du pape Innocent II leur accordera de nombreux privilèges : le droit d'avoir ses propres prêtres, pas de dépendance de la justice épiscopale, exemptions fiscales…

Les Templiers acquièrent rapidement une large renommée ayant pour conséquence l'afflux de donations, ainsi que le fit Adèle de Champagne avec les terres de Chalou-Saint-Aignan. Privilèges et richesses susciteront la méfiance et convoitise des pouvoirs royaux et religieux et fonderont les accusations d'orgueil, d'avarice et d'impiété qui conduiront l'ordre à sa perte. •••

Les Templiers

Croix des Templiers.

Les Templiers ont possédé en Occident pas moins de 9 000 commanderies. La plupart étaient, comme à Chalou, des bâtiments agricoles construits sur des terres léguées par des seigneurs locaux. L'architecture s'apparentait aux bâtiments des moines cisterciens avec qui les Templiers avaient une proximité spirituelle. *« Le plus souvent, les bâtiments forment un carré avec la chapelle au sud, le réfectoire au nord et au centre la cour comme dans beaucoup d'exploitations agricoles du temps. Sur cette cour donnent les écuries. Souvent encore, une commanderie se compose de bâtiments rectangulaires avec une tour d'angle par laquelle on accède aux étages supérieurs et, toujours du côté sud, une chapelle. »* La commanderie de Chalou-Moulineux est conforme à cette description.

Il ne peut être question ici de présenter l'épopée des chevaliers du Temple qui nourrira tant de légendes, célébrées par les chansons de geste des XIIe et XIIIe siècle et qui fascinent encore nos contemporains.

LA CHUTE DE L'ORDRE.

Le vendredi 13 octobre 1307 au petit matin, tous les Templiers sont arrêtés dans les quelque 3 000 commanderies que comptait la France. Cette arrestation massive représente *« une des opérations de police les plus extraordinaires de tous les temps »* (Lévis-Mirepoix). Une lettre close avait été adressée aux baillis et sénéchaux avec ordre de l'ouvrir le jour dit. Injonction était faite *« d'arrêter tous les frères dudit ordre, sans exception aucune, de les retenir prisonniers en les réservant au jugement de l'Église, de saisir leurs biens, meubles et immeubles ».*

Le 14 octobre 1307, un manifeste royal est diffusé dans Paris qui rend publiques les accusations : Les Templiers seraient coupables d'apostasie, d'outrages à la personne du Christ, de rites obscènes, de sodomie et d'idolâtrie.

La détermination de Philippe le Bel à faire disparaître l'ordre est sans faille : *« Les commissaires royaux appelleront les commissaires de l'Inquisition et examineront la vérité avec soin, par la torture s'il en est besoin… »*

La brutalité des interrogatoires a été sans limite. À titre d'exemple, des 138 prisonniers interrogés à Paris, seuls quatre n'avouent rien.

Bon nombre des templiers finirent sur le bûcher, quelques-uns sont retournés à la vie civile. Ce n'est que le 18 mars 1314 que la sentence a été prononcée à l'encontre des dignitaires dont Jacques de Molay, le maître de l'ordre. Ils périrent sur le bûcher dressé sur le parvis de Notre-Dame de Paris après avoir crié à la foule que leurs faux aveux avaient été arrachés par la torture et que la règle du temple était sainte, juste et catholique.

Le 2 mai 1312, la bulle *Ad providam* avait attribué à l'ordre des Hospitaliers les biens des Templiers.

Vitrail de l'église Saint-Aignan. Donation de l'église par Adèle de Champagne.

Le beau roman d'Eudes le Maire

Dans le *Journal des Demoiselles* paraissait en 1834 sous la signature de Mme Piètt une relation de l'histoire d'Eudes le Maire. La trame du récit peut être considérée comme vraisemblable, mais il est agrémenté pour le plaisir du lecteur de détails qui en ont fait un roman. Nous sommes au tournant des Xe et XIe siècles. Le roi des Francs, Philippe Ier, fut un temps excommunié pour avoir répudié la reine Berthe de Hollande et épousé Bertrade de Montfort alors mariée.

« Pour racheter ses fautes Philippe Ier avait fait le vœu d'aller en pèlerinage au Saint-Sépulcre à pied, armé et un cierge à la main. Lorsque la peur du feu de l'enfer se fut amoindrie, le bon Roi réfléchit que la route était longue et peu sûre, ses armes bien lourdes et qu'il lui serait bien difficile de tenir en main un cierge allumé sans qu'il s'éteignît. Les années s'écoulaient et il ne réalisait pas son vœu. Il regrettait de l'avoir fait et n'osait pas cependant le rompre. Il devint alors sombre et silencieux. On crut à un malaise passager, mais son chagrin augmentant au contraire de jour en jour, sa santé s'altéra. La reine s'en alarma. Elle employa auprès du Roi tous les moyens de persuasion pour connaître la cause de ce mal. Le Roi découvrit alors à la Reine son vœu et le regret de l'avoir fait. Vous voilà bien empêché, lui dit-elle, que n'envoyez-vous quelqu'un à votre place ? Moyennant des aumônes à l'Église, cela se pratique souvent ainsi. Adressez-vous aux moines l'un d'eux se chargera de pérégriner pour vous. On y alla du même temps. Le roi ne doutait pas qu'il ne s'offrît dix moines pour un pour aller à Jérusalem à sa place. Mais les moines répondirent qu'il ne leur convenait d'endosser l'armure que pour la défense des biens de l'Église, que d'ailleurs de mémoire de moine on n'avait mis en voie un clerc pour courir si loin à pied et sous le harnais. On envoya alors proposer la chose sous main à des nobles et à des chevaliers, tous refusèrent, on s'adressa à de simples écuyers, aucun ne se laissa séduire par les offres du Roi. Ce dernier devint de plus en plus hargneux et colère. Il maltraita la Reine, et les grands qui n'en pouvaient plus. Ceux-ci le rendirent à leurs officiers, à leurs femmes à leurs servantes qui se rejetèrent sur les gens de service, lesquels se vengèrent à leur tour sur les oiseaux, les chevaux et les chiens.

La chose s'ébruita et parvint aux oreilles d'un gentilhomme noble, mais pauvre, dont les pères avaient été ruinés par leurs voyages en Palestine. Possesseur pour tout bien d'une tour, haute, forte et décorée de son blason, mais si étroite qu'à grand-peine sa nombreuse famille y trouvait-elle un gîte, et d'un champ tout couvert de chardons et de ronces, il s'en vint trouver le Roi. Sire, dit-il, je viens pour vous rendre la santé. Et que feras-tu pour cela ? demanda Philippe. Je mettrai ma cotte et mes brassards, mes cuissards et mes grèves, et m'en irai offrir au Saint-Sépulcre les armes de votre Majesté, à pied et un cierge allumé dans la main.

Le Roi accepta l'offre. En récompense, il accorda à Eudes le Maire un privilège d'exemption de toutes impositions, tributs, ayades, payages, barrages, entrées, sorties, quatre huitièmes, douzièmes, vingtièmes et autres droits subsides quelconques. En outre noblesse et franchises étaient transmises par toute sa race de l'un et de l'autre sexe.

« Eudes le Maire partit à pied offrir les armes du dit Seigneur Roi au Saint-Sépulchre un cierge à la main. Il plaça son fils et ses cinq filles sous la protection du Roi. Son voyage dura deux ans. Son fils Ansolde et ses cinq filles eurent une nombreuse postérité. Les filles qui en descendaient étaient extrêmement recherchées même sans dot, car elles apportaient la noblesse à leurs enfants de l'un et de l'autre sexe. Le nombre en devint si grand que François Ier fit une ordonnance en 1540 où il déclarait que les descendants de Eudes le Maire de Chalo-Saint-Mars jouissaient de leur privilège à l'égard de ce qui se lèverait sur leurs fonds, mais qu'ils seraient tenus d'acquitter tous les péages. Henri III restreignit encore ces prérogatives, et enfin Henri IV effrayé de la multiplication prodigieuse de cette famille : « Ventre saint-gris, dit-il, tous ces Chalo nous réduiront à la besace. Ainsi que notre mère Eve, ils couvriront bientôt toute la terre. » Alors il exigea des descendants des preuves d'origine dont la production devint souvent impossible. »

Philippe 1er.

Lu dans Une charte du onzième siècle. Le privilège d'Eudes le Maire et sa descendance (société archéologique de Tarn-et-Garonne). 1915.

Les privilèges de Chalo-Saint-Mard et de ses descendants

Eudes le Maire et sa famille recevant le brevet d'exemption.

On lit dans le traité de la Noblesse de Gilles-André de La Roque (1678) : ***« De la Noblesse d'Eudes le Maire, dit Chalo-Saint-Mard ».***

« Le Roy Philippes I, ayant fait un vœu d'aller au Saint Sepulcre, Eudes le Maire, dit Chalo-Saint-Mard, s'offrit à sa Majesté pour entreprendre ce voyage qu'il fit à pied, estant armé de toute pieces, & portant un cierge qu'il allumoit en certaines occasions. Le Roy luy en donna des marques d'estime & de satisfaction, par un privilege singulier d'exemption de tous peages, tributs et autres droits, pour lui & pour sa Race. »

Histoire à faire rêver les contribuables très sollicités que nous sommes. Mais suivons un instant Noël Valois qui, dans un article daté de 1886, intitulé « le privilège de Chalo-Saint-Mard » publié dans le *Corpus étampois*, tente d'établir un peu de réalité dans le roman. Si le texte a disparu, un privilège d'exemption a-t-il été réellement été accordé à Eudes par Philippe Ier comme semble l'établir un diplôme royal de Philippe VI ?

« L'an 1336, diverses personnes s'intitulant « hoirs ou aiens cause de feu Eude de Chalo » présentent requête à Philippe VI à l'effet d'obtenir la reconstitution d'une charte scellée du grand sceau, en cire verte, sur lacs de soie, qui leur a été octroyée, disent-ils, par le même roi, c'est-à-dire dans les huit années qui précèdent, mais qui, placée dans l'excavation d'un vieux mur, s'est trouvée entièrement détruite par l'action de l'humidité : il n'en reste plus que le sceau. L'affaire est renvoyée aux gens des requêtes de l'Hôtel. En même temps, l'on produit deux vidimus de la charte détruite passés sous le sceau du Châtelet ; onze témoins attestent sous serment la conformité de ces copies avec l'original détruit, qu'ils affirment avoir vu. Philippe VI se rend à ces preuves multiples : il reconstitue la charte par lettres datées du Louvre au mois de décembre 1336. »

Ainsi, alors que le diplôme de Philippe Ier et les copies avaient disparu, plus de deux siècles après sa promulgation, le privilège était confirmé par Philippe VI. Noël Valois est fondé à affirmer que les prétentions des hoirs de Chalo doivent inspirer une singulière défiance.

Eudes était donc Maire de Chalo-Saint-Mard, c'est-à-dire chargé de l'administration et de la défense de la *« petite communauté rurale »* de Châlo-Saint-Mard. Il était *« serviteur »* du roi et a obtenu de se rendre à Jérusalem. Son fils et ses cinq filles étaient placés sous la protection de Philippe 1er. Tout porte à croire qu'il n'en est pas revenu. Aussi, suggère Noël Valois, *« est-ce par pur acte de charité, cette concession de Philippe 1er : le roi veut assurer le sort de six orphelins. Il leur accorde non pas la noblesse, mais des faveurs proportionnées à leur humble condition : si leurs descendants mâles épousent des serves du roi, ils ne tomberont pas, par cela même, comme le veut la coutume, dans la condition servile. »*

Néanmoins les successeurs de Philippe VI de Valois confirmèrent le privilège. En 1540, François Ier promulgua une ordonnance pour restreindre l'avantage. Henri III puis Henri IV en 1601 firent de même.

C'est en 1752 que le privilège s'est éteint sous la charge du Juge d'armes* aux mains de Louis Pierre d'Hozier.

«Que craignent donc ces Messieurs? Que des yeux plus clairvoyants que ceux du temps passé ne s'aperçoivent que leur privilège n'etoit appuyé que sur un fondement ruineux ? Eh ! qui en doute aujourd'hui ? Il n'est pas besoin de consulter le vidimus original pour ne s'y pas méprendre : le juge d'armes le prouvera suffisamment sans cela. »

**Juge chargé de juger des armoiries et des titres de noblesse.*

◆ OPTIMISATION FISCALE

Il existait à Étampes un registre spécial sur lequel étaient inscrits tous les descendants d'Eudes le Maire ; après confirmation de leur privilège par Philippe VI de Valois en 1336, cette famille fit peindre et appendre dans l'église Saint-Pierre d'Étampes un tableau représentant Eudes le Maire, sa femme, son fils et ses cinq filles devant le roi Philippe Ier qui remet à Eudes la charte contenant ses privilèges.

Cette lignée dès le XVIe siècle avait des représentants dans tout le royaume : ceux de Paris s'organisèrent en communauté, élurent un syndic annuel de la « franchise », portèrent des armoiries, figurèrent dans certaines cérémonies, intentèrent et soutinrent des procès. Ils furent assez puissants pour lutter contre le roi lui-même, lorsqu'on voulut examiner d'un peu près l'origine de leur privilège très onéreux pour le trésor et le restreindre.

En 1752 près d'un millier de personnes jouissaient de la franchise comme descendants d'Eudes le Maire. Seule en France la famille de Jeanne d'Arc avait obtenu plus tard des privilèges aussi étendus, nous apprend l'article précité *« Une charte du XIe siècle. Le privilège d'Eudes le Maire et sa descendance (1915). »*

◆ LE BLASON DE CHÂLO-SAINT-MARS

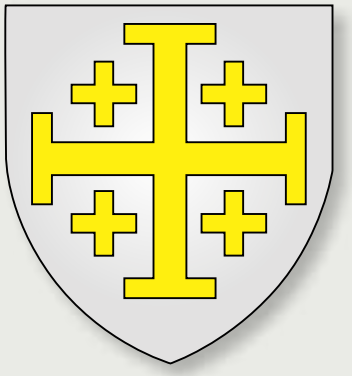
- **Écartelé au 1er et 4e, d'argent, à la croix potencée d'or, cantonnée de 4 croisettes du même, qui est de Jérusalem.**
- **Aux 2e et 3e, de sinople, à l'écusson de gueules, bordé d'or, portant une feuille de chêne d'argent qui est de Châlo-Saint-Mard.**

C'est sous le règne du roi Saint Louis que ces armoiries ont été adoptées par les descendants d'Eudes le Maire, seigneur de Châlo-Saint-Mard.

La croix de Jérusalem est un très ancien emblème des chrétiens d'Orient, formée d'une croix à quatre branches égales, et dont chaque branche se termine par deux béquilles. On l'appelle aussi croix à béquilles.

Les béquilles, au nombre de huit, symbolisent les huit Béatitudes du Sermon sur la montagne.

5e : *« Heureux ceux qui font preuve de bonté, car on aura de la bonté pour eux »* Mathieu 5.7.



Un graveur du XVIIe dans notre vallée

**Vous avez déjà vu des reproductions des gravures d'Albert Flamen...
On les regarde, intrigués, et on lit sur l'une d'entre elles :
*« Chalo Saint Mars veu du costé de St Hilaire ».***

Chalo Saint-Mars, veu du costé de St Hilaire.

Quelle émotion en reconnaissant au centre l'église du village, les toits des maisons, peut-être devant le rideau d'arbres coule la Chalouette et au premier plan un troupeau de vaches et un groupe d'hommes, l'un dessine (est-ce l'artiste?) et l'autre semble appuyé sur un outil agricole (une faux ?), à l'arrière-plan les versants de la vallée ! À droite de la légende, la signature avec le monogramme et le nom de l'artiste *« AB Flamen fe. »* Albert Flamen fecit, a fait, en latin, a réalisé !

QUI EST ALBERT FLAMEN ?

Peu de choses sont connues sur sa vie personnelle et professionnelle.

Il serait né vers 1620. Où exactement ? On ne le sait pas. On a longtemps pensé que c'était en Flandre mais aucun document ne l'atteste. Il est mort en 1669.

Albert Flamen était peintre, dessinateur à la plume, très doué, révèle un libraire-imprimeur en 1817, et graveur à l'eau-forte, art par lequel il est devenu célèbre.

Il a vécu à Paris entre 1645 et 1669 dans les quartiers de Saint-Sulpice et Saint-Germain-des-Prés, rue des Fossoyeurs, près du vieux cimetière, devenue rue Servandini en 1806. Ce faubourg qui ne sera rattaché à Paris qu'en 1701 s'urbanise au XVIIe siècle. De nombreuses communautés religieuses, des familles aristocratiques dans leurs hôtels particuliers se retrouvent dans ce quartier et sont au centre d'une vie artistique et culturelle très riche.

Au XVIIe siècle, l'estampe tient une place importante, elle permet de diffuser des idées religieuses, politiques ou scientifiques, d'embellir des livres.

Il publie en 1648 « Devises et emblèmes d'amour moralisez » réédité plusieurs fois.

Ses publications sont nombreuses : Alexandre Robert-Dumesnil, notaire et historien d'art au XIXe siècle, répertorie 584 de ses gravures.

Les genres et les thèmes qu'il aborde sont multiples : des sujets religieux, historiques, mythologiques, des paysages, des scènes de genre.

Chemin de St Mars et partie de la basse cour de Longuetoise.

Ses dessins à la plume et ses gravures de poissons et d'oiseaux très réalistes sont très appréciés.

Qui sont ses commanditaires ? Ils appartiennent aux familles nobles et communautés religieuses de la même paroisse que lui. Par exemple M. Fouquet, surintendant des finances et ministre d'État, des conseillers du Roy en ses conseils, le Marquis d'Illiers lui commandent à plusieurs reprises des planches sur *« Diverses espèces de poissons ».*

Il est en relation avec un milieu privilégié, très éduqué et ayant des liens étroits avec l'État.

Emblesme d'amour.

Souvenons-nous du contexte historique, Louis XIV accède au trône à cinq ans en 1643. Sa mère, Anne d'Autriche est la régente, le cardinal Mazarin le principal ministre. Cette période est marquée par la Fronde entre 1648 et 1653, révolte des Parlementaires, d'une partie de la noblesse qui contestent l'autorité royale. En 1661, Louis XIV exerce seul le pouvoir.

En 1660, un ensemble de 12 estampes est publié à Paris : *Veuës et Païsages du Chasteau de Longuetoise dédiés à Mr de Sève, Abbé de l'Isle.* Albert Falmen grave à l'eau-forte les scènes qu'il a dessinées à la plume. Robert-Dumesnil a constaté que ces gravures avaient connu trois états successifs. Elles ne sont pas très grandes, entre 20,5 cm et 20,9 cm de largeur et entre 11,1 et 11,5 cm de hauteur dont 0,4 à 0,8 cm de marge.

Comment Albert Flamen, très parisien, a-t-il pu un jour choisir comme thème de ses dessins puis gravures le château de Longuetoise et ses alentours, hameaux et villages dans la campagne loin de Paris ? Comment est-il rentré en contact avec le commanditaire ?

Bernard Gineste, dans Le Corpus étampois nous permet de répondre à certaines de ces questions.

Le graveur connaissait la famille Tronson de Granval pour qui il avait réalisé des paysages du château de Perray près de Corbeil. Il fit sans doute connaissance d'Antoine de Sève, Abbé de l'Isle-en-Barrois, aumônier du roi car sa sœur, Claude de Sève épousa Louis Tronson, conseiller d'État. Un acte des Célestins de Marcoussis reconnaît en 1654 Antoine de Sève comme Seigneur de Longuetoise. Après sa mort, en 1662, la seigneurie passera à deux de ses neveux, Guillaume de Sève et Guillaume de Tronson Granval.

Cet abbé semble être un intellectuel très cultivé intéressé sans doute par l'art. Un bibliophile signale que « ce docte abbé est curieux en bons livres qu'il recherche soigneusement pour embellir sa fameuse bibliothèque qui possède six mille volumes en toutes sortes de science ». Il a dû être séduit par nos vallées comme nous le sommes nous aussi aujourd'hui ! On peut supposer qu'il a ainsi commandé à Albert Flamen la réalisation de ces 12 estampes ou comme le raconte Maxime Legrand (Le Corpus étampois) c'est pour le remercier de son hospitalité à Longuetoise qu'Albert Flamen les aurait réalisées.

COMMENT ALBERT FLAMEN EST-IL ARRIVÉ DANS NOTRE VALLÉE ? LAISSONS-NOUS PORTER PAR NOTRE IMAGINATION !

Il aura peut-être voyagé avec l'abbé dans un fiacre tiré par des chevaux et aura emprunté la grande route de Paris et Orléans, certes fréquentée mais qui n'était qu'un chemin mal entretenu et peu sûr ! Il a été hébergé et a dormi — peut-être — dans une des nombreuses pièces du château de Longuetoise !

Albert Flamen

MARCHONS AVEC LUI !

« On y voit un homme et une femme suivant un mulet chargé et plus en avant un palefrenier conduisant un cheval par la bride. » Nous, nous imaginons aussi l'artiste monter vers le plateau au-dessus de Longuetoise, puis suivre le chemin d'Étampes à Châlo-Saint-Mars pour repérer le meilleur point de vue en hauteur et réaliser un dessin, première étape de la gravure.

Chemin d'Estampes à Longuetoise, en 1805.

Veuë de Longuetoise du haut de la grande Garenne, 1664.

Le château est au creux du vallon et presque au centre du paysage, entouré des arbres sur le versant. On repère la route d'en bas avec deux petits personnages. À l'arrière-plan le clocher d'une église, celle de Saint-Martin à Étampes peut-être, sur le versant d'en face en hauteur une construction, est-ce la chapelle des Templiers, pourtant en ruine au XVIIe siècle ?

Bien sûr, on regarde émus et avec attention le château que l'artiste a mis en valeur. On le compare à celui d'aujourd'hui ! On retrouve une structure identique mais avec des différences : deux corps de bâtiments en aile, mais moins longs, une tour, une cour fermée ; la chapelle semble détachée des bâtiments. Un jardin (?) entre les deux murs qui ferment la propriété.

Le dessinateur et graveur ne cherche pas le réalisme mais réinterprète le paysage qu'il voit !

On retrouvera dans toutes ses estampes cette impression de sérénité, de stabilité, une cheminée avec de la fumée montre que cette maison est vivante, quelques personnages, les signes religieux, la chapelle, l'église au loin et le cadran solaire entre les deux fenêtres, orienté au sud, évoque le temps qui passe.

Veut-on oublier des épisodes violents de la Fronde vers 1652 ? Des batailles à Étampes et dans la campagne environnante : « Une partie de la cavalerie partait le matin pour aller piller la campagne, parcourant tous les villages, toutes les fermes. » (Saint-Hilaire, *Un espace dans le temps*, Frédéric Gatineau et Jean-Marc Warembourg).

Ce paysage est très riche et vivant. Il faut le regarder de près ! C'est une véritable scène.

Au premier plan des troupeaux de vaches et quelques cochons paissent sur les *« usages »*, ces biens communaux, bois et prairies où les paysans pauvres pouvaient mener leurs bêtes.

C'est l'arrière du château de Longuetoise avec son pigeonnier qui est représenté. On devine les nombreuses petites silhouettes des paysans qui s'activent discrètement. Difficile d'identifier leurs tâches… Ceci suggère que le seigneur des lieux est riche et a beaucoup de personnes à son service. Au pied du mur qui ferme la propriété coule la Chalouette — très rectiligne ! — ou *« le grand canal de Longuetoise »*, légende donnée à une autre gravure. Regardons attentivement ! On devine des barques avec des pêcheurs !

Avez-vous repéré le berger joueur de hautbois avec sa bergère ?

Albert Flamen met en scène un monde champêtre idéalisé avec une allusion discrète à la galanterie. La pastorale est un thème que l'on retrouve très souvent dans les peintures au XVIIe siècle.

Ces dessins et gravures sont reconnus en 1841 par Alexandre Robert-Dumesnil comme des œuvres de grande valeur. Il définit son travail de graveur : *« Il mêlait la pointe sèche et le burin à son travail d'eau-forte qu'il exécutait avec une pointe fine et légère… »*

Vers 1880, la Gazette des beaux-Arts fit reproduire en héliogravure vingt-cinq de ses dessins à la plume et au début du XXe siècle, Paul Allorge, grand collectionneur a édité des cartes postales représentant des gravures d'Albert Flamen. Certains d'entre nous ont pu en acquérir.

Nous vous invitons à consulter les sites dont Le Corpus étampois pour découvrir les estampes qui font partie de cet ensemble ou d'autres œuvres.

Veuë de Longuetoise du haut de la grande Garenne.

On redonne vie à cet artiste qui a su lui-même faire vivre nos villages et hameaux, Longuetoise, Châlo, Saint-Hilaire, Chalou-Moulineux.

C'est avec grand plaisir que l'on regarde ces estampes pleines de poésie et qui nous transportent, il y a plus de trois cent cinquante ans…

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire

Naturaliste visionnaire et aventurier

Le petit Étienne Geoffroy voit le jour à Étampes le 12 avril 1772. Il est le septième d'une famille qui comptera quatorze enfants dont huit atteindront l'âge adulte. Son père, Jean-Gérard Geoffroy, est procureur du roi à Étampes. Son grand-père, Jean-Baptiste Geoffroy, avait quitté sa Champagne natale pour s'établir en 1720 à Étampes comme *« directeur du carrosse »*, c'est-à-dire chargé de la messagerie royale. Sans être riche, la famille faisait donc partie de la bourgeoisie aisée de la ville et nous voyons Jean-Gérard Geoffroy acquérir diverses propriétés à Étampes et aux alentours afin de doter ses nombreux enfants.

C'est ainsi qu'il achète le 13 juillet 1771 (neuf mois très exactement avant la naissance d'Étienne) la *« maison blanche »* à Saint-Hilaire. Cette maison servit de maison de campagne à la famille Geoffroy pendant de nombreuses années, mais surtout, c'est elle qui détermina le surnom d'Étienne : Saint-Hilaire, qui devint le patronyme universellement connu du grand savant qu'il devint et qui s'est transmis à toute sa descendance jusqu'à nos jours.

Une enquête minutieuse a permis de localiser cette maison au hameau des Cours, aux actuels numéros 77 et 79 de la route de la Pierre-Levée. Les bâtiments existent toujours mais ne sont plus habités.

Jean-Gérard Geoffroy avait doté de la même façon ses autres garçons, Jean-Marie dit « Maison rouge », Marc Antoine dit « Château », Louis Marie dit « du port » et c'est amusant de constater que les frères entre eux se sont désignés par leur surnom et pas par leur prénom.

Maison natale d'Étienne, Geoffroy Saint-Hilaire.

En 1787, sur cet acte de baptême de Saint-Hilaire, nous voyons la signature de la marraine Marguerite Michèle Geoffroy, vingt-trois ans, sœur d'Étienne, Marie Brizard *« femme Geoffroy »* sa mère, Étienne lui-même (quinze ans) et Marc Antoine *« Geoffroy de Château »*, treize ans, son frère.

Plusieurs autres actes d'état civil signés par les Geoffroy témoignent de la proximité qu'ils entretenaient avec les Saint-Hilairois.

Le jeune Étienne a eu la chance de bénéficier d'un environnement familial cultivé et assez aisé pour lui permettre, après avoir suivi l'enseignement du collège des Barnabites à Étampes, de poursuivre ses études à Paris, où il étudie d'abord le droit, puis la physique et la minéralogie, sous l'influence de son maître et ami l'abbé Haüy.

Mais, suite aux insurrections du 10 août 1792 qui marquèrent le début de la Terreur, Haüy et nombre de ses collègues professeurs furent arrêtés et emprisonnés. À force de démarches, Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire réussit à obtenir la libération de Haüy, mais ce dernier refusa de quitter la prison sans ses codétenus. Ce fut encore Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire qui organisa leur évasion périlleuse dans la nuit du 2 au 3 septembre, sauvant ainsi douze prêtres.

Son fils Isidore racontera que, deux jours plus tard, *« atteint d'une fièvre nerveuse, il revient à Étampes pâle, défait, épuisé, presque sans voix… il succombait sous le poids des émotions qui l'avaient tour à tour agité. Le malade, que l'on avait transporté à la campagne, entra en convalescence. »*

Statue de Geoffroy Saint-Hilaire, à Étampes.

Tout porte à croire que c'est à la maison blanche de Saint-Hilaire qu'Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire est venu se « ressourcer », après un de ces épisodes dépressifs dont il fut coutumier par la suite.

L'œuvre scientifique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire est bien connue et bien documentée. Nous nous contenterons de rappeler la création de la ménagerie du Museum, ses travaux à l'Académie des sciences, ses nombreuses publications scientifiques dont la *Philosophie anatomique* où il développe sa grande idée d'unité de plan et de composition dans le monde animal. Sa grande amitié avec Cuvier, avec qui il publia l'*Histoire naturelle des mammifères*, fut mise à mal par la fameuse controverse qui l'opposa à lui de 1830 à 1832, Cuvier résolument fixiste, Geoffroy Saint-Hilaire jetant les bases d'une paléontologie évolutive, vingt-cinq ans avant Darwin.

La notoriété d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire ne se limitait pas au monde scientifique : il fut en relation avec les grands esprits de son temps : Hugo, Balzac, George Sand et les Saint-Simoniens, Goethe, Michelet, Arago, Lakanal, Biset, Litz, David d'Angers.

VOYAGES ET AVENTURES

Il mena aussi une vie d'aventures et n'hésitait pas à prendre des risques : en témoigne la campagne d'Égypte de Bonaparte à laquelle il participa en tant que scientifique, avec son frère Marc Antoine, militaire, dont il était très proche. Il en garda une grande admiration pour le futur empereur, et fit avec lui plus tard la campagne d'Espagne et du Portugal. Nous lui devons d'avoir su, grâce à sa ténacité, conserver face aux Anglais les collections scientifiques que l'expédition d'Égypte avait accumulées. En récompense, Napoléon le fit chevalier d'Empire en 1808.

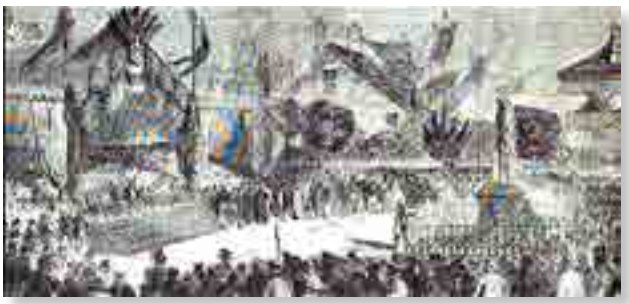
Au titre de ses aventures rocambolesques, il faut mentionner aussi, en 1828, le voyage de la girafe, don du pacha d'Égypte au roi Charles X. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, en tant que directeur de la ménagerie du Museum, organisa et accompagna le voyage à pied de l'animal (40 jours de marche) entre le port de Marseille et le château de Saint-Cloud.

Des dizaines de milliers de personnes se pressèrent le long du trajet pour voir la girafe escortée de gendarmes à cheval, de gardes égyptiens et des deux vaches laitières nécessaires pour la nourrir ! Grâce aux bons soins dont elle bénéficia, la girafe, baptisée plus tard Zarafa, vécut jusqu'en 1845.

Voyage de la girafe.

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire s'est éteint à Paris le 19 juin 1844. Il n'avait pas rompu les liens avec Étampes puisque ses parents, et une partie de sa famille, frères, sœurs, neveux et nièces continuèrent de l'habiter. Son fils Isidore, brillant naturaliste lui aussi, lui succéda à la chaire du Museum.

À Étampes, l'inauguration, le 11 octobre 1857, de sa statue par Élias Robert fut l'occasion d'un grand rassemblement officiel et populaire.



Inauguration de la statue d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. (journal L'Illustration du 17 octobre 1857).

Le chansonnier Morainville

« À JOUIR QU'ON S'ÉVERTUE, ET, DE PEUR QU'IL NOUS TUE, MES AMIS, TUONS LE TEMPS »

Il est des hommes qui n'ont pas fait progresser l'humanité par des inventions déterminantes ou par une œuvre majeure. Pourtant leur énergie vitale s'est imprimée dans nos villages. L'histoire les retient par quelques fils sibyllins. Le chansonnier Morainville fait partie de ceux-là. En prêtant attention au souffle du passé, on perçoit l'écho de ses joyeuses ritournelles qui semblent encore résonner sur les berges de l'Étang de Moulineux.

C'est par la lecture des couplets enjoués de la pêche à Moulineux que son existence nous fut révélée.

Nous avons pu mieux connaître ce truculent personnage grâce à un petit ouvrage *Le chansonnier Morainville* d'André Jourdain, daté de 1861.

MORAINVILLE,

CHANTÉ PAR LUI ET SON ÉPOUSE.

DÉDIÉ AUX FRANÇAIS.

Du chant donnons tous le signal :
Tout le monde chante bien ou mal.

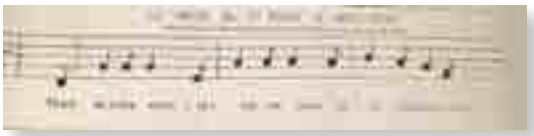
MORAINVILLE continue toujours la composition des Couplets, Chansons de Noces, Mariages, Bouquets, etc., en le prévenant quelques heures d'avance.

Il demeure faubourg Saint-Brice, à Chartres.

(Affranchir les lettres.)

Jean-Baptiste Alexandre Morainville est né le 17 mars 1795 à Rouen. Ses parents étaient pauvres. Son père, logeur de profession le destinait à devenir ouvrier imprimeur. Mais le désir de s'instruire en voyageant l'a conduit dans un régiment de ligne. Il prit part aux dernières guerres de l'Empire. Il fut fait prisonnier à Waterloo. Libéré, un temps imprimeur à Chartres, il céda finalement à son inclination de courir de foire en foire chanter les couplets qu'il composait avec une grande facilité. Il épousa, le 5 juillet 1822, Marie-Marguerite Lejour, marchande de chansons.

« À partir de cette époque, le tambour de basque de la chanteuse, qui déjà s'était associé au violon du chansonnier, ne le quitta plus… Notre chanteur beauceron ne manqua pas de célébrité dans son genre ; c'était un type, un véritable troubadour qu'on aurait tort de confondre avec ces chanteurs vulgaires que l'appât du lucre seul attire sur nos foires et nos marchés, et dont personne ne retient le nom insignifiant. Les villageois dont il savait si bien peindre les mœurs, l'aimaient comme un frère », nous dit A. Jourdain. Sans Morainville les plus belles fêtes manquaient de saveur. Il le savait bien lorsqu'il disait : *« Il n'y a que deux belles choses à la foire : le manège et moi, et s'il faut choisir entre les deux choses, c'est encore moi qui suis le plus beau ! »*



ÉCOUTONS-LE CHANTER LA PREMIÈRE STROPHE DE SON AUTOPORTRAIT.

Mes amis, je vais, tout d'un trait,
Tâchant de vous distraire,
Gaîment vous chanter mon portrait ;
C'est vraiment fait pour plaire :
Sachez bien, tendrons
Qu'parmi les lurons,
J'remplis toujours mon rôle ;
Je chante, je ris,
Et suis sans soucis
...

LA POPULARITÉ DE MORAINVILLE FUT GRANDE EN BEAUCE TANT IL A PARCOURU LE MOINDRE VILLAGE, LA MOINDRE CHAUMIÈRE.

Gai, gai, les Beaucerons
Sont toujours à table,
D'humeur agréable :
Gai, gai, ces bons lurons
Près des tendrons
Sont toujours francs et ronds.

IL ÉTAIT BIEN CONNU DES CALO-MOULINOTINS.

Grande pêche de 1906.

Mme Guerin, châtelaine de Moulineux.

La pêche à Moulineux

Nous allons chanter en ce jour
Une chanson nouvelle
Qui plaît aux garçons, tour à tour
Ainsi qu'aux demoiselles.
La pêche tous les trois ans,
Est un rendez-vous charmant

REFRAIN
L'Amour qui se dépêche
Y conduit plus d'un amoureux
Pour aller voir la pêche,
La pêche à Moulineux

On voit de tous les environs,
Hameaux, bourgs et villages,
Papas, mamans, filles et garçons ;
On en voit de tous les âges !
On y voit plus d'un brochet
Pris d'un seul coup de filet.

Pour se régaler à son goût,
Tout un chacun s'apprête
La matelotte pour les époux,
Le brochet pour les maîtres,
Les papas et les mamans
Auront les p'tits poissons blancs.

On voit les garçons sans façons,
Avec les jeunes filles.
L'un dit : « Donne-moi du goujon
T'auras de mon anguille » ;
Mais les garçons généreux
Leur présentent tous les deux.

Mais comme toute chose à sa fin,
La pêche en est de même ;
En attendant le lendemain
Et la fin du Carême,
L'on danse toute la nuit,
Tout le monde se divertit.

Morainville

Bandits de grands chemins

Cette brochure met naturellement en valeur des hommes et des femmes qui enrichissent la collectivité par leur sensibilité et leur créativité positive. Des êtres de bien. Mais que fait-on du mal ?

Doit-on le laisser dans l'ombre alors qu'il est prêt à ressurgir dès que les circonstances s'assombrissent ? Les bandits d'Orgères étaient pour une grande part de pauvres hères que la misère de l'époque a conduit vers les fermes de Beauce enrichies par la vente des biens nationaux. L'histoire de ces bandits privés de la moindre empathie par leur misérable existence est sordide mais elle fait partie de notre humanité. Alors que certains de nos contemporains considèrent que l'insécurité progresse au fil des décennies, et que la barbarie est désormais à nos portes, il faut se rappeler de cette histoire beauceronne d'une sauvagerie inouïe pour percevoir, finalement, notre campagne comme bien paisible.

Durant la période qui a suivi la révolution et au début du Directoire, vers 1795, le pays est en proie à des troubles internes violents, la guerre est à nos frontières, l'économie est exsangue. Partout sur le territoire de redoutables bandes de pillards et d'égorgeurs sèment la terreur. La bande d'Orgères qui a désolé la Beauce jusque sur le plateau d'Étampes est une des plus célèbres en raison, de son ampleur, de sa cruauté et du procès retentissant qui a suivi les arrestations. La horde était formée de près de de 400 brigands : d'anciens soldats transformés en vagabonds, de mendiants mais aussi d'honorables citoyens pouvant se prévaloir d'une activité respectable : ouvriers agricoles, vignerons, forgerons, bouchers, aubergistes, marchands forains… Des femmes également, elles comptaient pour un quart de l'effectif, ainsi que des enfants appelés *« les mioches »*.

LA BANDE EST PARFAITEMENT ORGANISÉE EN SOCIÉTÉ SECRÈTE

Jacques de Pithiviers, ancien clerc de procureur, donc lettré, a été nommé « instituteur des mioches ». Il enseigne l'argot des pingres et les indispensables du brigandage aux jeunes mendiants, aux enfants volés, aux enfants de troupe.

L'éducation n'est pas suffisante, il faut compléter par les doctes préceptes du père Elouis, vieillard chenu, pour apprendre le meurtre et la cruauté :

« Lorsque vous faites une porte à la bombe (enfoncer une porte), le pantre se montre récalcitrant à montrer son magot, quoique vous ayez cassé ses armoires et éventré ses coffres. Moi je sais ce que je ferais et que j'ai fait sous feu Louis le quinzième, quand je roulais avec les anciens de la bande à Cartouche. Ah ça ! Quoi ! le particulier ne veut pas causer. Allumez une brande paille entre ses jambes et si cela ne lui dénoue pas la langue, vous lui piquez la plante des pieds avec une fourchette et vous flambez. »

Un juge pugnace confond les brigands

Cet élégant procédé de pieds rôtis, remis à jour par la bande, est utilisé pour ceux qui résistent à livrer la cache du magot. Son emploi valut à la bande le surnom de *« chauffeurs »*.

Moins sinistre (quoique…) la célébration des unions entre brigands et brigandes. Ils devaient être préalablement autorisés par le chef de bande. C'est François Lejeune, autre vieillard, ancien maçon originaire du Perche dit *« le curé des pingres »* qui officie. Vêtu d'une soutane, un bréviaire à la main, il s'adresse aux futurs époux :

— « Gueux, veux-tu de la gueuse ?
— Oui, gueux.
— Gueuse, veux-tu du gueux ?
— Oui, gueux. »

L'union se terminait généralement par une cérémonie s'apparentant à une consommation collective du mariage !

Quand les juges demanderont au marieur l'explication de sa fonction, il répondit : *« On m'appelait le Curé et cela parce que, lorsque j'étais à Épernon, on m'avait donné les habillements noirs du curé de Congerville, nommé Moisant, qui était décédé audit Épernon… »*

À ses tristes débuts, en 1790, la bande d'Orgères fut gouvernée par la main de fer de *« Fleur-d'Épine »* qui fut arrêté puis exécuté en septembre 1792. Fleur-d'Epine guillotiné, la bande se choisit un nouveau chef, Jean d'Auger ou François Girodot, dit le beau François en raison de sa tournure avenante et de sa stature impressionnante. Évadé du bagne, flétri à l'épaule des lettres « GAL » pour galérien, il avait toutes les aptitudes pour conduire la bande vers des sommets de cruauté. Et à sa perte.

LA CHUTE

Devant l'ampleur des méfaits, le gouvernement du Directoire décide de l'envoi de deux régiments de hussards. C'est devenu une affaire d'État.

En janvier 1798, eut lieu une attaque particulièrement cruelle à la ferme Milhouard tenue par Nicolas Fousset, près d'Orgères. Le fermier, les pieds brûlés, ne révéla rien. Le déchaînement de violence qui s'ensuivit, conduisit le malheureux au trépas, quelques jours plus tard. Le juge de paix du canton, le juge Fougeron, s'émeut. Il confie l'enquête au maréchal des logis Vasseur de la gendarmerie de Janville. Les gendarmes très mobilisés ne tardèrent pas à mettre la main au collet du *« Borgne-de-Jouy »*, un des lieutenants de la bande. Brigand sans honneur, il évente le projet d'attaque du château de Faronville à Outarville.

Faisons connaissance avec le sympathique Borgne-de-Jouy grâce aux écrits du tribunal :

« Moralité du prévenu. »

« Dès sa plus tendre jeunesse, il a annoncé son penchant pour le vol. Chargé de la conduite d'un troupeau, il a vendu les moutons de son maître. Remis entre les mains des gendarmes, il les volait. Conduit dans les auberges, il volait les voyageurs. Sa brutalité féroce l'a porté à avaler son propre sang, après une saignée qui lui fut faite. Il voulait qu'on le lui fît cuire. C'est lui qui le premier a fait découvrir la horde des brigands d'Orgères. »

Sa veule complaisance avec la maréchaussée lui vaudra de garder la tête sur les épaules.

Une embuscade est tendue par l'armée et le chef de la bande est arrêté. Les jours suivants les arrestations s'enchaînent. Le juge Fougeron parviendra à démanteler l'ensemble de la bande.

Le 3 octobre 1800 (vendémiaire an IX), le tribunal d'assises de Chartres prononçait un lourd verdict : 111 condamnations pénales dont 23 condamnations à mort. Les violences de la bande criminelle des Chauffeurs qui écuma et terrorisa la Beauce, de Pithiviers à Chartres et d'Étampes à Orgères, prenaient fin.

Le 4 octobre 1800 sont exécutés sur la place du Marché-aux-Chevaux à Chartres, Jacques Richard, dit le Borgne-du-Mans, François Ringette, dit le Rouge d'Auneau, Jean Auger, dit le Chat-Gauthier, Thomas Roncin dit le Grand-Dragon, Jacques Allain dit Jacques d'Étampes, ou Jacques Bouvier dit le Gros-Normand, Doublet l'aubergiste… en tout 21 exécutions (deux s'étaient suicidés en prison), dans une ambiance de liesse populaire.

La bande d'Orgères

La Bande d'Orgères démasquée.

Extrait du journal de Préfecture d'Eure-et-Loir (14 Vendémiaire an IX) :

« Jacques d'Étampes, le plus hardi et le plus exact des gaffres « sentinelles », âgé de 21 à 22 ans, compris dans vingt-deux délits de l'acte d'accusation a montré la plus grande fermeté. Il riait en montant sur l'échafaud. »

Le Beau-François, le chef de la bande, et Charles Rouillon dit Charles-de-Paris, surnommé aussi Le Monstre par ses compagnons parce qu'il avait suggéré d'assassiner sa mère pour ses économies, ont été condamnés par contumace car évadés pendant le procès.

Et le trésor des Chauffeurs ? Certains ont trouvé que le juge Fougeron s'était bien enrichi après sa promotion au tribunal d'Orléans. Mauvais esprits. Le juge a éradiqué un fléau avec une persévérance et une habileté exceptionnelles. Laissons-lui son honneur. D'autres pensent que la surprenante facilité avec laquelle a pu s'évader le beau François a profité à certains. D'autres encore continuent à fouiller le bois de Méréville. Une fois le trésor des Templiers découvert à Chalou-Moulineux, nous nous y rendrons peut-être.

Gueux des Champs

Après le pain et la piquette
Toujours en quête,
Nous ons la gorge
Plus rouge qu'un brûlant de forge.

Donnez du pain, donnez des sous !
Car nous sons saoûls
D'aller à pied
Sans avoir rien dans le gésier.

Du pain de son ! Des sous de cuivre !
C'est pour nous vivre.
Mais va-t'-fair' fiche !
On nous prend pour des merlifiches.

Des sous ! Des sous ! Ou nous volons
Les beaux p'tiots blonds,
Les beaux amours,
Qu'on les vend cher aux faiseux d'tours.

La Chanson des gueux
Jean Richepin.

Exécution des chauffeurs d'Orgères.

Alfred de Vigny au Tronchet

« La Raison parle mais l'Amour chante. »

Alfred de Vigny (Stello)

« Sur le point de pénétrer dans l'intimité du comte Alfred de Vigny, nous sommes saisis d'une sorte de respect religieux. L'asile que nous voulons franchir est pieux et tranquille comme un sanctuaire. Nous y trouvons, dans toute sa gravité, l'homme qui eut entre tous la religion de la dignité humaine, et il nous apparaît, dans sa solitude, à peu près aussi impénétrable qu'on l'a pu voir au milieu de cette foule qu'il a d'ailleurs peu coudoyée. »

Anatole France.

Le romantisme sied à la vallée. Méandres entre lumière et ombres, prolongement des courbes par des lignes infinies, étendues immuables et ciels tumultueux, silencieux, nos paysages sont un miroir des âmes exaltées des poètes du XIXe siècle.

« Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions sans parler, dans l'humide gazon »

Alfred de Vigny (La Mort du loup).

Le romantisme, né au début du XIXe siècle, est un état de l'âme qui pousse à la passion au lyrisme et à la mélancolie. Novalis a défini le romantisme ainsi : « C'est donné au commun un sens élevé, à l'ordinaire un air de mystère, au connu la dignité de l'inconnu, au fini l'apparence de l'infini. »

Paysage de Beauce. Jean Feugereux (1923-1992).

Le tumulte énervé de la modernité nous a éloignés de l'introspection romantique. Notons d'ailleurs qu'Alfred de Vigny voulait déjà « montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste ». Pas de nostalgie, donc, d'un âge idéalisé mais les effluves de la poésie romantique sont une belle manière d'apprécier les charmes de notre vallée.

La promenade peut débuter en empruntant le chemin de Huguenots aux Boutards ou le chemin aux Ânes. Laissons-nous plutôt conduire par Michel Billard *(Les souvenirs d'Alfred de Vigny en Étampois)* qui décrit à la manière mélancolique des romantiques l'arrivée au manoir du Tronchet :

« La route d'Étampes à Châlo-Saint-Mars sinue, ondule au flan d'un coteau qui déroule son manteau de feuillages jaunissants. Elle musarde au fil d'une étroite vallée qui dissimule dans un fouillis de verdure quelques maisons éparses. Le plateau gravi, la Beauce étend à perte de vue ses horizons sans fin. Dans cette immensité immuable des mornes labours, sur un éperon boisé qui domine les minuscules vallées de la Louette et de la Chalouette, la route se rétrécit, fait un détour et meurt brusquement sous des ormes séculaires. Un pâle rayon de soleil tamisé par leur voûte irise le tapis de médailles d'or qui jonche le sol. À droite, ce sont les vieux bâtiments de la ferme seigneuriale. À gauche, c'est l'ancien château du Tronchet. »

Michel Billard, contributeur de l'histoire de l'Étampois, s'était mis en quête du fantôme d'Alfred de Vigny sur les lisières de la Beauce.

« Au Tronchet, l'ombre mystérieuse et solitaire d'Alfred de Vigny surgit à chaque pas, invisible et cependant toujours présente. »

Alfred de Vigny

Alfred de Vigny
par Pierre Daubigny.

Il poursuit « Tous les ans, dès son plus jeune âge, ses parents le conduisaient au Tronchet. On quittait Paris, chère ville « bien-aimée du Beauceron qu'on y transporta à deux ans ». Ce n'était ni la sève jaillissante du printemps verdoyant, ni l'opulence ondulante des belles moissons qui séduisaient le bambin. La mélancolie de l'arrière-saison ajoutait à la mélancolie de l'enfant dont les yeux bleus vivaient intensément dans un grand visage pâle. »

Laissons la plume à celui qui parle le mieux de Vigny, Vigny lui-même, dans *le Journal d'un poète.*

« La campagne dont je voyais dans tous les livres d'amoureuses descriptions ne m'était apparue dans mon enfance que plus sombre que la noire capitale de la France. La Beauce était la patrie de mes pères et au milieu de cette province, plate et féconde en blés, près d'Étampes, ma tante Mme de Vigny élevait au Tronchet six filles qui me recevaient sur leurs genoux, de temps en temps vers l'automne, saison où mon père aimait m'y conduire. »

Les ancêtres de notre poète menèrent une vie paisible et modeste, « poussant le service militaire jusqu'au grade de capitaine où ils s'arrêtaient pour se retirer chez eux avec la croix de Saint-Louis ». Ces nobles hommes vécurent ainsi, servant dans les armées du Roi et chassant le loup sur leurs terres ; ils ne connurent que l'action.

Dessin de Prosper Mérimée.

À nouveau Michel Billard : « Les Vigny avaient la fierté de leur longue lignée, de leur droiture, de leur simplicité, mais comme la fatuité des hobereaux de village leur était inconnue ! Certes, Claude-Louis Victor de Vigny, l'oncle du poète, qui avait eu le Tronchet lors de son mariage avec Mlle de Montivault et qui joignait à son titre celui de seigneur d'Obterre et de Châlo-Saint-Mars, se sentait humilié quand il lui fallait aller prêter foi et hommage en la tour de Cenive, au seigneur de Boutervilliers son voisin. »

Alfred de Vigny éprouvait une admiration affectueuse pour son père Léon Pierre : « Je suis le dernier fils d'une famille très riche. Mon père, ruiné par la Révolution, consacra le reste de son bien à mon éducation. Bon vieillard à cheveux blancs, spirituel, instruit, blessé, mutilé par la guerre de Sept Ans et gai, et plein de grâces, de manières. » Il est vrai que ses aïeux possédaient de vastes domaines en Beauce. L'essentiel a été perdu par les ventes des biens nationaux. Ce qui a pu être sauvé, dont le domaine du Tronchet, a été transmis au frère de son père, Joseph Pierre de Vigny.

Le père d'Alfred, le chevalier de Vigny, invalide depuis sa jeunesse épouse à cinquante-trois ans, Mademoiselle Jeanne-Amélie de Baraudin. Un mariage de raison. « Elle avait vingt-cinq ans de moins que son mari, écrit le poète. Sa beauté de race italienne, ses grands yeux noirs de forme orientale, son esprit mâle et laborieux, la vigueur étrange de son caractère et de son corps, lui donnaient quelque chose de plus qu'il n'y a dans son sexe. » Jeanne- Amélie consacrera l'essentiel de son existence à l'éducation du jeune Alfred, selon les préceptes de Rousseau.

La Mort du loup

Nul doute que le plus célèbre poème d'Alfred de Vigny a trouvé son inspiration sur les hauteurs de Châlo-Saint-Mars. « Mon grand-père et mes oncles faisaient partir du Tronchet de nombreuses meutes pour les chasses au loup », a écrit le poète. Son père, « vieux loup stoïque », est certainement magnifié symboliquement dans ce poème philosophique.

Extraits de La Mort du loup

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
...
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

Alfred de Vigny.

Difficile de résister à l'envie de souligner quelques vers qui raisonnent avec les débats contemporains sur le sort des animaux dans une nature recomposée-décomposée par l'homme. Le poète bien que fasciné par cette scène de chasse assiste à la battue malgré lui, il est spectateur :

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
À poursuivre sa louve et ses fils.

La morale est implicite :

De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
À ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles.

Dans la troisième partie du poème, le message devient clair :

Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !

La Mort du loup, par Jean-Baptiste Oudry.

Des Mazis Seigneurs du Tronchet

Gédéon des Mazis
1571-1645

Anne de Rochechouart
1597- ?

Henri des Mazis
1625-1691

Marie Tiraqueau

Guy Victor de Vigny
1660-1737

Anne Charlotte des Mazis
1664-1728

Claude Henri de Vigny
1698-1776

Marcadé Louise Charlotte
1709-1758

Didier de Baraudin
1724-1797

Jeanne Pernelle de Nogerée
1731-1797

Léon Pierre de Vigny
1737-1816

Marie Jeanne Amélie de Baraudin
1757-1837

Alfred Victor de Vigny
1737-1863

« Mon père était le cadet de douze enfants et mon grand-père, Guy-Victor de Vigny, un des meilleurs gentilshommes et des plus riches propriétaires de Beauce. J'ai habité Le Tronchet. »

Une Vie, Une Œuvre

27 mars 1797

Naissance d'Alfred de Vigny à Loches.
Son père est un ancien officier de la guerre de Sept Ans âgé de soixante ans et infirme lorsqu'Alfred vint au monde. Sa mère, Marie Jeanne Amélie de Baraudin avait vingt ans de moins que son époux. Sa mère s'inspire des préceptes de Jean-Jacques Rousseau pour élever le petit Alfred : elle lui fait prendre des bains glacés, faire de l'exercice et l'initie à la musique et à la peinture.
« L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour. Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour »
Alfred de Vigny.

1799

La famille s'installe à Paris, à l'Elysée-Bourbon alors divisé en logements privés.
Alfred de Vigny fera des séjours fréquents chez sa tante au Manoir du Tronchet.

1811

Entre au Lycée Bonaparte *(aujourd'hui Condorcet). Il n'y reste que 2 ans, tant les relations sont tendues avec son entourage.*
Le harcèlement n'est pas une invention récente.

1814

Il obtient le brevet de sous-lieutenant de cavalerie *dans le premier régiment des gendarmes du Roi. Il a 17 ans.*

A partir de 1816

Mort de son père, Léon Pierre de Vigny, en janvier 1816.
Au retour du Roi Louis XVIII, après les 100 jours, affecté au régiment de la Garde du Roi,
il est condamné à la morne vie de garnison.
Mais il dispose de temps libre pour fréquenter les salons littéraires où
il fait la connaissance de Victor Hugo.

1822

Parution de son premier recueil de poème*, sans nom d'auteur.*

Février 1825

Épouse la jeune Anglaise Lydia Alice Bunbury *malgré l'hostilité du père de la mariée.*

1826

Parution de « Poèmes antiques et modernes » et de « Cinq Mars »,
considéré comme le premier roman historique français.
Vigny écrit dans la préface de la 2e édition : « Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles presque toujours une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique ».

1827

Alfred de Vigny est réformé en raison d'une santé défaillante.
Il peut désormais se consacrer à la littérature.

1831

Liaison avec Marie Dorval, tragédienne*.*
Le nom de Marie Dorval est lié à la révolution dramatique de l'école romantique.
(Image : Marie Dorval et Alfred de Vigny par Delacroix).

1832

Stello.
Dialogue entre un médecin et un poète terrassé par une « crise de tristesse et d'affliction »,
une nuit de 1832. Le Docteur Noir raconte la mort de trois poètes au XVIIIe siècle.
Désenchantement d'une génération.

1835

Alfred de Vigny signe son premier succès au théâtre avec la pièce «Chatterton».
Elle reprend l'un de ses thèmes de prédilection : ***celui du poète paria de la société auquel l'auteur s'identifie. Pessimisme et désillusion.***

1837

Mort de la mère du poète, Jeanne Amélie de Baraudin.

1843

Composition du poème « La mort du loup ».

1844

Poème « La maison du berger ».
« … Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.
La Nature t'attend dans un silence austère… »

8 mai 1845

Élu à l'Académie française, après 7 échecs.

17 septembre 1863

Mort d'Alfred de Vigny à Paris. *Lorsqu'il mourut, son cercueil ne fut accompagné que de quelques romantiques de la première heure. Il repose au cimetière de Montmartre.*
Le poète, bien que souvent rejeté par l'académisme de son temps, laisse une œuvre annonciatrice de la modernité poétique de la fin du siècle, celle de Baudelaire, Verlaine et Mallarmé.

Visite guidée par Jean et Marie-Claude Coutté

Nous avons sollicité les propriétaires du manoir du Tronchet à la recherche de traces de l'illustre poète. Nous avons été accueillis avec une courtoisie qui ne manque pas de noblesse par Jean et Marie-Claude Coutté. Suivons-les dans cette demeure dont on sent le souffle fantomatique des esprits des lieux.

La première mention écrite explicite du Tronchet se trouve dans le contrat de mariage daté du 2 août 1613 entre Gédéon des Mazis et Anne de Rochechouart. Jean et Marie-Claude nous montreront l'écusson de clé de voûte de la cuisine sur lequel les armoiries des époux se trouvent liées dans la pierre pour des siècles.

En 1652, le fils aîné de Gédéon des Mazis, Henri, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, épouse Marie Tiraqueau. Leur fils Alexandre meurt sans héritier en 1710. C'est donc sa sœur, Anne-Charlotte qui devient Dame du Tronchet. En 1688 elle a épousé Guy-Victor de Vigny, chevalier seigneur d'Emerville (près de Méréville), capitaine au régiment d'Orléans d'infanterie, receveur de la Ville de Paris. Le domaine se transmet aux deux générations suivantes des de Vigny puis il est acheté le 16 mars 1810 par Augustin-Marie-Étienne de Prunelé aux sept filles et seules héritières de M. Claude-Louis-Victor de Vigny, oncle d'Alfred de Vigny, décédé le 25 décembre 1807.

Le petit Alfred avait alors dix ans. Ses souvenirs très vivaces du Tronchet qu'il jugeait austère — à l'image de ses ancêtres chenus et couverts des blessures des batailles livrées — datent de cette prime enfance. Il écrira dans le journal d'un poète publié après sa mort *« Le pays, le vieux manoir, tout tristes qu'ils étaient, eurent pour moi du charme, une grande salle où étaient rangés les portraits de mes grands-pères, de leurs femmes et de leurs enfants, me restera dans la mémoire...»*

LA PRÉSENCE DU PASSÉ.

Nos guides nous expliquent qu'il existait un château féodal dès la fin du XIe siècle, comme l'attestent la présence des douves, des restes d'échauguettes et les départs de souterrains. Vu d'avion, en période de sécheresse, des traces des anciennes fondations apparaissent. Le passé ne s'efface pas facilement.

Le pigeonnier date de l'époque d'Anne Charlotte des Mazis. Le nombre de trous de boulins reflète l'importance et la puissance des propriétaires du domaine. Celui du Tronchet abrite 2 000 trous. Le nombre est réglementé en fonction de la surface du fief (l'envahissement des normes n'est pas une invention de l'Europe moderne !). Avec un pigeonnier de 2 000 boulins, la ferme du Tronchet était certainement l'une des plus grosses exploitations de la région.

« Elle me conduisit par la main dans chacune des grandes chambres du vieux manoir et me montra mes portraits suspendus à toutes les cheminées, à l'embrasure de toutes les fenêtres. J'étais peint à tous les âges et tant au pastel, tant à l'huile, tant en miniature, d'époque en époque et presque d'année en année, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à vingt. « C'est ta mère qui m'a toujours envoyé des images de toi, me dit-elle, à mesure que tu grandissais [...] »*

Alfred de Vigny enfant, attribué à Marie-Jeanne Amélie de Vigny.

** La tante d'Alfred de Vigny, Sophie de Baraudin*

De la renaissance à l'exode rural

NOTRE CURIOSITÉ NOUS A CONDUITS AU SOUS-SOL DU MANOIR.

Admirable cuisine renaissance en ogives, qui nous a semblé encore envahie du fumet des ovins entiers brochés dans la cheminée des seigneurs carnassiers. Sur le côté de l'immense cheminée, une colonnette d'encadrement est fortement rognée par l'affûtage des couteaux de plusieurs générations de cuisiniers. Au sommet de la croisée d'ogives est attaché le blason qui lie pour l'éternité les armes et les âmes de Gédéon des Mazis et d'Anne de Rochechouart. Il porte la date de 1623.

Un dédale de couloirs nous conduit vers les souterrains dont l'entrée est aujourd'hui obstruée. La tradition orale a emporté l'adhésion de nos hôtes : ils conduisaient à la tour de Cenive de Boutervilliers, à l'Église de Châlo, à la Grange aux Moines... Les historiens sont dubitatifs ; rares sont les châteaux dont la tradition ne fasse pas mention de souterrains de refuge ou de fuite. Mais les légendes comportent toujours une part de vérité.

Nous avons salué les âmes errantes des de Mazis et des de Vigny avant de remonter à la surface de la modernité désenchantée ou plutôt de son antichambre.

Marie-Claude et Jean nous ont raconté leur histoire liée à la transformation excessivement rapide du monde rural.

« Mon grand-père est arrivé au Tronchet en 1900, nous dit Jean. Il payait un loyer contre l'occupation et l'exploitation du domaine. Nous n'habitions pas le château mais les bâtiments qui se trouvent à l'extérieur de la cour actuelle. Le château était alors la demeure des animaux, étable, porcherie, poulailler et de remises agricoles. C'est mon grand-père qui a entrepris la restauration du château. En 1931, mon père a repris l'exploitation. C'est en 1969 que la famille Coutté a pu acheter le domaine qui appartenait alors aux établissements textiles roubaisiens des frères Motte. »

« Du temps de mon père, le domaine bruissait en permanence d'activités paysannes. Un cochon était écorché tous les quinze jours. Nous étions quotidiennement trente-cinq à table. »

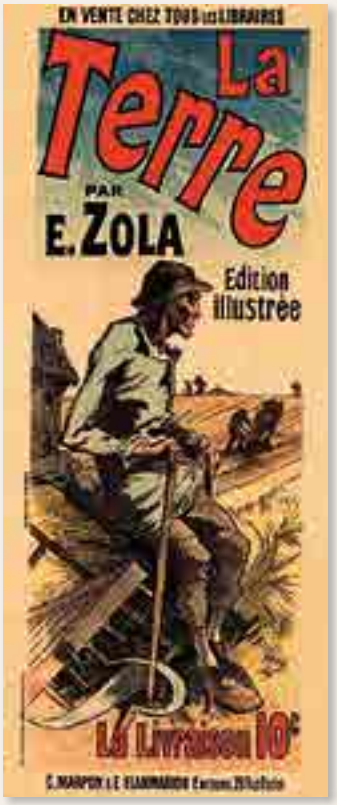
« Puis Bertrand Faure a installé son usine d'équipements automobiles (Faurécia maintenant Forvia) à Brières-les-Scellés en 1955. Le niveau de salaire a attiré les employés agricoles. Qu'ont-ils gagné ? prendre un bus à 6h du matin pour souder toute la journée dans un environnement pitoyable ? et devoir payer désormais un loyer. Dans le même temps la mécanisation s'est développée. Le Tronchet s'est vidé de sa population. »

Plaque apposée à l'entrée du Tronchet.

Le manoir du Tronchet

Le manoir du Tronchet tourne le dos à la vallée et regarde la Beauce, espace agricole infini, cadre du roman *La terre* d'Émile Zola.

« Jean, ce matin-là, un semoir de toile bleue noué sur le ventre, en tenait la poche ouverte de la main gauche, et de la droite, tous les trois pas, il y prenait une poignée de blé, que d'un geste, à la volée, il jetait. Ses gros souliers trouaient et emportaient la terre grasse, dans le balancement cadencé de son corps (...). Seul, en avant, il marchait, l'air grandi ; et, derrière, pour enfouir le grain, une herse roulait lentement, attelée de deux chevaux qu'un charretier poussait à longs coups de fouet réguliers, claquant au-dessus de leurs oreilles. »



Jacques Rohaut, Paysage de Beauce.

LE POUVOIR LUMINEUX DE L'ART

Avant de quitter le manoir du Tronchet, nous devons rendre un hommage particulier à Marie-Claude et son talent de sculptrice. Un art qu'elle a appris en pension chez les sœurs, à Chartres. Fluette et gracieuse, elle manie le ciseau à bois et le maillet avec force, dextérité et souplesse pour réaliser des tableaux de bois sur des sujets essentiellement religieux.

Pour la belle histoire, c'est son art qui lui a permis de rencontrer Jean, son mari. Elle exposait ses œuvres à la foire d'Étampes, le soupirant a été charmé. Le pouvoir lumineux de l'art.

Gageons qu'Alfred de Vigny aurait été transporté par l'apparition de scènes bibliques sous les copeaux de bois soufflés par Marie-Claude.

Paysages beaucerons de Maurice de Vlaminck

Maurice de Vlaminck, Neige en Beauce.

Maurice de Vlaminck est avant tout un peintre des paysages. Pourtant, il ne s'est probablement pas attardé dans notre vallée : trop paisible, trop suave, trop élégante. Gravissons avec de Vlaminck le coteau pour plonger un instant notre regard sur les perspectives de sillons et de ciels du plateau beauceron. Certains y ressentent une forme de calme plénitude comme dans un désert dont le dépouillement et le silence favorisent une méditation sereine, comme pourrait le suggérer Charles Péguy. À l'opposé, pour Maurice de Vlaminck les paysages de Beauce sont chargés de ciels menaçants, de chemins qui sillonnent des hameaux désertés avant de sombrer dans un abyme chaotique. Les quelques êtres fantomatiques qui errent dans ses tableaux semblent abandonnés, à l'inverse des joyeuses communautés villageoises qui égaient les paysages des peintres flamands du XVIIe siècle, que de Vlaminck admirait tant.

Maurice de Vlaminck est né à Paris en 1876, d'un père professeur de musique d'origine flamande et d'une mère pianiste. Il est à l'origine du fauvisme avec André Derain, qu'il rencontre en 1900, et Henri Matisse. À partir de 1907, sa peinture est fortement influencée par l'œuvre de Cézanne. On le perçoit dans les reproductions présentées ici : ciels tourmentés, arbres tortueux, palette aux teintes sombres et contrastées (à l'image de l'homme).

Il est mort en Eure-et-Loir en 1958. Extrait de l'épitaphe de sa sépulture : *« … J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai peint ce que j'ai vu. »*

Maurice de Vlaminck, Village de Beauce. 1939.

QUELQUES VERS DE « LA ROUTE DE CHARTRES »

De Charles Péguy.

Nous arrivons vers vous du noble Hurepoix.
C'est un commencement de Beauce à notre usage,
Des fermes et des champs taillés à votre image,
Mais coupés plus souvent par des rideaux de bois.

Et coupés plus souvent par de creuses vallées
Pour l'Yvette et la Bièvre et leurs accroissements,
Et leurs savants détours et leurs dégagements,
Et par les beaux châteaux et les longues allées.
…
Ce pays est plus ras que la plus rase table.
À peine un creux du sol, à peine un léger pli.
C'est la table du juge et le fait accompli,
Et l'arrêt sans appel et l'ordre inéluctable

Voici la gerbe immense et l'immense liasse,
Et le grain sous la meule et nos écrasements,
Et la grêle javelle et nos renoncements,
Et l'immense horizon que le regard embrasse.

Maurice de Vlaminck, Paysage de Beauce.

Albert Lebourg

Impressions Calotines

Albert Lebourg, Vue de Chalou-Moulineux.

Albert Lebourg à Chalou.

Dans les années 1910, Albert Lebourg alors peintre impressionniste a souvent planté son chevalet au bord de l'étang de Moulineux. Son lieu de résidence d'alors ne nous est pas connu. Certains ont suggéré qu'il pourrait avoir été logé au moulin d'Ezeaux, comme Maximilien Luce lors de son séjour dans notre vallée. Les informations disponibles à ce sujet seront les bienvenues.

Albert Lebourg est né le 1er février 1849 à Montfort-sur-Risle dans l'Eure. Il a fait ses études à l'école des beaux-arts de Rouen. Il obtint un poste de professeur de dessin à Alger où il séjourna de 1872 à 1877. De 1878 à 1880 il travailla dans l'atelier de Jean-Paul Laurens période pendant laquelle il découvrit l'impressionnisme et noua des amitiés avec Degas, Monet, Sisley, Pissarro, Gauguin. Lors de l'exposition impressionniste de 1879, il présente dix tableaux et dix fusains.

Il fit des séjours aux Pays-Bas puis en Grande-Bretagne en 1900 où il approfondit sa connaissance de Turner, Constable et Gainsborough, découvrit les préraphaélites.

Albert Lebourg a séjourné à Chalou-Moulineux comme l'atteste plus d'une dizaine de toiles portant la mention de Chalou. Une de ses œuvres est datée de 1910. En 1911, il expose des vues de Chalou-Moulineux à la Nationale des Beaux-Arts. La même année, il obtint une médaille de bronze à l'exposition internationale d'art à Barcelone.

En 1924, il fut promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. Albert Lebourg s'est éteint le 6 janvier 1928 à Rouen, où il repose.

Albert Lebourg, Soleil couchant.

Moulin de Chalou-Moulineux (1910).

> ***« La couleur est mon obsession de la journée, la joie et le tourment »***
>
> ***Claude Monet.***

Trois atmosphères lumineuses sur l'Étang de Moulineux.

Le soleil dans sa course transforme les paysages de l'aurore au crépuscule. Albert Lebourg, comme ses amis impressionnistes, doit être physiquement présent dans cette nature, les sens en éveil, pour en saisir les métamorphoses depuis les premiers embrasements jusqu'aux déclins des derniers rayons.

Le chevalet à la main, la lourde boîte de peintures en bandoulière, il descendait le chemin des Aulnes dès potron-minet pour saisir la lumière blanche et vibrante de l'aurore sur l'étang de Moulineux embrumé. Il choisissait un endroit de la berge sous une lumière vive, face à une perspective animée par le balancement des arbres et les ébranlements de l'air.

Ainsi que le faisait Monet, il saisissait les vibrations de la nature, guidé par ses « impressions ». Comme Monet, d'un même lieu Albert Lebourg captait les ombres et les lumières du jour, les bleus et blancs du matin, les ocres et rouges du soir.

Maximilien Luce

Maximilien Luce, Autoportrait.

Maximilien Luce lors de son arrestation en 1894. Photo A. Bertillon.

Maximilien Luce est né le 13 mars 1858 à Paris. Ce fut un artiste à l'esprit libre, indifférent, voire hostile, aux honneurs et aux normes des milieux artistiques autorisés. Guidé par Pissarro, il fut un anarchiste convaincu. Il a peint la condition ouvrière, la dignité et l'effort du prolétariat, « les gueules noires », le fracas de l'industrialisation, la violence des conflits et « la ville qui monte », conscient de l'avènement d'un monde urbain nouveau.

La Route du village.

Mais, en contrepoint, il affectionnait les paysages, les effets de lumière, les embrasements des crépuscules, les ombres bleues, les reflets des rayons sur l'eau, comme les peignaient les néo-impressionnistes. Pour s'éloigner des tourments de la ville, Il est allé chercher de la quiétude dans les campagnes, celles où la lumière produit des contrastes forts. Il a posé son chevalet en Bretagne, en Normandie à Saint-Tropez et… vers 1902, dans notre vallée.

Maximilien Luce fut élevé dans le milieu ouvrier de Montparnasse. Il a terminé son apprentissage de graveur sur bois vers 1876, un métier qui lui a assuré les moyens de sa subsistance. Il a travaillé au côté du graveur Eugène Froment avec qui il a voyagé à Londres. Ses premiers tableaux datent de cette période.

En 1887, il exposait pour la première fois au Salon des Artistes Indépendants. C'est ainsi qu'il fit la rencontre décisive de Georges Seurat, de Camille Pissarro et de Paul Signac.

Vue du village.

Baignade près de Moulineux en 1904

Maximilien Luce, Baignade près de Moulineux.

La sortie du bain. Moulineux.

Baigneurs dans l'étang de moulineux.

Maximilien Luce

La Sablière de Beaumont.

Maximilien Luce était un fidèle lecteur de Jean Grave, communiste libertaire. En 1894, à l'époque des attentats terroristes il a été incarcéré quarante-cinq jours. Il a collaboré aux journaux anarchistes *Le Père peinard* et *Les Temps nouveaux.*

Après les années 1897, sa peinture hésite entre le néo-impressionnisme, duquel il finira par s'écarter, et le pré-fauvisme — fauvisme porté plus tard par Derain, Matisse et Maurice de Vlaminck.

En 1934, Maximilien Luce est élu président de la Société des artistes indépendants, mais démissionne rapidement en signe de protestation contre la politique de restriction de l'admission des artistes juifs.

Maximilien Luce s'éteint à Paris, en 1941.

Maximilien Luce, Environs de Moulineux.

Bouquet d'arbres à Moulineux.

Une maison et une ruine dominent une vallée dont l'ombre rose bruyère et bleu lavande devient plus sombre au point de fuite pour en suggérer la profondeur, en contraste avec les couleurs lumineuses du surplomb et du ciel.

Le moulin d'Ézeaux.

Près de Moulineux.

L'HISTOIRE D'UNE FAMILLE TALENTUEUSE

Alexandre Bailly, Décor d'Opéra.

Marcel Jambon et Alexandre Bailly, Colline de Nagasaki, pour Madame Butterfly, 1906.

Dans le précédent numéro d'Infos-village, nous avions annoncé notre intention d'évoquer l'œuvre du peintre et décorateur Alexandre Bailly qui a résidé à Châlo-Saint-Mars et y est inhumé avec ses proches. Les reproductions des décors d'Opéra signés de sa main, parvenus jusqu'à nous, nous avaient fascinés par leur forte capacité à suggérer exotisme et légendes. Mais il nous était difficile de réveiller le souvenir de l'homme tant les biographies sont maigres en dépit du solide talent avéré du peintre. Ayant la prescience de notre embarras, un lecteur de la gazette communale nous a contactés ; il est l'arrière-petit-fils d'Alexandre Bailly !

Michel Guigue nous a reçus très aimablement dans sa maison de La Gitonnière, où jadis le peintre avait élu villégiature.

De belles découvertes nous y attendaient. Nous aurons plaisir à les partager avec les lecteurs.

Michel Guigue nous dit d'emblée qu'il est impossible de retracer la mémoire d'Alexandre Bailly sans préalablement rappeler l'œuvre de Marcel Jambon. Pour trois raisons plus une : le second a embauché le premier pour fonder l'atelier Jambon/Bailly près des Buttes-Chaumont, le premier est le gendre du second, les deux ont un égal talent, le second a découvert Châlo en premier.

Marcel Jambon par Nadar.

Le dernier sera donc le premier, alors que ces deux-là font la paire.

Marcel Jambon est né à Barbezieux, le 19 octobre 1848. Dès l'âge de onze ans il fut l'élève du peintre décorateur Auguste Alfred Rubé, lequel, pour l'anecdote, avait épousé la fille de son maître Charles Cicéri (mort à Saint-Chéron). Les peintres décorateurs épousent les filles de leurs maîtres, c'est pratique...

À la mort de son maître, il fonda son atelier, rue Secrétan à Paris qui deviendra plus tard l'atelier Jambon/Bailly. Marcel Jambon fut l'un des maîtres du décor de son époque. Ses travaux de décoration eurent un succès considérable à l'Exposition universelle de 1889 puis à celle de l'année 1900 où il a exécuté des décors pour les palais des Beaux-Arts, des Armées de terre et de mer, du Génie civil, de la Mécanique.

Il a également créé le « Panorama du chemin de fer transsibérien » pour la Compagnie des wagons-lits. Il s'agissait de faire défiler d'immense toiles peintes pour créer l'illusion du voyage.

Au théâtre, on lui doit de nombreux décors : *La Walkyrie, Tannhäuser, la Maladetta, Falstaff*, etc.

Marcel Jambon & Alexandre Bailly

Marcel Jambon, Élément d'un décor.

Pour l'Opéra : *Armide, Tristan et Isolde* … ; d'autres pour l'Opéra-Comique ; d'autres encore pour la Comédie-Française, l'Odéon, les théâtres Sarah-Bernhardt, du Châtelet…

Le succès de Marcel Jambon tient à la qualité de ses reconstitutions : illusion de l'espace, soucis des détails. « Il faut faire rêver » répétait le peintre-décorateur. Pour ce faire, l'autodidacte lit beaucoup, surtout des récits de voyages, et s'appuie sur une importante documentation découpée dans divers magazines de presse.

Les travaux de son atelier, qui comptait Alexandre Bailly dans l'effectif, ont été estimés pour la période janvier 1900 à juillet 1906, à 482 décors représentant 165 000 mètres carrés de peinture !

« Jambon,
c'est l'activité faite homme.
Durant dix-huit heures par jour,
il ne quitte la brosse du décorateur
que pour prendre le pinceau
de l'aquarelliste ou le crayon.
Car il accumule les études,
et ne traite rien de chic. »

Le Journal, 1893.

Marcel Jambon est décédé le 30 septembre 1908, à Paris. Il avait réservé une concession au cimetière de Châlo-Saint-Mars. Un esthète choisit avec soin le lieu de son éternité.

Avec Michel Guigue, reprenons un instant le fil familial. Alexandre Bailly épouse Louise Suzanne Jambon le 29 mai 1894. Ils auront une fille, Suzanne qui épousera Louis Dumont, victime de la Grande Guerre, lesquels ont eu une fille, Jacqueline, mère de notre hôte.

Alexandre Bailly est né le 14 décembre 1866, à Paris. À l'âge de 18 ans il intègre l'atelier Jambon. C'est aussi Auguste Rubé qui a accompagné sa formation. C'est en 1894 qu'il s'associe avec Marcel Jambon pour fonder l'atelier Jambon-Bailly, rue Secrétan. Il sera largement associé à la réalisation, avec son beau-père, des nombreux décors de théâtre cités plus haut. Alors que Marcel Jambon trouvait une partie de son inspiration dans des magazines qu'il collectionnait et classait avec soin, Alexandre Bailly, lui, a beaucoup voyagé : Europe, Égypte, Turquie, Inde, Chine, Japon. Les dessins, aquarelles et photographies de paysages et éléments d'architecture qu'il en rapportait ont permis de lier, avec une précision extraordinaire, exotisme et réalisme.

À partir de 1908, après le décès de Marcel Jambon, il assure seul la direction de l'atelier. Dans les années 1920, il participe à la création de décors de cinéma muet.

Alexandre Bailly est décédé en 1947. Il repose au cimetière de Châlo-Saint-Mars avec sa famille.

Tableaux peints par Alexandre Bailly à Châlo-Saint-Mars entre 1897 et 1902.

Alexandre Bailly, Tour de Chantepie.

VILLÉGIATURE À CHÂLO-SAINT-MARS.

Nos peintres, esthètes professionnels, chasseurs d'un ailleurs de rêve, ont été conquis par notre vallée. La ligne ferroviaire desservait Saint-Hilaire Châlo via Étampes depuis la Gare d'Orsay, dès 1893. Marcel Jambon, enthousiasmé par les charmes des paysages creusés par Louette et Chalouette s'est entiché d'une demeure à Chantepie où il fit construire et décora la « tour Marcel Jambon ». Son travail acharné lui ayant donné une certaine aisance financière, il a pu acquérir par la suite la maison de la Gitonnière où nous avons été reçus.

Son gendre, Alexandre Bailly, a parcouru avec passion la vallée et a trouvé mille scènes inspirantes pour un peintre boulimique. Notre émotion a été grande quand Michel Guigue a sorti un coffret en bois patiné dans lequel étaient alignés une trentaine de tableautins d'environ 20 x 30 cm, peints sur bois, tous signés d'Alexandre Bailly. Ils sont datés de 1897 à 1902, avec au dos la mention Chalot avec un « t » lequel disparaîtra pour les derniers.

LE MONUMENT AUX MORTS DE CHÂLO-SAINT-MARS DESSINÉ PAR ALEXANDRE BAILLY

Dans les années 1920-1925 ce sont quelque 35 000 monuments aux morts qui sont érigés dans les communes de France. Le Conseil municipal de Châlo-Saint-Mars décide le 18 janvier 1920 de lancer une souscription afin d'édifier un monument à la mémoire des Chalouins morts aux combats. C'est à Alexandre Bailly qu'a été confié le dessin du mémorial. Le monument tire son originalité de la mise en valeur du coq, symbole patriotique, qui domine son socle pyramidal.

La « caisse du curé » et le comte Masse de Combles

« Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ». Marc 12,17

La chapelle du château.

Statuts de la Caisse du Curé.

Le 20 mars 1895, le curé Joseph Pérou réunit quelques agriculteurs pour adopter les statuts de la « Caisse rurale de Châlo-Saint-Mars et Saint-Hilaire ». Celle-ci s'adresse aux agriculteurs qui ne peuvent accéder au crédit, puis aux artisans qui travaillent pour les agriculteurs. Elle s'ouvrira finalement aux habitants de Châlo-Saint-Mars et de Saint-Hilaire à partir de 1903.

C'est en mémoire de cette Caisse que l'année 1903 est retenue comme la date d'origine du Crédit Mutuel Île-de-France.

Face à la concurrence, et notamment du Crédit Agricole d'Étampes qui perçoit des fonds d'État, la Caisse rurale disparaît.

Le dimanche 2 juin 1912, réunie par convocation apposée à la porte de l'Église, ainsi que le prévoient les statuts, l'assemblée générale prononce la liquidation. Le président, le comte Henri Masse de Combles, constate qu'il n'existe « plus aucun emprunteur de la Caisse, ni prêteur de la Caisse et qu'elle ne peut plus rendre désormais aucun service aux associés ».

Après les formalités de dissolution, le reliquat de trésorerie est remis à l'association « L'Action familiale » de Châlo*.

Vitrail de la chapelle du château.

Le comte Henri Masse de Combles du Priez ne fut pas seulement le président de la Caisse rurale de Châlo, nous lui devons également l'édification de la chapelle actuelle du château.

Il fut également maire de Châlo de 1896 à 1904.

L'évocation de personnages ayant œuvré pour la collectivité villageoise (fortune oblige) nous invite à porter un regard sur le patrimoine qu'ils ont contribué à édifier.

C'est en 1858 que le comte Marcelin Masse de Combles fit l'acquisition du « Château de Châlo-Saint-Mars construit à la moderne ». Il avait appartenu à Marie de Savoye et au comte de Prunelé. En 1895, le comte Henri Masse de Combles confie le travail de reconstruction de la chapelle, dans le style néogothique, à Eugène Méhu, jeune architecte, qui réalisera également la construction des écuries du château.

Les vitraux ont été réalisés par Philibert Vigoureux, élève de Gustave Moreau. Les médaillons latéraux représentent les saints patrons des membres de la famille Masse de Combles. Dans le cœur, Marie est entourée de saint Joseph et saint Jean-Baptiste.

** Crédit Mutuel Île-de-France, Lion et Sadoun.*

La vallée au cœur du scandale

Le 24 juillet 1906 disparaît l'abbé Joseph Delarue, curé de Châtenay. « C'est un coup de tonnerre dans la petite paroisse, car c'est un prêtre qui est aimé de ses paroissiens, qui est bon, tolérant même vis-à-vis des incroyants. Sa disparition est inexplicable, parce qu'il n'avait jamais laissé d'indice d'un homme contrarié par quoi que ce soit », raconte Alain Denizet auteur de « Le roman vrai du curé de Châtenay ».

Un mage hindou, une cartomancienne, un hypnotiseur, un magnétiseur et même une hyène ! Mais qu'a à voir cet inventaire saugrenu avec Châlo-Saint-Mars et les villages alentours ?

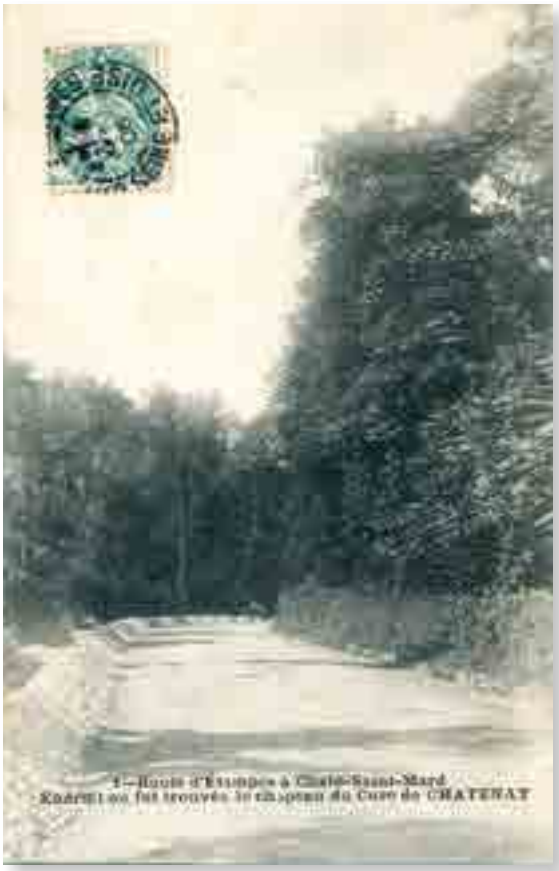
Un scandale national, un fait divers sulfureux ; une histoire bien réelle et… pathétique, celle de l'abbé Delarue autrement nommé : le curé de Châtenay.

Nous ne pouvions évoquer la vie de la vallée sans réserver un paragraphe à cet épisode romanesque, dramatique et politique, au grand retentissement populaire.

Un curé qui disparaît dans de mystérieuses conditions, quelques mois après la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905, voilà bien un os à ronger qui fera couler autant d'encre que les kilomètres jusqu'où aura été portée cette histoire : en Australie !

Mais tout est là pour fasciner et tenir en haleine les lecteurs des journaux, très nombreux à cette époque.

Avant de découvrir la réelle cause de sa disparition — l'amour —, l'abbé Delarue est cru mort assassiné. Deux indices matériels vont nourrir cette hypothèse pendant quelques semaines et ceux-ci seront découverts, l'un au hameau de Longuetoise et l'autre sur la route de Châlo-Saint-Mars menant à Étampes. Ajoutons à cela que pour suivre l'hypothèse du guet-apens, l'enquête des journalistes mènera au comité radical-socialiste de Châlo-Saint-Mars !



La chapeau - Pièce à conviction n°1.

La bicyclette - Pièce à conviction n°2.

L'Hindou sortant de l'étang.

Le curé de Châtenay

L'Hindou RAMANAH à la recherche du Curé.

Route d'Étampes , les recherches se poursuivent…

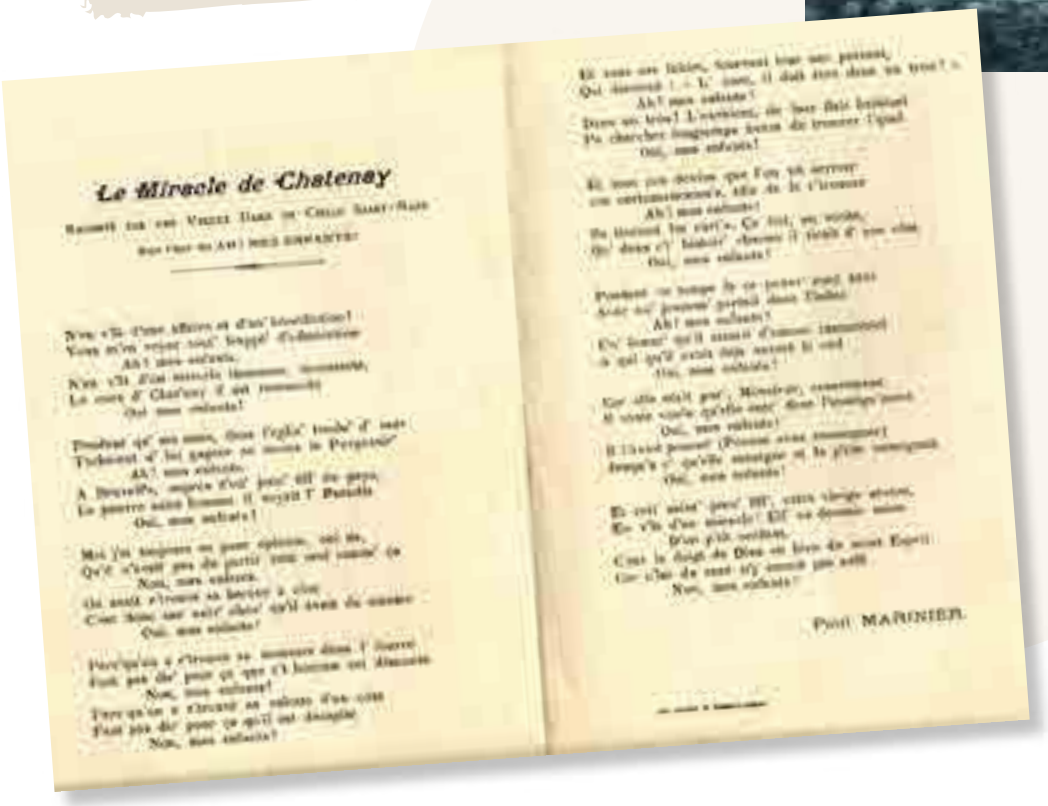
« Un raz-de-marée submerge ce petit coin de Beauce. Des milliers de personnes sillonnent le terrain en tous sens. » Cette phrase est extraite du livre d'Alain Denizet qui nous offre le récit détaillé de cette incroyable affaire qui a retenu pendant des mois l'attention de la France entière.

Au fond, quoi de plus logique ? Religion, sexe, argent, politique, tous les ingrédients d'un bon roman de gare sont réunis pour fasciner le public et, qui plus est, au cœur de ce moment exalté de la séparation des Églises et de l'État.

Le curé sera retrouvé, ainsi que sa bien-aimée. Leur histoire se terminera loin de la Beauce, mais leurs âmes dévastées par un amour impossible ondoient encore dans la vallée.

« N'auriez-vous pas par hasard
Rencontré le Curé d'Chat'nay
Ah ! c'est un fameux lascar
Qu'on ne retrouvera jamais. »

La hyène sur les traces du curé de Châtenay.



Le Miracle de Chatenay

Paul MARNIER.

Célestin Joubert

Des cartes postales anciennes représentant un cortège funéraire à Chalou-Moulineux digne d'un chef d'Etat intriguent. Un numéro du *Réveil d'Étampes* daté de juin 1934 nous met sur la piste. Voici un extrait de l'article :

« M. Arthur Ronceret, Maire de Chalou-Moulineux, prit alors la parole pour prononcer l'allocution suivante :
- Le cœur étreint par l'émotion, le maire de Chalou-Moulineux a le pénible devoir, aujourd'hui, de venir déposer, sur la dépouille mortelle de M. Célestin Joubert, l'hommage de la reconnaissance de tous les habitants.

M. Joubert, qui parcourut le monde et donna à l'étranger l'exemple d'un parfait Français, aimait à venir se reposer dans notre calme pays ; au milieu de nous, il trouvait la tranquillité ; mais son caractère enjoué, sa belle humeur, son cœur généreux le poussaient à s'occuper de nous tous qu'il connaissait intimement…

Nous nous souviendrons des belles fêtes que M. Joubert a organisées dans notre petit pays qui eut, grâce à lui, l'honneur de recevoir des personnalités éminentes.

Et quel accueil nous était réservé, au Château de Moulineux, quant il nous convia à venir deviser avec lui et avec sa famille.

… Il a fait choix pour le repos éternel, de notre petit coin de terre ; ainsi, il nous sera permis de venir souvent saluer celui qui laisse tant de souvenirs impérissables parmi nous. »

Célestin Joubert est né à Saint-Savin-de Blaye le 23 juillet 1861. Avocat de profession, il est devenu éditeur de musique à partir de 1891. Il a édité des opérettes et des œuvres de Rossini, Berlioz, Offenbach…

Il fut fait officier de la légion d'honneur en juillet 1925.

Il fut président de la SACEM de 1903 à 1932. Il est décédé à Varsovie en Pologne le 11 juin 1934 lors d'un congrès de la SACEM.

Célestin Joubert était le propriétaire du merveilleux château qui fait face à l'étang de Moulineux.

Château de Chalou-Moulineux.

COURT HOMMAGE À LA SACEM POUR QUE DES ARTISTES PUISSENT VIVRE DANS NOTRE VALLÉE *(et ailleurs).*

Alors que dans cette brochure nous fêtons quelques artistes qui ont enchanté notre vallée, il n'est pas inutile de souligner les bienfaits de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (SACEM) fondée en 1851, et dont Célestin Joubert fut président pendant dix-neuf ans.

Avant la Révolution française, les artistes subsistaient principalement grâce à la générosité de mécènes. C'est Beaumarchais qui est à l'origine de la création de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) qui concernait principalement le théâtre. Les éditeurs de musique étaient considérés comme de simples marchands.

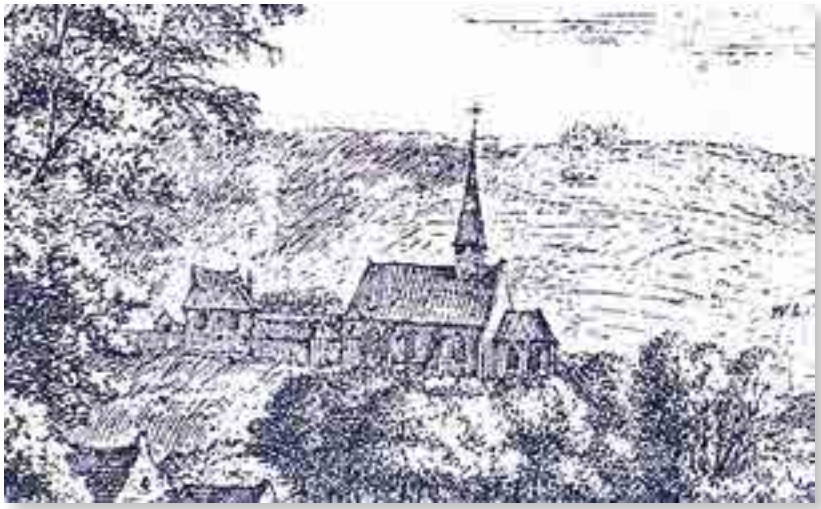
Un petit événement a provoqué un grand bienfait pour les droits d'auteurs.

À la brasserie des Ambassadeurs sur les Champs-Élysées, le compositeur Ernest Bourget refuse de payer sa note. Il déclare qu'il ne doit rien puisque le cafetier utilise ses œuvres à son bénéfice et qu'aucune rétribution n'est versée aux auteurs. L'affaire a déclenché un procès qui conclut à l'interdiction de jouer les œuvres d'Ernest Bourget dans le café. Ce dernier a, de plus, perçu des dommages et intérêts. L'année suivante, un arrêt de la cour de justice de Paris daté du 28 avril 1849 se prononce pour la rétribution des droits d'auteur.

Ernest Bourget et d'autres créateurs multiplient les procès contre toutes les personnes utilisant leurs répertoires sans les rémunérer et les remportent tous.

Depuis, le droit de la propriété intellectuelle n'a cessé de s'enrichir. Mais il est parfois impuissant à protéger les créateurs à l'heure où le numérique permet de multiplier et diffuser à l'infini leurs œuvres.

La vie culturelle et intellectuelle au Prieuré de Saint-Hilaire (1953-1990).



Le Prieuré et l'église en 1664 (détail d'une gravure d'Albert Flamen) et vue actuelle.

Le prieuré doit son nom à l'installation au Moyen Âge d'une petite communauté de sœurs bénédictines dépendant de l'abbaye de Villechasson, en Seine-et-Marne. Bien avant la vente du Prieuré à la Révolution comme bien national, les religieuses avaient quitté les lieux et mis le domaine en fermage, la chapelle du Prieuré était devenue église paroissiale. C'est un certain Simon Bourgine, meunier de son état, qui fait en 1791 l'acquisition des bâtiments du Prieuré, et même, un peu plus tard, de l'église (déjà en mauvais état à l'époque) et du cimetière, au grand dam des habitants qui voient avec dépit leur paroisse rattachée à celle de Châlo-Saint-Mars. Peu après, M. Bourgine effectua d'importants travaux qui donnèrent au domaine son aspect actuel comme l'attestent les plans des bâtiments, inchangés depuis 1825, date des relevés du premier cadastre. Ensuite, le Prieuré connut différents propriétaires et resta un long moment inhabité.

Mais, à partir de 1953, le Prieuré connut une nouvelle et imprévisible destinée : il est racheté par la galerie Louise Leiris, appartenant à Louise Godon, à son époux Michel Leiris, et à son beau-père le marchand d'art Daniel-Henry Kahnweiler.

Le Prieuré, où tous les trois réalisent d'importants travaux, devient, à partir de 1955, à la fois la résidence secondaire où ils passent les week-ends, un lieu de rencontre des intellectuels et artistes contemporains, et un véritable musée réunissant une collection extraordinaire d'art contemporain.

Mais qui étaient ces gens du Prieuré ?

◆ DANIEL HENRY KAHNWEILER

Né en 1884 à Mannheim (Bade-Wurtemberg) dans une riche famille juive, Daniel-Henry Heinrich Kahnweiler se passionne très vite pour l'art et ouvre une galerie à Paris en 1907, à l'aide d'un pécule octroyé par ses oncles. Il vit alors avec Lucie Godon, mère célibataire de Louise, la future épouse de Michel Leiris.

Lorsque la guerre de 1914 éclate, Kahnweiler, toujours de nationalité allemande à l'époque, refuse de se battre contre la France. Considéré comme déserteur en Allemagne et comme ennemi en France, il doit se réfugier en Suisse mais voit tous les biens de sa galerie mis sous séquestre. Après la guerre, une fois rentré en France, il tente sans succès de récupérer ses biens qui seront vendus aux enchères. Il épouse Lucie en 1919. Inutile de préciser que sa famille s'oppose, violemment, mais sans succès, à cette mésalliance : Lucie était issue d'un milieu très modeste, mère célibataire de surcroît, alors que sa famille ambitionnait pour lui une union avec une fille Rothschild !

Le couple s'installe à Boulogne où il reçoit de nombreux artistes et écrivains parmi lesquels Robert Desnos, Juan Gris, Max Jacob, André Malraux, André Masson, Erik Satie et Michel Leiris, introduit par Masson, leur ami commun. Ce seront les fameux « dimanches de Boulogne ».

La nouvelle galerie que Kahnweiler a ouverte en 1920, assure la promotion de peintres qui figureront parmi les plus grands noms du XXe siècle et qui furent aussi ses amis : Derain, Vlaminck, Picasso, Braque, Gris, Léger, Masson. Ses qualités de découvreur et protecteur de cette peinture avant-gardiste furent telles qu'on le surnomma « l'accoucheur du cubisme ».

Daniel-Henry Kahnweiler devant son portrait par Picasso.

En 1935, Kahnweiler obtient la nationalité française mais le régime de Vichy la lui retire en 1940. Il doit vendre sa galerie à Louise Leiris pour en éviter une nouvelle confiscation, au titre de bien juif. Il passe l'occupation caché chez les Lascaux à St-Léonard-de-Noblat, en Haute-Vienne, où il avait pu faire transporter une partie de ses collections.

Après la guerre, la galerie a l'exclusivité des œuvres de Picasso et les affaires marchent très bien. Kahnweiler est le premier à envisager l'acquisition d'une résidence secondaire : ce sera le Prieuré de Saint-Hilaire. Si Louise est enthousiaste, Michel est plus réticent, mais, après quelques années, la maison deviendra « sa complice, dans une nécessité presque hygiénique ».

Les entretiens qu'a eus Kahnweiler avec Francis Crémieux à Saint-Hilaire en 1961 constituent l'autobiographie qu'il n'a jamais écrite. Ils furent publiés en 1998 sous le titre *Mes galeries et mes peintres.*

Le 21 juin 1964, à l'occasion de ses quatre-vingts ans, une grande fête fut organisée au Prieuré. Elle a réuni les amis et les peintres de la galerie. René Leibowitz y a créé pour l'événement son *Quatuor à cordes*.

Kahnweiler est mort à Paris, chez les Leiris, le 11 janvier 1979. Quelques années auparavant, en 1973, il avait été anéanti par le décès de Picasso, son ami depuis soixante ans. Il avait légué sa fortune et ses collections à sa belle-fille Louise Leiris.

Les qualités de découvreur de Kahnweiler s'appliquent aussi à la littérature : il fut éditeur de « jeunes talents » méconnus à l'époque tels que Max Jacob, Guillaume Apollinaire et André Malraux.

Portraits de Kahnweiler par André Derain (1913), Élie Lascaux et Juan Gris (1921).

Le Prieuré de Saint-Hilaire

En mars 1944, à l'occasion d'une représentation privée d'une pièce de Picasso, est prise cette célèbre photo.

Première rangée :
Sartre, Camus, Michel Leiris, Jean Aubier.
Debout : Lacan, Cecile Éluard,
Pierre Reverdy, Louise «Zette» Leiris,
Picasso, Zanie Campan, Valentine Hugo,
Simone de Beauvoir, Brassaï.

◆ MICHEL LEIRIS

Né en 1901, à Paris, dans une famille de la bourgeoisie moyenne, catholique par tradition, il commence des études de chimie après un baccalauréat obtenu de justesse, mais se sent une vocation de poète. Il prend des leçons avec Max Jacob, puis rencontre André Masson qui l'encourage dans cette voie. En 1924, il rencontre Georges Bataille et fait un bout de chemin avec le mouvement surréaliste, qu'il quittera en 1929, tout en restant fidèle à ses valeurs. Il n'adhéra que six mois au parti communiste, le temps de se rendre compte qu'il n'avait pas l'esprit militant. Pourtant, il restera toute sa vie engagé dans la décolonisation et l'antiracisme.

C'est aussi à partir de 1924 qu'il se lie d'amitié avec Daniel-Henry Kahnweiler, pourtant de tempérament très différent : Kahnweiler sûr de lui, volontiers autoritaire, exigeant pour lui comme pour les autres, Leiris « toujours assailli par le doute ».

De 1931 à 1933, il participe à la mission Dakar-Djibouti (traversée de l'Afrique d'ouest en est), à la suite de quoi il écrira *L'Afrique fantôme* et se formera réellement à l'ethnologie.

Durant la dernière guerre, il est mobilisé dans le Sud algérien. Pendant l'occupation, il écrit dans des revues clandestines, cache des résistants et rencontre Sartre et Beauvoir dans le Comité national des écrivains.

Personnalité complexe, à multiples facettes, il fut ethnologue de profession mais aussi un écrivain connu surtout pour son travail autobiographique, poète, critique d'art, essayiste, militant des droits de l'homme, passionné par la peinture, la musique, la tauromachie.

Peut-être faut-il voir dans cette série de portraits réalisés par Picasso une tentative de cerner les multiples aspects de sa personnalité.

D'un naturel qu'on dit timide et réservé, il fut pourtant l'ami des plus grands noms de la peinture et de la littérature du XXe siècle, parmi lesquels on peut citer Max Jacob, André Masson, Desnos, Limbour, Queneau, Giacometti, Miró, Éluard, Picasso, Georges Bataille, Fernand Léger, Aimé Césaire, Sartre et Beauvoir, et Francis Bacon dont il fait la connaissance dans les années 1960. Francis Bacon et Michel Leiris se sont compris et leur amitié sera fondée sur une grande estime réciproque.

Portraits par Picasso.

Michel Leiris dans les années 1950.

Portrait de Michel Leiris par Francis Bacon (1976)
Musée Pompidou, donation Leiris.

« Bacon élabore (comme Giacometti avant lui) des figures toujours au bord du chaos et de la disparition... Francis Bacon a vu, dans les écrits de Leiris, le miroir littéraire de son entreprise picturale », écrit Didier Ottinger, le conservateur général du musée Pompidou.

Michel Leiris a écrit à Saint-Hilaire une grande partie de ses dernières œuvres les derniers volumes de *La Règle du jeu*, *À cor et à cri* où l'on trouve de nombreuses références à son village d'adoption, pas toujours élogieuses :

« ... le déplacement qui, chaque samedi (grandes vacances exclues), m'amène à Saint-Hilaire, commune encore assez rurale grâce à ses blés, à ses cressonnières et à ses chasses gardées, mais qu'un nombre croissant de signes montre promise à n'être bientôt plus qu'une quelconque banlieue. » *La Règle du jeu*, 1976.

À Saint-Hilaire, Michel Leiris consacre une grande partie de son temps à des promenades dans la campagne en compagnie de son chien.

« Avoir une compagnie sans que se pose la question de la parole, tel est le plaisir qu'on éprouve à se promener avec un chien. » À cor et à cri, 1988. Il confiera qu'une part importante de son travail d'écrivain se fait dans sa tête, pendant la promenade du chien.

À la fin de sa vie, Michel Leiris prit plaisir à renouer avec une partie de sa famille. Le peintre Jean-Max Toubeau, petit-fils de Maxime Toubeau qui était cousin germain du côté maternel de Michel Leiris, nous livre ce témoignage :

« C'est à partir de ma première exposition à Paris, en 1975, que des relations d'amitié, bientôt affectueuses, se sont développées entre Michel et moi. Nos conversations me passionnaient. Elles ont continué pendant les nombreuses séances de pose qu'il m'a généreusement accordées, jusque dans son grand âge. J'ai fait d'assez nombreux portraits de lui - crayons, fusains et peintures. »

Michel Leiris et la chienne Dine au Prieuré.

Le Prieuré de Saint-Hilaire

Portrait de Michel Leiris par Jean-Max Toubeau.

Jean-Max Toubeau poursuit :

« Michel et Zette m'ont parfois invité à leur rendre visite au Prieuré, dans ce lieu exceptionnellement beau, où se trouvaient alors beaucoup d'œuvres d'artistes de la Galerie Leiris : une peinture murale au-dessus de la cheminée, de Fernand Léger, je crois, et je me souviens de peintures ou dessins de Picasso, Georges Braque, Juan Gris, André Masson, André Beaudin.. Le grand jardin dominant la vallée était peuplé de sculptures de Picasso, Henri Laurens, Hans Arp, parmi d'autres.

Toutes ces œuvres témoignaient alors de la fréquentation des lieux, durant des années, par de nombreux grands artistes, auteurs et créateurs amis de Kahnweiler et des Leiris.

Ce serait un beau défi de tenter de prolonger sous une forme nouvelle l'histoire artistique de ce site merveilleux du Prieuré, plein de grâce, sans être imposant… »

De son côté, Michel Leiris écrira dans sa correspondance : *« Poser pour Jean-Max n'est nullement une corvée car c'est une occasion de parler avec lui, qui est un garçon charmant et intelligent. »*

Michel Leiris n'était pas médiatique. S'il a collaboré à de nombreuses revues littéraires et artistiques, il n'a accordé que peu d'interviews dans la presse écrite et à la radio et c'est au Prieuré qu'il a accepté en 1988 d'enregistrer la seule interview télévisée qu'il n'ait jamais concédée : l'émission *Un siècle d'écrivains* (présentée par Bernard Rapp) fut diffusée en 1996 sur France 3.

Michel Leiris s'est éteint à Saint-Hilaire le 30 septembre 1990 en léguant sa fortune à des associations humanitaires. Auparavant, son épouse Louise et lui-même avaient fait don aux musées nationaux de leurs propres collections et de celles héritées de Kahnweiler : 90 peintures, 85 dessins, 30 sculptures et des œuvres d'art primitif

◆ LOUISE LEIRIS

Louise Leiris était issue d'une famille très modeste de petits artisans et de vignerons, originaire de Sancerre. Sa naissance illégitime fut un secret de famille très bien gardé jusqu'à sa mort. On la fit passer pour la plus jeune sœur de sa mère Lucie Godon (Léontine pour l'état civil) qui refusa toujours de révéler l'identité du père. C'est à Paris, loin des ragots sancerrois, que Lucie donna naissance à Louise. Lucie était serveuse dans un restaurant que fréquentait Daniel-Henry Kahnweiler et c'est ainsi qu'ils entrèrent en relation.

Louise fut d'abord confiée à ses grands-parents à Sancerre, puis élevée par sa mère et Kahnweiler, qui, non seulement l'avait acceptée, mais lui transmit aussi sa passion pour la peinture et la fit plus tard son unique héritière.

Louise, que tout le monde appelait Zette, devint rapidement collaboratrice de son beau-père, et, comme lui, elle a consacré sa vie à la défense et à la promotion de la peinture contemporaine. Elle assura pendant soixante ans la gestion de la galerie parisienne qui porte toujours son nom.

Sa vie conjugale avec Michel Leiris fut assez tumultueuse et entrecoupée de crises. Pourtant, comme l'écrit sa biographe Aliette Armel en citant Leiris, l'essentiel de son œuvre peut *« être considéré comme une très longue lettre à cette coutumière et tendre confidente, sa compagne au regard clair ».*

Louise Leiris et Picasso dans son atelier en 1952.

Picasso, Nature morte à la Dame-Jeanne (1959).

Picasso, La chatte et le coq (1953).

◆ LES ARTISTES DU PRIEURÉ

Plusieurs des artistes importants de la galerie Kahnweiler tels Derain, Klee et Gris sont morts trop tôt pour avoir connu le Prieuré mais leurs œuvres y furent accrochées.

Miró, Giacometti et Bacon fréquentèrent le Prieuré, mais étaient des amis personnels de Michel Leiris. L'écrivain Georges Limbour, lui aussi familier du Prieuré, disait que le Prieuré n'était pas un musée mais « une maison pour vivre où l'on rencontre des tableaux » .

Alors, quels étaient ces tableaux accrochés dans ce lieu ? Nous n'avons que peu de photos d'époque de l'intérieur mais Pierre Assouline dans son livre *L'homme de l'art* consacré à Kahnweiler nous donne quelques indications. Bien sûr, les cubistes et Picasso en particulier étaient à l'honneur : sur ce mur de la salle à manger, on reconnaît *Nature morte à la Dame-Jeanne* de Picasso.

Sur le mur d'en face, au-dessus d'un buffet très sobre, la peinture murale que Fernand Léger exécuta en 1954, peu avant sa mort. Comme toutes les autres œuvres, elle faisait partie de la donation mais le musée Pompidou, à qui elle appartient, a renoncé à la déplacer. Elle est toujours au Prieuré, considérée comme « en dépôt ».

Peinture murale de Fernand Léger.

◆ LES ARTISTES DU PRIEURÉ

Dans le salon, *Les Pains*, de Picasso (1909), une gouache de Fernand Léger, *Nu dans l'atelier* de 1912, une terre cuite de Laurens, *Cariatide* de 1930, une peinture de Juan Gris, probablement *Le Livre*.

Dans la bibliothèque, *Le Sillage* d'André Beaudin et au-dessus d'un classique canapé de cuir, un grand tableau (1,30 x1,95 m) *Le Printemps* de Picasso (1956).

À côté, une sculpture en pierre d'Henri Laurens, et un autre Picasso, *La chatte et le coq* (1953).

Laurens, Cariatide (1930).

Picasso, Les Pains (1909).

Gris, Le Livre ouvert (1925).

Picasso,
Le Printemps (1956).

LA STATUE MONUMENTALE DE PICASSO - LA FEMME AUX BRAS ÉCARTÉS

1 - *Sablage de la statue par Carl Nesjar (octobre 1962).*
2 - *Carl Nesjar (au centre) pose devant la statue terminée avec, à l'arrière-plan, la maquette.*

La statue monumentale de Picasso, La Femme aux bras écartés, qui trônait dans le parc près de l'ancienne église, faisait, elle aussi, partie de la donation des Leiris. Sa construction en 1962, puis son démontage et son transport en 1995, ont nécessité la mise en œuvre de moyens exceptionnels.

1 - *La statue en 1995, juste avant son démontage.*
2 - *Emballage de la statue, dans une armature de fer très rigide.*
3 - *Le convoi exceptionnel quitte Saint-Hilaire le 4 février 1995.*

Après un séjour à Dusseldorf, puis sur les Champs-Élysées où elle fut exposée en 1996, la statue coule des jours heureux au LaM (Lille Métropole Musée d'art moderne) à Villeneuve-d'Ascq.

Élie Lascaux

Passage à niveau Saint-Hilaire, 1964.

Le Prieuré de Saint-Hilaire était donc un lieu d'une exceptionnelle densité intellectuelle et artistique. Après l'hommage à Michel Leiris et à Daniel-Henry Kahnweiler, nous avons choisi d'évoquer la mémoire d'un artiste parmi tous ceux qui ont fréquenté avec assiduité le Prieuré : Élie Lascaux.

L'œuvre de cet autodidacte autant que le personnage sont attachants. Élie Lascaux est un peintre inclassable qui décline l'émotion avec un grand nombre des gammes picturales de son temps. Il écrira, évoquant son retour de la Grande Guerre : *« Je reviens à Montmartre, j'ai des toiles et des couleurs. Je vais commencer mon barbouillage très influencé des primitifs, de Corot et de Renoir. Je débute complètement fauve, mais je tiens à faire comme les impressionnistes, aller peindre sur le motif où je m'aperçois qu'il m'est impossible de bien travailler ma toile. »* Pas d'école donc pour ce peintre mais une constante : ses toiles vibrent d'humanité tout comme l'homme qui avait la réputation d'avoir une personnalité douce et bienveillante.

« Élie Lascaux a la chance d'être aimé de la nature. Voilà pourquoi sa peinture chante et remue comme un oiseau qui fait son nid dans les branches. »

Jacques Baron. La Bête noire, 1935.

Élie Lascaux a peint des vues enchantées et pleines d'humanité de Saint-Hilaire et Châlo-Saint-Mars.

> Élie Lascaux est né le 5 avril 1888 à Limoges, en Haute-Vienne. Son père était employé aux abattoirs après avoir été renvoyé de son poste de cocher de fiacre à cause de ses opinions politiques. Le jeune Élie, à quatorze ans, découvre les rudiments de son art lors de son apprentissage de peintre sur porcelaine à la manufacture Haviland. Arrivé à Paris à 16 ans, il s'engage comme chanteur dans des cafés-concerts puis acteur et danseur à Luna Park. Il sera également marchand de chapeaux, représentant de carillons de Westminster, commis dans un atelier d'architecte…

Les Cottages .

Élie Lascaux vient à la peinture alors qu'il vit à Montmartre et côtoie Max Jacob et Suzanne Valadon au début des années 1920. En 1922, Max Jacob lui présente Daniel-Henry Kahnweiler qui deviendra son marchand. Lors des rencontres organisées par Kahnweiler chez lui à Boulogne de 1921 à 1927, « Les dimanches de Boulogne », il rencontre Berthe Godon, dite Bero, la sœur de Lucie, épouse de Kahnweiler. Il l'épouse et ils ont une fille, Germaine. Celle-ci a pour parrain Paulo Picasso, fils de Picasso et d'Olga Khokhlova.

Maisons vues du balcon du Prieuré.

« Il y a chez Élie Lascaux quelque chose de la sagesse des peintres extrême-orientaux. Le réel a pour lui la fragilité des ailes de papillon dont la poudre reste attachée aux doigts trop grossiers qui veulent les saisir. En respectant le mystère des choses, Élie Lascaux le conserve entier et nous le transmet pour notre émerveillement. »

Raymond Queneau,
préface au catalogue de l'exposition Peinture 1921-1959, Galerie Louise-Leiris, Paris, 1959.

Maisons vues du Prieuré.

Judson Huss

Judson Huss et sa femme Isabelle.

Un Américain à Châlo,

OU COMMENT LA PASSION POUR LA MUSIQUE, LA CULTURE EUROPÉENNE ET... L'AMOUR CONDUISENT À CHÂLO.

« Pendant huit ans, j'ai joué, composé, enregistré et fait des tournées. C'est lors d'une de ces tournées en Europe, en 1973, que la décision de me consacrer à la peinture a commencé à grandir en moi. À la veille de mon retour en Californie, à la fin de la tournée, à la toute dernière heure, j'ai rencontré à Paris, sous une douce pluie de mai, ma future épouse, qui allait jouer un rôle capital dans mon travail.

Durant les trois années qui suivirent mon retour en Amérique nous avons entretenu avec Isabelle une correspondance quotidienne. Relation épistolaire rendue passionnée par notre amour commun pour les arts (...). Nous nous sommes mariés à Saint-Germain-des-Prés.

La culture dense et élaborée de l'Europe s'est ouverte à moi comme un Eldorado. Musées, expositions, spectacles ont contribué à mon éveil artistique (...).

Les maîtres hollandais, pour lesquels mon admiration est sans limite, m'ont donné de l'énergie et l'école du fantastique et du réalisme m'a montré une direction.

Propos tirés de l'ouvrage *Rivers of Mirrors, the fantastic art of Judson Huss.*

Judson Huss, Deux dignitaires.

« Le travail de Judson Huss rappelle les techniques classiques initiées par Dürer et Rembrandt. Ce qui me stimule le plus dans son art fantastique, c'est la grande diversité de styles et de sujets. On ne sait jamais à quoi s'attendre parce qu'il mélange sa spontanéité imaginative et la sensibilité des maîtres anciens. » ***Jacek Yerka.***

« Judson Huss a une imagination fantastique Heureusement, il possède un talent prodigieux et l'habileté pour capturer cette imagination sur toile. » ***Ray Bradbury.***

« Ses toiles brillent du savoir-faire des vieux maîtres de l'Europe du Nord. Il est un nouveau maître ancien ».

Terry Gilliam.

Judson Huss, Histoire naturelle.

Voeux Huss.

Biographie expresse

> Judson Huss est né à Durham, en Caroline du Nord, en 1942.

> Alors qu'il est adolescent, sa famille s'installe à Los Angeles en Californie. C'est là qu'il poursuivra ses études au « Art Center College of Design ».

> Il entreprend une carrière de musicien professionnel. C'est en 1973 qu'il découvre l'Europe et la France. Il y reviendra chaque année pour s'établir à Paris en 1976.

> Peu de temps après il acquiert une maison à Châlo-Saint-Mars au hameau de Boinville.

> Judson Huss est décédé le 25 juillet 2008.

Judson Huss, À la pêche aux anges.

La Fuite.

Daniel et Martine Hautem, leurs voisins de Boinville, l'ont bien connu.

« Accoudé sur le bord du pont de pierre qui clôt notre terrain, chemise blanche ouverte, gilet sombre et chapeau de paille couvrant au mieux une chevelure drue et rousse. Van Gogh !... à s'y tromper.

Un sourire, un bonjour et c'est le début d'une belle relation avec notre voisin, Judson Huss. Il était épris de cet environnement rural, des couleurs et des parfums des saisons et de la quiétude procurée par la simplicité des relations avec son entourage. Il était attaché à la vie locale et avait participé, avec ses œuvres, à une exposition organisée par le Comité des fêtes.

Tous les dimanches après-midi il allait taper la belote chez Rachel, l'ancien petit bistrot, en face de chez lui. Il était du village !

Après quelques mots échangés autour d'un verre de cidre du cru, nous avions visité son atelier dans le grenier de sa maison au Creux Chemin. Un lieu singulier où le monde fantastique et hyperréaliste qu'il faisait naître avec ses pinceaux nous plongeait dans une étrange atmosphère onirique.

Ancien musicien professionnel, il continuait à jouer de la guitare basse avec ses fils par plaisir et pour garder le rythme.

Nous gardons un souvenir enchanté de la richesse et de la spontanéité des relations avec Judson, artiste et voisin d'exception. » ***D&M.***

LA FUITE

Ce tableau est déconcertant. Deux personnages, un homme et une femme tiennent une pose statique dans ce qui pourrait être une cave. La femme, placée au premier plan, est élégante : boucle d'oreille, coiffe ornée de bijoux, robe savante d'un temps révolu. La femme regarde le spectateur. Elle a un visage délicat quoique blafard, un regard inexpressif, une légère inclinaison de la bouche semble indiquer une déconvenue.

L'homme par contraste est contemporain, inélégant, négligé. Placé derrière le personnage féminin, en partie caché, il porte un béret qui lui mange le front, le débardeur Marcel couvre difficilement un estomac prospère, les bretelles gisent sur le côté. Le regard perdu et la bouche tombante montrent la perplexité, voire la défaite. Il porte dans la main gauche une clef à molette.

Les personnages ont de l'eau jusqu'aux genoux.

La dignité est du côté de la femme, la déconfiture du côté de l'homme. Les freudiens verront dans la clef à molette l'instrument de la virilité de l'homme défait. L'outil manifestement inopérant laisse de marbre le personnage féminin. Cependant, à bien y regarder, une amertume discrète et retenue apparaît sur son visage. La débâcle du virilisme exubérant ?

La Réconciliation et *Le Triptyque mojave.*

Yvana Stella

L'ange ailé

L'auberge à l'ange, aquarelle Sylvie Chrétien Decaux.

Nous savons assez peu de choses sur Yvana Stella, femme peintre et sculptrice qui est inhumée avec son époux, Gérard Sakon, au cimetière de Châlo-Saint-Mars.

Les flâneurs de la rue du Docteur-Solon, en levant les yeux sur l'auberge peuvent voir une de ses œuvres, dans un médaillon, représentant un ange ailé.

Le regard profond et bienveillant, un sourire suave à peine esquissé, des rousseurs aux pommettes qui lui donnent une humanité sensuelle, cet être céleste semble bénir de sa main gracieuse les passants indifférents.

Il a été peint par Yvana Stella qui fut propriétaire de ce lieu emblématique de Châlo-Saint-Mars, jusqu'à son décès.

Son ange à la carnation florentine épie toujours, avec une constante douceur, les marcheurs du bourg.

Yvana Stella est née en 1945 à Alger. Ses premières toiles sont essentiellement des natures mortes. Formée à l'École de Rome, son œuvre est inspirée par la mythologie. On retrouve les lignes élancées et la grâce discrète et mystérieuse des personnages de Modigliani dans sa peinture.

Yvana Stella est décédée en 2005.

Yvana Stella.
Nature morte,
La danse,
La musique,
Le destin.

Art Vi

vant

Rose sud de la cathédrale de Chartres.

Jean de Salisbury (XIIe siècle) fait parler ainsi son maître Bernard de Chartres :

« Bernard de Chartres disait que nous sommes comme des nains assis sur des épaules de géants. Si nous voyons plus de choses et plus lointaines qu'eux, ce n'est pas à cause de la perspicacité de notre vue, ni de notre grandeur, c'est parce que nous sommes élevés par eux. »

Ce n'est pas faire affront aux contemporains que de rendre hommage aux Anciens. Le savoir est cumulatif. L'art est sédimentation. Le présent n'est jamais en rupture avec le passé, il le prolonge.

François Hergaux nous a dit son admiration pour Albrecht Dürer ou James Ensor, Anna Prasolova pour Chagall, Christoff Debusschère pour les maîtres flamands, Patrice Fouillaud pour les compositeurs du Moyen Âge, Isabelle Warolin a étudié les Anciens à l'école du Louvre…

Mais de grâce, ne revenons pas en arrière, nous serions déçus. Soyons de notre temps et laissons-nous séduire par les créations d'aujourd'hui. Elles sont libres, débarrassées du carcan des écoles, des croyances castratrices. Elles sont spontanées, authentiques.

Ainsi la vallée reste une matrice de l'expression sensible des émotions. Elle est toujours féconde.

Art Vivant

SOMMAIRE

Urbain Cancelier, acteur ..... p 66
Christoff Debusschère, artiste peintre ..... p 70
L'atelier de la Vigne ..... p 72
Patrice Fouillaud, musicien, compositeur ..... p 74
François Hergaux, dessinateur, graveur ..... p 76
Teresa Ida Blotta, musicienne, compositrice, cheffe d'orchestre ..... p 80
Daniel Picon, peintre, sculpteur ..... p 83
Anna Prasolova, artiste peintre, restauratrice ..... p 84
Béatrice Rico, artiste peintre ..... p 87
Jacques Rohaut, artiste peintre ..... p 88
Isabelle Warolin, artiste peintre ..... p 92
Caroline Worner, céramiste ..... p 96

Urbain Cancelier

Le Bourg. Châlo-Saint-Mars.

Pitch

Urbain Cancelier, acteur et comédien connu de tous, ouvre sa porte à trois localiers en herbe, et lève un coin de rideau sur son picaresque parcours. L'homme est d'une grande courtoisie quoique volontiers gouailleur et taquin. Posture parfois XIXe mais toujours de bon aloi. Souvent facétieux, il capte l'attention de son auditoire devenu trop facilement docile ; chassez l'acteur, il revient au petit trot. D'anecdotes en digressions, l'homme Cancelier, Chalouin avec ferveur, finit par s'esquisser sans esquives par touches expressionnistes.

Décor

Le salon d'une élégante maison XVIIIe. Boiseries en chêne, sur lesquelles sont accrochés les portraits d'ancêtres dont le grand-père aux traits du maréchal Lyautey. Quelques objets religieux et belles antiquités. Évidemment, un chien près de la cheminée et galette des rois pour la convivialité, la générosité et par tropisme. Le comédien fait face à son auditoire.

Scène 1. LE MIROIR AUX ALOUETTES

Où il est question d'auberge, de chasse à l'alouette, et d'illusions.

Nous entendons les spectateurs trépigner.

— Tudieu ! On nous prend pour des pigeons ! On nous vend du Cancelier et on nous sert de l'alouette !

— Tout doux public atrabilaire ! Vous finirez par admettre, de concert, qu'il y a de l'alouette dans le Cancelier. Vous en serez épatés (d'alouette).

Non pas -qu'il nous pardonne- que la ligne de notre hôte soit aussi gracile que celle du plumitif, mais parce qu'il lui fut intime et, par métaphore, annonciatrice de sa destinée.

Expliquons-nous.

Les racines chalouines sont profondes même s'il y a de l'Aveyronnais dans la généalogie. L'arrière-grand-mère d'Urbain Cancelier acquiert en 1885 la maison où nous sommes reçus. Le père s'installe en 1920. « Rentier une partie de sa vie, mais après avoir liché le fond du pot de confiture, à 44 ans — j'en avais 5 — il a fallu qu'il se réinvente. »

L'auberge des Alouettes, anciennement « Delafoy », plus anciennement auberge de la Herse, plus anciennement encore relais de poste, fut acquise, fonds et murs en 1964 par Cancelier père. L'auberge était alors célèbre pour son pâté d'alouettes. « La mère Martin, dit-il, en plumait 60 à l'heure ». Mais plus d'alouettes à plumer, ni bec, ni coup, ni ailes. La chimie agricole est passée par là.

« Mon père allait encore chasser les alouettes, par dizaine, avec le miroir aux alouettes que voici… »

Un arrêt sur image pour ce fascinant objet que nous tend Urbain Cancelier ; il est à la fois un instrument de chasse (notre artiste est volontiers chasseur), il désigne par expression les apparences trompeuses et du même coup peut être entendu comme une allégorie de la comédie.

DICTIONNAIRE DE FURETIÈRE, 1690

« Miroir aux alouettes » Terme d'oiselier. Morceau de bois taillé en arc avec plusieurs entailles où sont collés de petits miroirs. Ce morceau de bois est soutenu d'une cheville, au milieu de laquelle il y a un trou pour mettre une ficelle afin de faire tourner ce miroir qu'on fiche en terre, au milieu de deux rets qu'on lève, et qu'on fait tomber sur l'autre quand les alouettes qui viennent le mirer volent assez bas pour y être enveloppées. Prendre des alouettes au miroir. »

« Dès que l'alouette étonnée »
Voit le soleil étincelant,
Dont la chaleur inoculée
Tournoie horizontalement,
L'alouette, qui, dans les nues,
Chaque malin à son réveil,
Jusqu'aux sphères inconnues
S'élève au-devant du Soleil,
Vers cette ardente image arrive ;
Toutes d'un vol jaloux, rival,
Quittent le mont, quittent la rive,
Traversent le fleuve et le val,
Cherchent l'éclair devant la foudre,
...
Elles se jettent, éperdues,
Sur ces diamants séducteurs...

Anonyme.

Autre citation, celle-ci de Toussenel (homme peu recommandable) dans *L'esprit des bêtes* « Quelquefois l'alouette restera immobile dans l'air au-dessus du miroir, les ailes déployées et les jambes pendantes, dans cette attitude de bonheur extatique particulière à la colombe, et qui l'a fait prendre dans la religion chrétienne pour l'emblème du Saint-Esprit. »

Pour notre plus grand bonheur, devant une scène ou un écran, extatiques et consentants, nous nous laissons prendre au miroir aux alouettes dont la ficelle est actionnée par les comédiens. Nous en sortons sans plombs dans l'aile mais avec davantage de plomb dans la cervelle.

Revenons à notre auberge. Le petit Urbain, quoique rustique, côtoie les gamelles de Jeanne la cuisinière et des Marabi. Il en croque les odeurs, hume les textures, contemple les saveurs et apprend les rudiments. La cuisine ne le quittera plus. Pas même pendant le service militaire où il était commis du maître d'hôtel, au service de Robert Boulin, ex-ministre du travail qui s'est fait « suicider » aux étangs de Hollande.

JE NE SERAI NI ÉVÊQUE NI NOTAIRE

Scène 2. CANCELIER CANARDIER

Où il est question de prise de pouvoir par la casserole et de canards au sang.

— Ventre-saint-gris ! On se moque derechef ! (de cuisine)
L'alouette à peine croquée et on nous ressert de la volaille !

— Tout beau public irascible, nous nous rendons à la Tour d'Argent,
où l'oisillon prend son envol.

● ● ●

« Quand on tient le manche de la casserole, on détient le pouvoir. » Un aphorisme cancelien, servi tout à trac que nous remâchons encore tant il est savoureux.

Notre récit démontre que le manche de couteau à lever les filets des « canetons tour d'argent » peut être l'antichambre du pouvoir par la casserole. Notre acteur mania les fourchettes à volaille trois années durant de 78 à 81 (1978 et non 1878 comme l'a cru Yasmina). Canardier à la Tour d'Argent c'est déjà être acteur ; une scénette exécutée en gants blancs devant un petit parterre de convives enflammés. Roosevelt, Chaplin, Kennedy, Orson Welles, et tant d'autres ont assisté à la scène. (Le canardier Cancelier n'était pas de service ces jours-là.)

Ironie de l'histoire : Claude Terrail, qui hérite de la Tour d'Argent en 1947, rêvait de devenir acteur de théâtre et de cinéma. C'est le canardier, aspirant chef de rang qui le devint.

De bons souvenirs dans ce restaurant étoilé, mais Barachiel, l'ange de la réussite, lui soufflait que le palmipède ne le conduirait pas au pinacle du succès.

« Ma vie prenait un mauvais pli, me disais-je, je ne serais jamais officier de cavalerie, ni évêque ou notaire… » Il sera bien plus.

Canardier Cancelier.

Un vétérinaire, porté sur la bouteille.
Photo Daniel Bosio.

Scène 3. LE MALENTENDU DU STUDIO 33

Où l'on apprend qu'une étourderie automobile suivie d'une bouteille de vodka chez les victimes peut changer le destin d'un canardier.

— Misère ! On voulait du Cancelier boute-en-train, on nous donne du neurasthénique trompant son désappointement par l'ivresse.

— Diable ! public incroyant, ayez foi en votre héros, le dénouement est proche.

« Un soir, par une manœuvre hasardeuse, j'avais égratigné la voiture des Fouin (Denise Fouin, fondatrice de « maison de sagesse » et son mari. Ndlr). Piteux, je frappe à leur porte ; pas d'empoignades, mais les paroles et le (les) verres qui scellent l'amitié. C'est à ça que l'on reconnaît les belles âmes. Quelques verres plus loin, je confesse mon envie d'être comédien. Les Fouin ont eu l'heureuse intuition que ce désir devait être exaucé ; mais oui, il faut être comédien !

Le lendemain matin, j'y retourne boire un café.

— Réjouis-toi, disent les Fouin, nous t'avons inscrit dans un cours de théâtre !

— Impossible, j'avais abusé du flacon, paroles en l'air !

— Soit. Tu dois au moins appeler pour annuler ton rendez-vous (de rendez-vous il n'y avait point).

J'ai appelé :

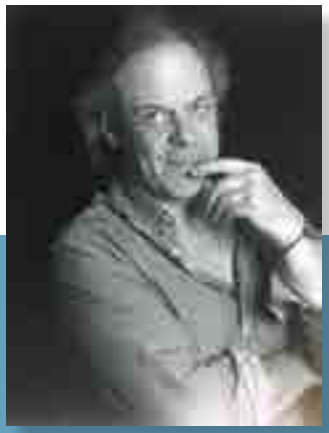
— Je vous appelle parce que j'ai rendez-vous avec le Directeur — A quel nom ? Cancelier. — J'ai pas ça, mais je vous inscris pour jeudi prochain. »

Le destin d'Urbain Cancelier, comédien, était scellé.

La suite est connue, notre acteur n'a pas quitté la scène et les plateaux depuis le début des années 1980 : Bernard Murat, Jean-Michel Ribes, Jean-Pierre Jeunet, Francis Huster, Philippe de Broca… et tant d'autres. Tout cela se trouve sur les bonnes plateformes consacrées à la scène.

Rideau.

Christoff Debusschère
Saint-Hilaire



« L'ART EST LIBERTÉ »

Christoff Debusschère, peintre de la Marine, a jeté son ancre et son encre sur les hautes terres de Saint-Hilaire. Pour la rime ? Il semble être de cette essence qui ne transige pas avec l'élégance. Harmonie des sons peut-être, mais avec certitude harmonie des formes, des couleurs, des matières, des textures, des lueurs vives ou douces et des obscurités dans cette maison des hautes terres en surplomb de la vallée de la Louette.

Il nous a volontiers ouvert sa porte et avec quelques histoires, comme tracées au pinceau, il nous a donné à apercevoir de belles encoignures de son riche univers d'homme-peintre.

DE LA VALLÉE DE LA JUINE À CELLE DE LA LOUETTE EN PASSANT PAR L'AUBERGE DES ALOUETTES

La famille Debusschère, six frères et sœurs, avait élu domicile à Saint-Cyr-la-Rivière, en 1975. Le dimanche, c'était auberge des Alouettes chez « le père Cancelier », à la suite de repas interminables, la famille arpentait les rues de Châlo. « On s'attache facilement à Châlo. »

Christoff Debusschère avait à peine vingt ans quand père et mère retournent en Belgique. Mais notre aspirant peintre était élève de Philippe Lejeune (« l'école d'Etampes »). Il ne lâche pas un Maître et une vocation bien installée. Suit une période de gagne-pain improbables et de domiciles divers et toujours la peinture avec pugnacité et bonheur. « À cette époque, je ne pensais pas un instant qu'il me serait possible de vivre de ma peinture. » Passion, obstination, travail, talent et sensibilité, la règle de 5 qui fait le succès de l'artiste. Depuis, les médailles d'excellence et distinctions obtenues sont plus nombreuses que celles qui honorent un général d'Empire.

« Toujours attaché à la vallée, je me suis installé à Boinville. Je m'y suis beaucoup plu. Puis en 2006, j'ai pu acquérir, signalée par le bon Docteur Ablard, cette maison mitoyenne du Prieuré. »

L'ESPRIT DES GÉANTS DANS LA GRANGE D'À CÔTÉ

Faut-il croire à l'attraction tellurique de l'art dans nos vallées ? Dans la grange contiguë à la maison de Christoff Debusschère et du Prieuré ont reposé, dans des racks, des originaux de Picasso, Braque, Matisse, Mondrian, Léger, Giacometti... Une incroyable collection de plus de 250 œuvres réunies par Michel Leiris, ethnologue, écrivain, critique d'art et le marchand d'art Kahnweiler. Inutile de la chercher, la collection est aujourd'hui propriété du Musée national d'art moderne. Mais l'esprit de ces titans habite encore le lieu.

L'ART EST LIBERTÉ

Un peintre confirmé est-il toujours maître de sa vie ? Notre hôte nous raconte une anecdote vieille d'une trentaine d'années. Un galeriste de la rue Jacob l'interpelle entre deux bouffées de cigare : « Debusschère (c'est bon signe quand il n'y a pas de Monsieur, ni de prénom. C'est qu'on devient une institution, une marque. On dit Picasso et pas

Monsieur Picasso) Debusschère, les avions c'est fini ! on n'a rien vendu ! Vous allez faire des fleurs ! » « Résigné, je me suis mis en quête de fleurs. J'habitais alors Oysonville. En passant par la nationale 20, je vois un marchand de pneus. Magnifique entrepôt, empilements de courbes, des noirs et des clartés. Je reviens chez mon marchand avec des tableaux de pneus. On ne fait bien que ce qu'on aime faire. »

On ne sait pas, si les « pneus » se sont vendus, mais « Debusschère » nous a confié qu'il peint aussi des fleurs. Nous en avons vu dans son atelier, sur un format triple carré vertical. Le bouquet est affaissé, comme oublié, les pétales dispersés sur une console noire. Fragiles vestiges d'un moment de bonheur fugace ? Memento Mori. Ars Moriendi.

« J'aime le nostalgie », nous dit-il. Fleurs, pneus, usines, entrepôts, chantiers navals, intérieurs..., ces scènes picturales totalement désertées par les hommes et femmes dont on perçoit pourtant la fantomatique présence en hors-champ. Que sont-ils devenus ? C'est au regardeur de construire l'histoire.

« Quand j'ai fini une toile, nous dit Christoff Debusschère, *elle ne m'appartient plus. »*

Les lignes nous manquent pour évoquer ce que nous a confié Christoff Debusschère de son plaisir de peindre mais aussi de ses tourments. Il avait intitulé une de ses expositions *« Des abysses aux cieux »*. À une autre échelle, nous lui ressemblons tous. Mais l'artiste creuse les émotions pour les faire émerger et les partager, nous, nous les désactivons pour nous en protéger.

FUSION DES ARTS

Un peintre de la Marine en escale dans un port de la Louette, dans un repli du plateau, rappelle à notre souvenir le poème « lyrique à l'excès » de Charles Peguy,

CHANTRE DE LA BEAUCE :
Étoile de la mer voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés
Voici votre regard sur cette immense chape...

Maurice de Vlaminck. Paysage de Beauce.

HOMMAGE À L'ÉCOLE D'ÉTAMPES

Christoff Debusschère et Jacques Rohaut (et bien d'autres peintres renommés) ont fréquenté le prestigieux Atelier de la Vigne fondé par Philippe Lejeune en 1968. Tous deux nous ont dit combien le maître les avait éclairés dans leur art. Un pas en arrière s'impose pour rendre hommage à une belle institution. « L'accès au domaine mystérieux de la beauté », a écrit Philippe Lejeune en évoquant sont atelier.

2e en partant de la gauche :
Christoff Debusschère
3e en partant de la droite (assis sur la table) :
Jacques Rohaut
1er à droite (debout devant la fenêtre) :
Philippe Lejeune
Les membres de l'École d'Étampes peints par Nathalie Gobin.
Corpusetampois.com

◆ PHILIPPE LEJEUNE
EXTRAITS DE SON AUTOBIOGRAPHIE
(CORPUS ÉTAMPOIS)

> *« Je suis né à Montrouge, Seine, le 15 novembre 1924.*

> *Ma mère était très musicienne et tenait la partie de violon dans un quatuor d'amateurs.*

> *Mon père traversa la vie en compagnie de Montaigne et d'Eschyle qu'il lisait dans le texte.*

> *J'ai appris à lire dans les livres qu'il avait annotés et ce que j'ai compris, c'est ce qu'il avait aimé.*

> *Études classiques au collège Stanislas à Paris.*

> *À 13 ans, grâce à ma mère, je suis un habitué du Louvre.*

> *En 1941, je suis accepté par Maurice Denis dans son "Atelier d'Art Sacré" de la place Furstenberg…*

> *Je profite des conseils de Georges Desvallières et deviens élève de Jean Souverbie.*

> *J'obtiens une bourse de voyage au Prix National en 1948…*

> *Pendant onze ans, et sans interrompre la peinture, j'exécute les maquettes. cartons et peintures sur verre de vitraux. Nombreuses églises en Normandie et en Bretagne.*

> *À partir de 1960, des contrats réguliers me permettent de vivre de mes tableaux.*

> *En 1968, voyage au Népal et séjour en Inde.*

> *Ouverture d'un atelier d'Arts plastiques à Étampes, atelier qui demeure en s'agrandissant toujours.*

> *En 1970, ouverture d'un atelier de peinture et gravure en milieu carcéral à Fleury-Mérogis.*

> *En 1974, je suis nommé "sur œuvres" conservateur du Musée d'Étampes…*

> *Je demeure attaché à la peinture d'histoire d'inspiration biblique, sans négliger le portrait.*

> *Mes élèves me font beaucoup d'honneur et les récompenses qu'ils obtiennent aux concours de l'Institut me laissent croire au bien-fondé de mes conseils. »*

Philippe Lejeune est décédé en 2014 à Étampes. En 1999, ses élèves de l'Atelier des Vignes et ses enfants fondent l'Association *Les chercheurs d'art*, afin de défendre et promouvoir son œuvre. Celle-ci devient *Les Amis de Philippe Lejeune* en 2018.

Philippe Lejeune, Autoportrait.

Philippe Lejeune, La Condition des pécheurs.

◆ MADELEINE JOMAT-CHAZAL

Un autre regard en arrière pour saluer l'œuvre d'une femme peintre qui fut également une des figures de l'Atelier de la Vigne, Madeleine-Chazal.

Elle a habité le village de Saint-Hilaire à partir de 1960. En 1969, l'Ecole municipale de dessin est créée et deviendra l'Atelier de la Vigne. ***« L'initiation au dessin est confiée à Mme Jomat le soir, l'initiation à la nature et aux paysages est confiée à M. Jeannisson le jeudi après-midi et l'initiation aux portraits et à la composition est confiée à M. Lejeune le dimanche matin. »***

Madeleine Jomat-Chazal est décédée en 1975 à Saint-Hilaire à l'âge de 65 ans.

Autoportrait au fusain. Musée intercommunal d'Étampes.

Paysage avec Saint-Hilaire. Musée intercommunal d'Étampes.

Patrice Fouillaud

Hameau le Vau. Châlo-Saint-Mars

La musique est un art bien singulier. Elle n'a pas de matérialité tangible, n'est que vibration de l'air mais a le pouvoir de nous émouvoir. Elle peut être mélancolique ou jubilatoire, méditative ou exubérante, élégante ou déjantée…, la gamme est infinie.

Soyons kantien (c'est chic) :

« La musique est la langue des émotions. »

Reconnaissons-le, c'est une langue fort complexe. Un peu ignorants mais bravaches, nous avons voulu rencontrer Patrice Fouillaud, musicien et compositeur chalouin, qui a volontiers accepté de tenter de nous livrer quelques clefs de compréhension de ce langage.

Nous avions, avant cette rencontre, écouté son dernier CD Signatures, avec la gaucherie des non-initiés à la musique contemporaine mais déterminés à trouver une porte d'entrée. Soyons humbles, il y a encore du travail.

D'emblée notre compositeur nous livre une règle : ne pas chercher des éléments de signification avant d'écouter une pièce. On retourne aux émotions, *« il faut les laisser advenir avec les sonorités, l'intention de l'auteur peut être proposée après. L'émotion doit précéder le récit… »*

Il nous dit l'agacement de son compère philosophe Arnaud Villani (avec qui il s'attelle à un ouvrage à paraître) à observer les visiteurs d'une exposition de peinture accaparés par l'audioguide et délaissant l'œuvre qui s'offre à eux. D'ailleurs, Patrice Fouillaud, dans la préface de son disque, nous avertit : *« Impuissance sémantique pour expliquer, traduire, ou décrire l'alchimie de la composition musicale. »*

Soit ; immersion dans les sons, concentration sur les émotions, contemplation, méditation… Précisément, Patrice Fouillaud a composé sept « Méditations ». Sept, comme les sept notes ou comme les sept jours de création de l'univers. Mais alors revenons à notre obsession jusqu'alors balayée : D'où ça vient ? Qu'est-ce que ça dit ? Comment ça s'écrit ?

Notre artiste musicien livre finalement quelques pistes…

LA PAGE BLANCHE

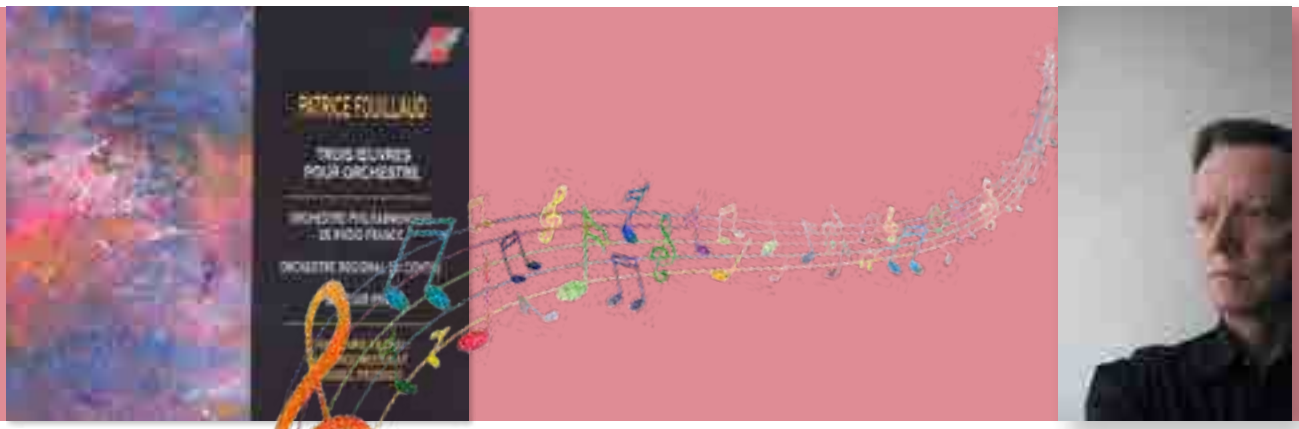
« Je m'efforçais d'être à 8 h devant ma table de travail. L'écriture pouvait filer rapidement ou parfois il fallait plusieurs heures avant de poser une croche. » « Mais ça c'était avant, maintenant j'ai d'autres délassements, par exemple l'écriture d'un opuscule sur la pêche à la mouche. » La pêche à la mouche ! Ne cherchez pas de correspondances avec la musique contemporaine si ce n'est, peut-être, la noblesse de la gestuelle et la virtuosité de « l'instrumentiste ».

LE RÉCIT

« Une pièce musicale peut être un récit avec un début, un développement, une fin. Mais ça n'est pas toujours le cas. Par exemple le compositeur américain Morton Feldman (dont la composition String Quartet *dure cinq heures sans interruption !) ne propose aucun thème mais offre aux auditeurs une immersion dans un bain de sons. »*

LA SOURCE

Elle reste mystérieuse. Elle surgit de méditations, d'échos intérieurs, de tensions et d'apaisements. Elle peut être une pure abstraction poétique mais parfois l'origine est concrète. Patrice Fouillaud nous donne l'exemple de la pièce intitulée *A la lisière d'un temps inconnu* de l'album *Signatures*. Elle est écrite en 2020 pendant le confinement. Le compositeur a mis en sons les angoisses d'alors, les incertitudes du lendemain, la solitude forcée, le délitement des repères sociaux… Un violon seul, qui semble chercher une issue sans y parvenir et l'utilisation du trémolo traduisent l'appréhension existentielle que nous avons, alors, tous éprouvée.



DODÉCAPHONISME

Nous avons demandé avec inquiétude ce qu'est cette musique contemporaine qui brouille nos repères d'écouteurs de chansonnettes. Heureusement Patrice Fouillaud, ancien directeur de conservatoire est rompu aux approches pédagogiques et traite avec bienveillance ses élèves.

> La musique qui nous charme depuis le XVIIIe siècle est construite à partir d'un système tonal. Notre sensibilité musicale s'est acclimatée à cette grammaire. Il est difficile aujourd'hui de s'en désaccoutumer. La construction tonale repose sur sept notes, tout le monde sait ça. Une tonalité est désignée par sa tonique et son mode, majeur ou mineur, par exemple « tonalité en sol majeur ». *« La musique atonale,* nous explique notre professeur, *se débarrasse des effets de tonique ou de polarité. C'est Arnold Schönberg (1874-1951) qui propose d'utiliser les 12 (Dodéca-) sons de la gamme. La hiérarchie entre les notes disparaît. Dans la musique sérielle, on emploie les 12 sons de la gamme chromatique selon des règles d'ordonnancement récurrentes. Le son devient plus important que la note. »*

UNE RÉVOLUTION MUSICALE

Pierre Boulez assurait que *« si vous ne niez pas, si vous ne faites pas table rase complète de tout ce que vous avez reçu comme héritage, si vous ne remettez pas en question cet héritage, eh bien, vous ne progresserez jamais. »*

Patrice Fouillaud nuance toutefois ce propos en exprimant son attachement aux musiques anciennes, « je suis très Moyen Âge », nous dit-il.

Et la vallée ? *« Je suis très attaché à Châlo, j'y habite depuis 2007. Un penchant particulier pour le bourg, la place de l'église et l'église elle-même. Et bien sûr l'écrin de nature de la vallée. »*

Nous emprunterons à Alain Feron un extrait d'article écrit pour l'*Encyclopædie Universalis*, l'importance de la nature dans l'écriture musicale de Patrice Fouillaud.

...Là se complaît une sensualité sonore « impressionniste », où la Nature tient une place des plus importantes : que ce soit un chant d'oiseau, dans le thrène désolé qu'est *Souviens-toi*, pour orchestre (1994), un soleil couchant, *dans Crépusculaire*, pour sept altos (1984), un parfum, dans *Comme un parfum de mûres sauvages*, pour piano (1993), ou encore un matin d'hiver, dans *Prélude inachevé pour un matin d'hiver*, pour orchestre (1990)...

La conclusion sera pour Nietzche (c'est encore plus chic) : *« La vie sans musique n'est qu'une erreur, une besogne éreintante, un exil. »*

BIOGRAPHIE EXPRESSE

> Études Musicales et diplômes supérieurs (1er Prix et Prix d'Excellence) au Conservatoire national de Limoges : Flûte traversière avec Jacques Honorat, Musique de chambre avec Bernard Hennequin.

> 1er prix du concours Léopold-Bellan.

> Après des activités d'enseignement dans le secondaire, de chef de chœur et de professeur de flûte traversière au sein de la ville de Saint-Junien (87), il effectue un stage de composition musicale à l'Académie Chigiana de Sienne en Italie. Franco Donatoni l'invite alors à suivre ses cours de perfectionnement à l'Académie Sainte-Cécile de Rome où il restera deux ans et sortira diplômé d'un Premier Prix de composition musicale avec son œuvre *Polyphonies d'Exil*, en 1981.

> Nommé Directeur du Conservatoire de Villeneuve-le-Roi en 1982, il obtient le Prix SACEM des Jeunes Compositeurs en 1985.

François Hergaux
Hameau Longuetoise. Châlo-Saint-Mars

LES PROFONDEURS SENSIBLES DE LA GRAVURE

Nul doute que François Hergaux ne détestera pas que nous mettions en exergue une citation de James Ensor, peintre et graveur belge, anticonformiste, anarchiste même, fustigeant dans sa peinture et ses écrits les faces obscures de notre monde.

« Gravure, art de belle taille sublimé de mystère, art corsé d'alchimie, d'alambics et de cornues, art diabolique fleurant soufre et vif-argent, art servi par acides puissants, art alimenté par sels effervescents, art d'essences immatérielles, art caustique, métallique, anti-académique, art propre aux gentilshommes vaillants de cœur, de sens et d'esprit allumés. »

> PANTHÉON SÉCULIER

Il y a de l'Ensor dans l'Hergaux. « Je ne suis pas un mec tranquille, nous dit ce dernier, le monde tel qu'il est ne me convient pas. » Alors, comme la plupart de ceux qui n'ont pas la conscience sociale chloroformée, il s'est aménagé un territoire sensible où se rencontrent Arthur Rimbaud, l'Homme aux semelles de vent, Charlie Parker — Bird — le pape du jazz bebop, ou encore Matsuo Bashô le maître du Haïku, sans oublier Boris Vian, l'éclectique et le « pataphysicien » (deux principes de la pataphysique : l'équivalence des contraires et l'importance accordée à l'exception plutôt qu'au cas général). Tant d'autres.

Pour leur rendre hommage ou pour respirer leur puissance créatrice, François Hergaux, alias Edwin, les grave, eux ou leurs effluves poétiques inspirantes, sur une plaque de cuivre.

> LE DESSIN

Des secrets du cuivre labouré à la pointe sèche au burin ou à l'acide, il a été question pendant cette visite à Longuetoise. Heureusement pour nous, François Hergaux a été prof. Le pédagogue a su éclaircir le mystère de « la manière noire ».

Au commencement était le dessin. Dessinateur de presse, au journal *L'Humanité, à Jazz magazine*, ou encore pour la littérature jeunesse, une collègue lui suggère : *« Avec le coup de crayon que tu as, tu pourrais faire de la gravure. »* Depuis la gravure l'habite : l'atelier de la Vigne à Etampes, l'atelier Circé, un passage à l'école Duperré et maintenant l'atelier aux Lilas, Les Lilas (atelierauxlilas.com). Il faut savoir écouter ses amies.

▪ LA GRAVURE EN TAILLE DIRECTE

Ensor encore : « La pointe acérée du bon graveur s'apparente au fleuret de l'escrimeur, à la plume affinée du poète, à la griffe du chat-huant, aux zigzags de l'éclair. »

Plusieurs techniques dites de « taille directe » nous ont été contées par François Hergaux avec les mots mystérieux de l'artiste-artisan graveur.

> LA POINTE SÈCHE

C'est à la fois la technique et l'outil. Le dessin est reproduit sur une plaque de cuivre ou de **Rhénalon**. Une pointe en acier ou en diamant creuse la plaque sur la trace du dessin. La plaque est encrée **à la poupée** (« morceau de tissu enroulé serré et se terminant par une pointe »). Les couleurs ne doivent pas se mélanger. L'encre est soigneusement essuyée à **la tarlatane** (sorte de gaze). Un papier humide est disposé sur la plaque dûment encrée et essuyée, le tout passant sous le rouleau de la presse à taille douce. Un papier est disposé sur la plaque et le tout mis sous presse. Ce mode d'emploi à l'emporte-pièce ne dit rien de la nécessaire patiente précision du graveur. **«** *Parfois le trait bavoche et crache comme une plume sur un papier grenu »* (Théophile Gautier).

Menaces (Eau-forte et aquatinte).

R. L. Stevenson donne le prix à payer de la distraction.

« Un défaut apparaît dans la gravure. Il a coûté bien du sang et des larmes. La gouge trop rapide a dérapé, si vive était la fougue de l'artiste ! … »

> LA MANIÈRE NOIRE

La plaque de cuivre est un miroir. Pour que l'encre accroche, il faut la rendre granuleuse à l'aide d'un **berceau**. L'outil est patiemment balancé d'avant en arrière, de droite à gauche, sans blesser le métal, pour aboutir à une sorte de papier de verre, dont le grain doit être régulier. Le dessin est ensuite réalisé avec un **brunissoir** qui, sous la conduite de la main de l'artiste, aplanit les aspérités de la plaque de cuivre. Plus le grain est aplani plus la valeur du gris sera claire, voire blanche, à l'impression. Un vrai défi pour l'esprit ; il faut penser aux formes, mais aussi aux noirs, blancs et niveaux de gris pour les ombres et lumières, le rendu du relief.

> LE BURIN

Le buriniste est un yoguiste : concentration totale, contrôle et économie du geste. Une main quasi immobile tient fermement le burin pour inciser la plaque de métal tout en faisant varier l'intensité de la pression afin de creuser le sillon plus ou moins profondément. De l'autre main le buriniste guide la plaque pour suivre les courbes du dessin.

▪ L'EAU-FORTE

Ici pas de sillon à la pointe, c'est l'acide qui mord le métal. « Aqua-Fortis », c'est ainsi que les alchimistes nommaient l'acide nitrique. L'aquafortiste recouvre le cuivre d'un vernis. Il reproduit le dessin en éliminant le vernis. Puis il plonge la plaque dans l'acide pour provoquer la « morsure ». L'acide creuse les espaces dégagés. Le bain peut être plus ou moins long, l'acide plus ou moins dilué selon la profondeur de la taille que le graveur souhaite obtenir. C'est de la sorcellerie !

Albrecht Dürer (1471-1528) a été un des pionniers de cette technique.

Quelques belles phrases sur l'**aquatinte** et sa « **boîte à grains** », sur la **linogravure** et nous avons dû quitter notre guide-conférencier avec pas mal de frustrations. Elles seront peut-être comblées par une visite prochaine à « l'atelier aux Lilas » afin d'honorer l'invitation que nous a faite François Hergaux, dit Edwin.

Outils gravure.

Burins pour le cuivre.

Outils pointes sèches.

Brunissoirs.

François Hergaux

Charlie Mingus (Bois gravé).

Charlie Parker (Pointe sèche).

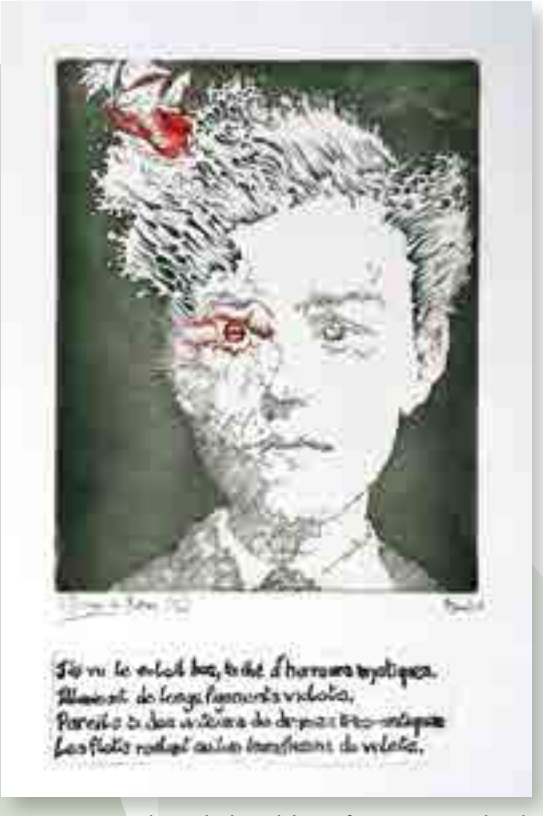
ARTHUR RIMBAUD.
LE BATEAU IVRE.
(2 premiers vers)

« Comme je descendais les fleuves impassibles
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs »

« Je » est le navire et le poète.
Il n'est plus bridé par les « haleurs ».
Désormais libre il est emporté par le flot des émotions,
et du dérèglement des sens.
N'est-ce pas une allégorie de l'élan fécond de l'artiste ?

> *Les cheveux sont l'écume*
> *L'éclat rouge sur l'œil est peut-être la marque*
> *du poète écorché.*
> *Mais il évoque « la lettre du voyant »*
> *de Rimbaud du 15 mai 1871.*

« Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons pour n'en garder que les quintessences. »



Arthur Rimbaud (Eau-forte et aquatinte).

Edwin, Boxe.

Irish Mist (Pointe sèche).

Covid 2020 Help (Manière noire).

Horse Latitudes (Eau-forte et aquatinte).

TERESA IDA BLOTTA OU LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

Pianiste, compositrice, cheffe d'orchestre ! Nous n'étions pas bien fiers en sonnant chez notre hôtesse. Deux médiocres écouteurs face à une magicienne de la partition. Mais notre musicienne l'a joué modérato ; on a pu suivre le tempo.

Les ressorts des trajectoires de vie sont impénétrables, Teresa Ida Blotta est partie Andante de Crotone, au bord du golfe de Tarente, avec ses rêves d'harmonies et de mélodies en passant, de croches en blanches, par Rome pour se poser Allegro dans notre vallée. 2 000 km Crescendo. Un parcours de musicienne Largo et Leggero, tempo rapide et cœur léger.

Teresa Ida Blotta est donc italienne, née à Crotone. Elle y fait son apprentissage du piano. C'est à Rome qu'elle continue sa formation : approfondissement du piano, esthétique musicale, écriture, composition. « *La composition c'est 10 ans d'étude.* », nous dit-elle.

Le langage musical est, en effet, chargé de complexités où se mêlent différents ingrédients énigmatiques tels que la mélodie (ou pas…), le rythme, l'harmonie, la texture, la forme… Tout cela doit trouver le point d'équilibre (« cohérence gravitationnelle » selon Teresa Ida Blotta) qui pourra séduire l'auditeur.

On est dans le schéma de la communication, nous dit Teresa Ida Blotta. « Le compositeur crée, l'interprète propose et le public reçoit. » À dire vrai, être public n'est pas si simple avoue la musicienne ; une certaine discipline est requise pour être séduit. Il faut d'abord de la disponibilité et de la bonne volonté d'écoute. Il faut ensuite mettre sa sensibilité au maximum du volume et, soyons honnêtes, l'auditeur doit aussi mobiliser quelques compétences. La culture musicale de l'écouteur pourra faire la différence. On ne passe pas du rap de cabine d'essayage à la musique contemporaine sans avoir affûté un tant soit peu son muscle auriculaire. Rien n'est jamais perdu, ni pour les jeunes têtes blondes ni pour les déjà chenus, grâce, en particulier, à des musiciens-enseignants-combattants comme Teresa Ida Blotta. Effort donc, mais qui se paye en plaisir ; plaisir cérébral, plaisir des sens.

Reprenons notre partition. Après l'apprentissage de la composition musicale Teresa Ida Blotta a étudié la direction d'orchestre. À partir de 1998, elle crée avec Patrice Fouillaud, compositeur, l'ensemble de musique contemporaine ARTEDIE. Jusqu'en 2010, année de tarissement des fonds, elle en a été la Directrice musicale.

Peut-on parler d'argent un instant sans malmener l'ambiance ? Juste deux remarques de Teresa IB et un commentaire : **1.** *« Il faut bien payer les musiciens, (à défaut de les payer bien) »* **2.** *« L'État ne subventionne plus suffisamment ce type d'ensemble, la masse financière qui leur est destinée est constante et leur nombre en augmentation. »* Commentaire : la France, pays de culture, doit prendre garde à ne pas décrocher dans le domaine de la création sans quoi son aura s'obscurcira.

Teresa Ida Blotta ajoute : *« Il aurait fallu être plus actifs pour continuer l'aventure, mais nous avions fait le choix d'une vie plus paisible, choix qui nous a conduits à Châlo-Saint-Mars. »* Facile à comprendre.

Teresa Ida Blotta a enseigné au conservatoire de Villeneuve-le-Roi le piano, l'écriture musicale, a eu en charge l'orchestre junior et l'orchestre senior. Elle a créé l'ensemble ARTEDIE junior, donné concert à Rome, à Crotone…

Et aujourd'hui ? *« Je continue l'enseignement du piano deux matinées par semaine. Par ailleurs, je me remets à la*

composition ; une commande de la SACEM pour un chœur de collégiens. La pièce sera jouée au conservatoire de Limoges. »

De manière assez naïve, profitant de la disponibilité généreuse de notre interlocutrice, nous avons voulu pénétrer le mystère de la création. Quête ancestrale ! Comment une symphonie, une cantate, un opéra peut prendre forme dans les méandres neuronaux d'une compositrice ? Notre musicienne a bien voulu nous livrer quelques indications sur cette sorcellerie à la fois instinctive et méthodique.

Teresa Ida Blotta nous a convaincus que le parcours personnel est déterminant, avant l'initiation artistique. L'autrice se nourrit de ses racines, de ses expériences, de ses rencontres, de ses réflexions, de ses centres d'intérêt. Teresa IB est italienne ; littérature latine, mythologie ont fait souche, d'autant que sa mère et son grand-père étaient des gens de lettres. Cet univers a installé une inclination à la réflexion sur la formation de la matière, du monde et sur les processus de transformation.

Daphné métamorphosée en laurier ; Les Métamorphoses d'Ovide. Gravure d'Hendrick Goltzius. BNF.

Sans surprise, Les Métamorphoses d'Ovide sont une source d'inspiration pour notre musicienne, comme ces textes l'ont été et le sont encore pour les plasticiens.

Teresa Ida Blotta, en effet, compose actuellement une œuvre inspirée des récits d'Ovide.

Dans le poème d'Ovide tout se transforme, rien ne demeure dans son état. Les humains deviennent des animaux ou des végétaux ou des minéraux, les dieux également. La nymphe Daphné devient laurier pour échapper à Apollon qui la poursuivait de ses assiduités (#MeToo de l'Olympe…), Vénus transforme le sang de son amant Adonis en fleur, Vénus fait de la statue de Pygmalion une femme.

Et Teresa Ida Blotta transforme les mythes en tons et les vers en sons.

Une écriture contemporaine qui s'éloigne certainement de la musique tonale à laquelle notre oreille est habituée, mais il en va de la musique comme du monde du poète latin, *« Rien n'est permanent, sauf le changement »,* selon Héraclite d'Éphèse, inspirateur d'Ovide.

Malgré les indications de notre musicienne, faute de compétences et de peur de ne pas être dans le ton, nous ne dirons rien de la construction musicale inspirée par les vers d'Ovide. Si vous êtes de la partie, il vous faudra demander à l'autrice.

CORRESPONDANCES SYNESTHÉSIQUES

Comment illustrer notre riche rencontre avec Teresa Ida Blotta ? Avec une partition ? Trop austère et, pour beaucoup, Illisible ?

Avec une œuvre picturale ? Peinture et musique n'ont pas encore trouvé de correspondances malgré Kandinsky qui a tenté de relier les sons et les couleurs (Numérama).

Choisissons plutôt un des plus beaux poèmes jamais composé sur cet art et dédions-le à notre musicienne :

LA MUSIQUE

La musique parfois me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un pur éther,
Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et gonflant mes poumons
De toile pesante,
Je monte et je descends sur le dos des grands monts
D'eau retentissante ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur le sombre gouffre
Me bercent, et parfois le calme, grand miroir
De mon désespoir !

Charles Baudelaire.

Kandinsky, jaune-rouge-bleu.

Daniel Picon

Hameau du Four Blanc. Châlo-Saint-Mars

LE BOIS, LE FER, L'ENCRE, LA TERRE ET LE HASARD

Amoureux de la matière brute et de l'espace, Daniel Picon se définit comme plasticien : « Je bricole, puis je théorise. » C'est ainsi qu'il est auteur, (édité chez Casterman, Fleurus, Gallimard, Hugo et Cie, Epigones ou encore Mango), d'ouvrages de jeux, d'activités manuelles. Il est également l'auteur de plus de 300 illusions d'optique. Une soixantaine de livres sont publiés en France, en Allemagne et en Chine entre autres. Les livres sont d'ailleurs le fil conducteur de l'ensemble de ses créations consignées dans plusieurs séries telles que : les mains, les cadrans solaires, les cerfs-volants…

La télé le sollicite : *Croq'vacances, À deux mains, Le Fil rouge…* Il ne cessera d'élargir son audience et divertir de façon ludique la jeunesse durant les années 80.

Natif de Marcoussis, bon en maths mais leur préférant les arts plastiques, il fréquente Olivier-de-Serre après préparation à l'école Boule. C'est la musique qui le conduit à Châlo-Saint-Mars en illustrant des pochettes de disques et rendant visite à ses commanditaires au hameau du Four blanc. Quelque temps plus tard, il trouvera l'opportunité d'y construire sa maison.

« Châlo, c'est le bout du monde. »

Professeur d'art plastique à l'institution Jeanne-d'Arc à Étampes, Daniel Picon a aimé transmettre et vulgariser. Il est un donneur d'accès.

De retour dans son atelier il ne connaît pas les affres de la création, la matière le sollicite en permanence ; les bouts de verre deviennent lampes, les fragments de tomettes deviennent fresques murales, les panneaux d'isorel et cartouches d'encre abandonnées par une imprimerie deviennent tableaux. De même il collecte, stocke, détourne et assemble les objets métalliques du quotidien les plus divers pour leur donner une seconde vie.

Daniel Picon est un homme de hasard et de performance, il est d'ailleurs invité dans plusieurs manifestations où il relève le défi de l'improvisation. C'est l'abstraction qui lui permet de transfigurer sa vision propre de la peinture que cela soit huile, acrylique ou toute autre matière propre à produire de la couleur.

Tout est expression chez Daniel Picon.

https://www.daniel-picon.com

Paysage abstrait.

Anna Prasolova

Le Bourg. Châlo-Saint-Mars

LA RICHESSE DU MÉTISSAGE CULTUREL

Studio Gallery.

Regard toujours porté vers l'horizon lorsqu'elle pense, ou planté dans le vôtre lorsqu'elle vous parle. Un accent qui vous enchante et non pas coupé au couteau comme l'outil qu'elle utilise pour donner vie à son art : la peinture. Anna a pris le temps de nous parler de son parcours géographique et artistique avec un humour discret et incisif comme la lame avec laquelle elle exprime son art.

Elle a mobilisé une part de son talent pour réaliser des toiles singulièrement hyperréalistes de personnages populaires. Une maîtrise étonnante qui permet de saisir les allures et les caractères d'icônes de nos jeunesses tout en apportant quelques touches impressionnistes. Conjugaison du réel et du chimérique, un talent de portraitiste bien à elle.

Voyageuse, notre peintre est passé de l'huile à l'acrylique comme on traverse un gué. Ardu, mais cela permet d'explorer une autre rive de ses capacités qui semblent sans limites.

La technique au couteau est un duel. Cette pratique exige rapidité et précision. C'est un peu comme un combat au corps à corps. Pour obtenir certains effets, les doigts doivent être contre le bord de l'outil, qui lui, doit être en contact permanent avec la toile. Utilisée de côté, la lame devient redoutable grâce à la virtuosité de l'artiste pour exprimer netteté et frémissements, finesse et fermeté, relief et profondeur. Des couteaux à palette, le peintre en compte 5 dans son atelier, Anna elle n'en use que de 2 pendant 3 à 5 heures d'affilée.

Anna compose des tableaux avec ses aspirations à la quiétude. Sérénité absolue dans un univers fleuri, mer au loin, un livre posé pour l'évasion de l'esprit et des sens. La profusion de végétaux crée un clos coloré protecteur. Repos, bien-être, douceur de vivre, sensualité…

Café parisien.

Une terrasse de café, entre amis, dans un cadre fleuri bien qu'urbain. Un appel à l'abandon joyeux et à l'insouciance qui nous rappelle que l'existence est heureusement aussi faite de sucre et de miel. Un chien perdu dans ses rêveries ajoute à la conviviale sérénité.

Anna affectionne le rouge et les réjouissants contrastes des tons qui donnent éclat et vivacité au calme abandon des personnages attablés.

Le contexte familial était favorable à l'éclosion d'une artiste. Son père était peintre, son oncle sculpteur, il y a de quoi forger une vocation. Sa mère lui a souvent raconté une histoire en forme de présage : alors qu'elle n'avait que cinq ans, elle l'a conduite à un atelier de dessin ; à la fin de cette journée, la petite Anna déclare : *« Quand je dessine, je suis bien. »* Elle n'aura pas attendu le nombre des années pour découvrir la passion qui l'habite.

De l'âge de onze ans à dix-huit ans elle poursuivra son cursus dans un institut spécialisé de Saint-Pétersbourg (le seul en Russie). Peinture, sculpture, dessins seront le triptyque de son adolescence. Elle hantera également l'Ermitage à Saint-Pétersbourg pendant une année. Avec l'intonation de l'enfant malicieux elle confie avoir même été copiste (officielle) après ce séjour.

Anna est prévoyante ; elle décide d'intégrer l'Académie des arts et de design Véra Moukhina où elle opte pour une spécialité en restauration de tableaux. Elle sait qu'elle pourra continuer à goûter sa passion de la peinture sans craindre la disette des artistes incompris.

Anna Prasolova

Passion et amour guident Anna, c'est ce dernier qui la mène vers la France, il y a dix-neuf ans.

Elle apprend le français notamment en écoutant Gainsbourg, découvre la technique au couteau en commençant sa carrière de restauratrice de tableaux dans un atelier parisien. On lui suggère de s'adonner à la lame plutôt qu'au pinceau.

En 2004 sort le film *Ray Charles* qui raconte la vie de celui que l'on surnommera le Genius. Anna est inspirée par ce monument, elle décide de faire le portrait du chanteur. La toile sera vendue en deux jours… la route est tracée !

Ray Charles.

Anna déconstruit pour se nourrir de l'essence de son sujet et nous le retranscrire sur la toile. Elle travaille la peinture pour révéler l'âme. C'est ce que nous rapporte la langue des oiseaux, l'âme et lame ne sont que le même son aux couleurs de ses yeux bleu clair comme le lac Ladoga.

Ces toiles ont voyagé d'Amsterdam à la Chine, en passant par New York, l'Allemagne, la Suisse, et bien évidemment Saint-Pétersbourg.

Chabrol aurait pu s'inspirer de la vie d'Anna pour un film en noir et blanc, la couleur c'est elle qui la jette.

Béatrice Rico

Le Bourg. Châlo-Saint-Mars

Mères agitées.

Beatrice Rico rit beaucoup. Un rire franc qui a accompagné notre visite de la plus ancienne maison du bourg. Elle a abrité l'épicerie-café de Mme Michaux jusqu'au début des années 90. La photo de l'épicière est toujours sur le bar. Une demeure qui vibre encore des gaietés des clients et des liesses des habitants qui s'y sont installés après.

« Je suis venue à Châlo par le chemin des artistes », nous dit Béatrice. Une amie chanteuse, Véronique Gain, et son mari Laurent Malo, chanteur également, lui ont fait découvrir Châlo et ses gai(e)s luron-ronnes : Urbain Cancelier, l'acteur, Denise Fouin, « l'ange gardien des enfants du monde », son mari Jean, architecte et d'autres. L'ascétisme n'est pas le culte dominant chez Mme Michaux.

Mais les belles histoires doivent se terminer pour qu'elles restent de belles histoires et que d'autres commencent. Chacun a suivi son chemin parfois sans sa chacune. Béatrice a conservé la belle maison et y a installé son atelier de peintre. Moins de dissipation, plus de méditation, c'est le cours normal de la vie.

Le Pantalon bleu.

Béatrice Rico est aussi docteur vétérinaire. Elle ne vétérine plus, l'appel de l'Art ayant emporté sa culture scientifique. Les émotions, l'emprise des sens contre l'aridité du rationnel. Le cœur avant l'esprit, un choix que nous aurions voulu faire, encore faut-il avoir du talent. Béatrice en a. La découverte de ses cartons emmêlés nous l'a prouvé.

Pour évoquer son travail laissons parler Béatrice : *« j'aime peindre les gens. Dans mes tableaux, j'essaie de raconter l'émotion qui naît de rencontres. Simple ou complexe il y a toujours de l'émotion dans ces instants même fugaces. Un passant que l'on regarde s'éloigner fait surgir des impressions, des souvenirs, une image se forme, il faut la saisir. »*

L'Envol du papillon.

Un dernier rire et nous prenons congé. David, son fils, bien connu des Chaloins (ex-apprenti paysagiste à la mairie), est venu nous saluer avant notre départ avec sa gentillesse habituelle.

L'Homme.

Le Peintre.

Jacques Rohaut

Hameau Longuetoise. Châlo-Saint-Mars

«HOMME LIBRE, TOUJOURS TU CHÉRIRAS LA MER !»

Quel lien feriez-vous entre l'étiquette d'un vin de grand cru célébrant les 220 ans de la bataille de Chesapeake offerte par Emmanuel Macron à un certain chef d'État, le 36 quai des Orfèvres, le Palais de justice, l'armée de l'air, de terre et de mer, l'atelier international de théâtre d'Étampes, l'Île d'Yeu, Calcutta, Vélasquez, Van Gogh et Philippe Lejeune ?

Roulement de poulie… Jacques Rohaut.

Et nous avons eu le plaisir de l'interviewer.

Cette figure de proue ne nous a pas reçus ; elle nous a accueillis ! Accompagné de son épouse sur le perron de leur très jolie maison ou sur le ponton d'un bateau, nous ne savons plus !

L'artiste homme de loi a partagé avec nous son histoire et sa passion au milieu de son atelier et nous nous y sommes sentis comme des poissons dans l'eau. Pris dans les filets de son éloquence, nous avons mordu à l'hameçon de son talent et de sa jovialité communicative.

Notre virtuose a des airs (embruns) de Jean d'Ormesson et flotte autour de son verbe la reconnaissance pour une vie où les mots, chance, heureux hasards, jalonnent la régate de son parcours telles ces bouées oranges, dansant au gré des mouvements des vents. Vents favorables et salvateurs dès sa naissance au Maroc. Né dans la clinique des ingénieurs alors que son papa était entrepreneur agricole, la providence voudra qu'au milieu de la pampa de l'Empire chérifien le médecin accoucheur de ladite clinique puisse accompagner Mme Rohaut et donnant naissance au petit Jacques.

Il passera son enfance entre deux continents survolant la mer en avions caravelle… que dire… la vie lui parle déjà de son destin de futur peintre officiel de l'Air et de la Marine entres autres puisqu'il sera également ambassadeur pictural de l'Armée de Terre.

Mais nous n'en sommes pas là. Il va y avoir des étapes. La première. L'amitié avec les filles de M. Lejeune le mènera dans l'atelier du Maître qui lui dira en parlant de la peinture : *« Il faut vous y mettre. »* Il a alors 22 ans et nous confesse que cette proposition le laisse ébaubi. Aucun de ses cahiers d'écolier ne porte la trace d'une inclination spontanée à tuer l'ennui par le dessin. Et pourtant, à partir de ce jour il ne lâchera plus jamais le pinceau, car le gaillard est fichtrement doué, comme pour le suivi de ses études de droit au demeurant.

Nous avons cette impression de facilité légère au gouvernail de sa vie, nez au vent, souriant au soleil et à la barbe des rabat-joie !

Il se questionne néanmoins à la fin de ses études de droit en se demandant si c'est pour l'art lui-même qu'il souhaite continuer à peindre ou le mode de vie exaltant qui lui est attaché. La raison l'emporte, il portera la robe à plein temps durant trois ans (le temps d'une histoire d'amour en somme), passé ce temps il annonce à son cabinet que ce sera désormais un mi-temps ou rien (conviction, mère de toute passion...).

De longues années à naviguer entre cabinet et atelier jusqu'à se consacrer pleinement à son atelier une fois nommé peintre de la Marine en 2012. Deux fonctions, deux états, il avoue avoir abandonné le stress de l'avocat pour l'angoisse du peintre. Et passer du stress à l'angoisse il le doit à Christoff Debusschère par qui viendra cette invitation à se présenter en tant que peintre officiel.

Soucieux mais soutenu et accompagné : « Heureusement que ma femme était là, elle s'occupait de tout, de tout, de tout... » c'est dit trois fois, notons-le.

Amoureux d'espace et de lumière, la Marine lui offrira l'opportunité d'assouvir ces deux dimensions.

Un peu de culture générale dans le sillage de notre échange ; le statut de peintre de la Marine a été créé officiellement en 1830, cette année-là le chef d'État-Major nommera deux peintres qu'il inscrit à l'annuaire officiel des officiers de Marine : Crépin et Gudin.

Le peintre officiel a une carte de militaire, pas de solde, pas de galon mais un rang d'officier. Jacques Rohaut a rang de capitaine de corvette, le comble pour un citoyen qui n'a pas fait de service militaire.

C'EST À BÂBORD !

Virons à bâbord pour une anecdote très jolie aux parfums exotiques. Philippe Lejeune était très ami du Père Laborde (inspirateur de la Cité de la joie); qui avait construit une petite chapelle au nord de Calcutta et qui avait dit à son ami Philippe : *« Tu devrais me faire une décoration pour ma chapelle. »* Lejeune obtempère, mais Jacques et Bérénice (fille de Monsieur Lejeune) veulent aussi contribuer au cadeau pictural ; alors Philippe Lejeune leur propose d'aller là-bas pour peindre sur place son étude. 6 bandes de 2,5 m de haut chacune sous le bras quelques mois après, les deux amis s'envolent pour Calcutta où le Père Laborde les attend. Ils ont pu mettre en œuvre tout ce travail à 3 mains démarré dans un garage de terre essonienne.

L'atelier.

Jacques Rohaut

ET À TRIBORD !

Tribord toute pour une question qui nous taraude. Mais qui sont les « maîtres » de Jacques Rohaut ? La réponse fuse comme l'eau d'un geyser islandais: Van Gogh et Vélasquez !

Escale au fond de l'atelier, avec la gourmandise qu'apporte le sucré du souvenir ; notre artiste nous montre et partage anecdotes et toiles de son activité de portraitiste à l'atelier d'Étampes où il s'occupe toujours de l'activité autour des modèles vivants.

Il évoque alors avec malice son idée d'aller quérir des modèles à l'école internationale de théâtre d'Étampes lors d'une période de pénuries de candidats et il déclare ardemment : *« Depuis 7 ans j'ai les meilleurs modèles du monde ! »* Générosité, passion, *« poser c'est donner »*. Alors nous sommes repartis en voyage au travers de ces portraits… une nymphe australienne, un éphèbe chinois, un ange géorgien, un américain au regard amoureux… de la France !

Levons l'ancre, il est temps de repartir vers le Palais de justice avec cette toile où le rouge est roi et l'anecdote impératrice au royaume du pinceau : Monsieur Rohaut est au palais, il lit une gazette qui parle de Delacroix (le Maroc encore …) et donne cette citation : *« Les magistrats portent des robes rouges pour que les peintres utilisent le vermillon. »*

Ainsi soit lu. Jacques Rohaut réalisera cette magnifique toile qui désormais trône sur un chevalet dans la bibliothèque de l'ordre des avocats. La tradition veut que chaque avocat ayant prêté serment se fasse photographier devant ce tableau. De la robe au pinceau … Rohaut quel tableau !

Capitaine ou flibustier nous hésitons, notre homme est passe-partout… Et du Palais de justice au 36, quai des Orfèvres il n'y avait que quelques marches il y a quelques années. Et qui est invité à visiter les lieux et peindre des scènes de ce théâtre pré-justiciable ?

Monsieur Rohaut se prête de bonne grâce à l'exercice et au bout de 30 toiles, l'idée d'en produire 36 devient une évidence, un symbole. Elles sont aujourd'hui exposées dans le nouveau bâtiment du 36.

La visite se termine, nos pas nous rapprochent du bureau de notre hôte ; une bouteille siège à l'angle de celui-ci. Que fait-elle là ? Point de verre à ses côtés. L'élégant officier boirait-il au goulot ? Bien sûr que non ! C'est un souvenir. Une commande pour les 220 ans de la bataille de Chesapeake, fameuse bataille navale également connue sous le nom de bataille des caps de Virginie entre la France et l'Angleterre qui déclenchera l'indépendance des États-Unis. La commande ? l'étiquette de la bouteille. Biden et Merckel ont dégusté ce breuvage enveloppé du talent de notre artiste.

Il est temps pour nous de rejoindre la passerelle et de laisser Jacques Rohaut à ses activités nombreuses mais nous continuons à deviser, car nous voulons évoquer l'Île-d'Yeu qui lui est chère également, joli clin-d'œil (clap) de fin d'entretien... rappelons-nous, trois est un chiffre qui revient de nombreuses fois sur la route (du rhum) de notre navigateur des océans de couleurs, et encore une fois il marque le nombre d'années qui sépare chacune de ses expositions sur cette belle île où vous pourrez également le croiser si les vents vous y mènent.

Merci, capitaine !

Isabelle Warolin

Hameau Le Vau. Châlo-Saint-Mars

FLEURS ARROSÉES PAR LES ROSÉES DU MOIS DE MAI, QUE JE VOUS AIME ! VOUS QUE PARSÈME L'AIR EMBAUMÉ !

Louise Colet.

Yeux myosotis, cheveux d'orge et lèvres althéa, Isabelle Warolin se reflète dans ses tableaux de fleurs libres et joyeuses. Elles sont souvent peintes là où elles ont pris racine, encore irriguées par leur sève. L'envie de nature en vie ennemie de la nature morte et de ses vanités.

Abondance des couleurs, contrastes et harmonies, lignes incurvées, les bleus, les roses nous rappellent la peinture enchantée du XVIIIe siècle Rococo. Des bouquets à cueillir pour un pèlerinage à l'île de Cythère.

L'ART, LE PINCEAU ET LA PLUME

Isabelle Warolin est diplômée de l'école du Louvre. On n'y acquiert certes pas le talent de l'artiste (d'où vient-il ?) mais on y développe une culture artistique et on y affûte la sensibilité et l'acuité du regard.

Femme peintre mais aussi femme d'écriture. Correctrice, elle a parcouru, avec toute l'attention que requiert ce labeur, 1 300 ouvrages pour plusieurs éditeurs, soit environ 114 millions de mots repassés ! Ça donne le vertige.

Et maintenant biographe. Il s'agit de mettre en récit une vie, pour celle ou celui qui se raconte, pour la famille, les proches, l'histoire. Au fond, pinceau ou plume, la perspective est la même ; retenir la vie sur un support, le combat contre Cronos.

Pivoines Odilon Redon.

Hydrangea Vanille Fraise.

Isabelle Warolin

ET CHÂLO ?

« Châlo m'a choisie », nous dit-elle. *« Parisienne de cœur, l'idée d'un refuge dans une nature accueillante proche de la capitale était séduisante .»* Havre de paix auquel il a fallu renoncer après quelques années. Mais, hasard ou nécessité, on n'échappe pas à son destin chaloin : retour au hameau Le Vau, dans la belle maison d'à côté, au moment du confinement.

Pivoines Sanctus de Châlo.

Pivoines Éclat.

Pivoines Lorelei..

Isabelle Warolin nous a dit également sa passion pour la céramique et les longues années d'apprentissage du tour de potier. Et avec humilité elle salue l'excellence et la finesse du travail de céramiste de Caroline Worner (page 96). Elle nous a fait part également de son admiration pour les splendides paysages de Beauce de Jacques Rohaut (page 86).

Hortensias de Lurcy.

Caroline Worner

Hameau Les Sablons. Châlo-Saint-Mars

La plus ancienne poterie connue est âgée de plus de dix-huit mille ans, et a été trouvée au pays du Soleil levant. Caroline Worner est assurément plus jeune et a installé son atelier de céramiste aux pays des sables blonds, à Châlo.

Écart d'âge et de lieu, mais notre céramiste est reliée à ces hommes et femmes du paléolithique par ce savoir-faire plusieurs fois millénaire. Un proverbe indien dit à peu près ceci : *« Au commencement, Dieu a donné à chacun un bol d'argile. C'est dans ce bol que, chaque jour, chacun boit la vie. »* Le potier a pris la place du démiurge.

C'est sans mysticisme, aucun, mais avec la modestie (*« Je n'ai rien inventé »*, *« ça n'est pas très compliqué »*) et la rigueur de l'artisan que Caroline Worner nous a ouvert les portes de son atelier et a tenté patiemment de nous donner quelques repères de son art.

Maîtrise de la terre et du feu alliée à l'énergie créatrice de l'artiste. L'air et l'eau de Châlo n'y sont peut-être pas pour rien.

> RUDIMENT N° 1. L'EMPREINTE.

L'objet final, « le positif » est élaboré à partir d'un « négatif », un moule. Généralement il est en plâtre. Pas si simple en vérité. Caroline W. a voulu créer des vases à partir de l'empreinte de l'écorce de tilleul. Belle inspiration ; les marques du vivant vitrifiées pour des siècles. Les reliefs du vase sont ceux façonnés par la sève, la pluie, le vent, les insectes.

C'est une plaque de terre (faïence) appliquée contre l'arbre qui a permis de saisir les creux et saillis de l'écorce. La faïence remise à plat et cuite servira de négatif pour accueillir la porcelaine.

Cet été Caroline Worner a relevé, avec la même technique, les empreintes de différents arbres. Après les vases de Chine, les vases de chêne.

> RUDIMENT N° 2. LA PORCELAINE

Caroline Worner travaille de préférence avec de la « porcelaine papier ». La porcelaine est enrichie de fibres de celluloses et de lin. Le façonnage est ainsi facilité.

Et la porcelaine ? C'est un mélange de kaolin (50 %), de quartz et de feldspath. Le kaolin est une argile pure, le quartz permet la tenue de l'objet à la cuisson et le feldspath joue le rôle de fondant et assure la vitrification. L'assemblage donne cette couleur blanche translucide à la porcelaine.

> RUDIMENT N° 3. LA CUISSON

La porcelaine se vitrifie à partir de 1 250 °C. Mais c'est plus compliqué que la cuisson du clafoutis. La porcelaine se rétracte d'environ 15 %, elle se déforme et a tendance à se souvenir des mauvais gestes.

Les déformations sont aléatoires.

« L'imprévisible, c'est le sel du créateur » nous dit Caroline W., exemple à l'appui. Les médaillons plats préparés avec un joli ovale se sont bombés à la deuxième cuisson avec émail (1 285 °C). Certainement pas prévu, mais finalement mieux. Mais mieux que prévu n'est finalement pas certain.

> RUDIMENT N° 4. LA QUÊTE

« Les essais de mes premiers médaillons ont été cuits en Chine. » Stupeur des visiteurs. Pas pratique pour une Chalouine ? Caroline W. a évoqué sa résidence à Jingdezen, situé à 300 km de Wuhan pendant que s'y développait le premier foyer de Covid. Jingdezen capitale mondiale de la porcelaine. Et non, ça n'est pas Limoges ! Les Chinois ont gardé la formule de la porcelaine jusqu'au XVIIIe siècle, ils en sont détenteurs depuis le XIIIe siècle.

Là-bas, les techniques sont désormais industrielles, même s'il reste, heureusement, des artisans avec des techniques spécifiques. Ils travaillent à partir de moules dans lesquels ils versent une terre assez fluide. Une technique permettant des réalisations complexes et fidèles.

> RUDIMENT N° 5. LA CRÉATIVITÉ

La créativité est le souffle de vie des artisans. Sans créativité l'art du céramiste n'est que techniques.

Depuis les animaux découpés (en céramique) et recomposés en êtres hybrides qui ont fait beaucoup rire les Chinois de Jingdezen, jusqu'aux cartes postales en porcelaine, Caroline W. est en ébullition constante.

Retenons, pour illustrer son inventivité, les médaillons de soldats de la grande guerre réalisés par transfert d'images. Les photos prises sur les tombes de soldats, photos des ornements funéraires également, ont été transférées sur une plaque de terre recouverte de colorants céramiques. L'opération se fait en plusieurs étapes délicates de coloration pour donner une vie en porcelaine à nos courageux ancêtres.

Émouvant !

Ou encore, plus ludique, les Fèves créées pour les galettes de la boulangerie de Châlo *Le Pain commun*.

Les stagiaires de l'info-village ont été captivés par cette visite conduite par Caroline Worner. De la simplicité pour approcher la complexité.

https://www.instagram.com/caroline.worner.ceramique/

DE QUOI PARLE-T-ON ?

La céramique est un terme générique qui regroupe la porcelaine, la faïence, le grès et les terres cuites en général ainsi que toutes les céramiques techniques (médicales, dentaires, spatiales…). La porcelaine appartient donc à la famille des céramiques.

Concours photo 2023

Un artiste sommeille en chacun de nous. Il suffit de le réveiller par un déclic.

Soudain un éclairage, un équilibre des lignes et des formes, un mouvement, une sensation :
CLIC ! *L'émotion est capturée, elle peut être partagée.*

C'est ce que font des habitants de la vallée dans le cadre du concours photo désormais annuel.

Mises ensemble, ces photographies redessinent un panorama poétique de la vallée, dans ses quatre dimensions.

Résultats du concours photo 2023

Prix du jury

1er Prix

2e Prix

3e Prix

Prix du public

1er Prix

2e Prix

3e Prix

Concours photo 2024

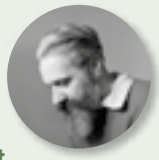
Autres photos sélectionnées par le jury

1

2

3

AMOUR LE VENT
de Jean-Louis Vallas



Amour le Vent au bois rêvant
Cheveux rêvant de Mélusine
Chemin sifflant vent buissonnant
Pointe taquine aux aubépines
Brise agaceuse aux églantines
Sautes de fol rondes d'enfants
Zéphir galant soupir d'amant
Chemins chantant vaux et collines
Amour le vent le bal donnant
Aux ombelles en capelines
Qui sont dames de haut venant
Par champs par prés se les câline
Par près par champs les enlaçant
Aux champs dansant la capucine
Aux près sur l'herbe les couchant.

Jean-Louis Vallas est inhumé au cimetière de Chalou-Moulineux.
Parmi de nombreuses distinctions, Jean-Louis Vallas a reçu le prix Alfred-de-Vigny en 1983.

INFOS village

HÉRITAGE & ART VIVANT 2024
ONT PARTICIPÉ À LA RÉALISATION :
Philippe Soulat
Jean-Marc Warembourg
Yasmina Zakrani
Marie-Bé Giriat
Pierre Sardon
Maguy Auriole-Alvarez
Isabelle Warolin
et
Martine Cariou-Hautem
Christiane Lavenir
Fernando Losada
Nadine Lecce
Agnès Faucon

CARTES ANCIENNES :
Collection Patrice Laporte
PAO : Claire de Lune
IMPRESSION :
Imprimerie Lefevre
à Saint-Michel-sur-Orge
Certifiée PEFC et Imprim'Vert.

PEFC 10-31-2174 Promouvoir la gestion durable de la forêt www.pefc-france.org
IMPRIM'VERT © 2020 - 5559

CONCEPTION, COORDINATION :
Philippe Soulat
RESPONSABLE DE LA PUBLICATION :
Xavier Guiomar

Héritage & Art Vivant

Entre Louette & Chalouette

Couverture : *vue de Châlo-Saint-Mars par Alexandre Bailly, vers 1902.*

INFOS village